7e Année. N° 23. 1er Décembre 1900.

GENERAL LIBRARY, UNIV. OF MICH. DEC 12 1900

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
H. G. Wells	*L'Homme invisible* (1re partie)	449
Frédéric Masson	*Les Préliminaires du Divorce impérial.* — II.	495
M. Ostrogorski	*Les Femmes politiciennes en Angleterre*	526
Frantz Funck-Brentano	*Le Collier de la Reine.* — I	558
Édouard Schuré	*L'Œuvre de Gustave Moreau*	587
Émile Daireaux	*Anglais et Français en Argentine*	623
René Boylesve	*La Becquée* (fin)	644
★★★	*La France et les Puissances en Chine*	668

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis
—
1900

LIVRES NOUVEAUX

LA MORT DES DIEUX, *le Roman de Julien l'Apostat*, par **Dmitri de Mérejkowski**, traduit du russe, par **Jacques Sorrèze**.

C'est ici comme dans *Quo Vadis* la furieuse lutte des anciennes religions contre le christianisme des premiers siècles ; mais déjà le christianisme triomphe, le Galiléen a vaincu. Celui qui sera plus tard Julien l'Apostat, le dernier champion des Dieux et des Déesses, a grandi dans la foi du Christ, et c'est en poète et en amoureux qu'il se révolte contre les paroles nouvelles, ennemies de la volupté. L'écrivain russe a su merveilleusement faire vivre son héros ; et il nous le montre à chaque page, depuis son enfance inquiète et troublée jusqu'à sa mort sur le champ de bataille, « parmi des exploits inachevés », le mépris aux lèvres, sans regrets ni remords. Ce beau livre abonde en tableaux pittoresques, en scènes dramatiques et violentes. C'est une œuvre sincère et forte, et surtout une œuvre attachante qu'il faut se hâter d'avoir lue.

BONIFACE-LOUIS-ANDRÉ DE CASTELLANE (1758-1837), par la **comtesse de Beaulaincourt-Marles, née Castellane**.

Boniface-Louis-André de Castellane était le père du maréchal, dont nous connaissons le *journal*. Madame la comtesse de Beaulaincourt-Marles a découvert, dans une vieille bibliothèque, un document précieux sur l'Histoire de la Révolution. Madame la comtesse de Beaulaincourt-Marles nous livre ces papiers de famille, en même temps qu'un intéressant carnet tenu en partie double par le marquis et par la marquise, née Rohan-Chabot. On trouvera dans ce livre non seulement l'histoire du marquis, mais encore de nombreux détails sur la jeunesse de son fils, et la publication de cette étude vient heureusement compléter celle du célèbre *journal*.

LES DEUX ÉTREINTES, par **Léon Daudet**.

Dès longtemps promise à un homme d'élite, Claude Varnier, l'héroïne de ce livre, Henriette Herrant, se sent tout à coup entraînée vers un musicien, Maurice Dellenoy, dont le premier regard anime en elle tout ce qui sommeillait de désir et de passion voluptueuse. Elle se donne à lui sans presque se défendre, et, loyalement, prévient son fiancé : car elle veut se reprendre à l'autre, pour se redonner à l'homme de son premier choix, le seul qu'elle souhaite unir à sa vie. Et ce livre est l'histoire de ses chutes et de ses reprises, jusqu'à ce que, déjà libre en son cœur, elle s'affranchisse définitivement d'une possession qu'elle réprouve et où elle retombe tant de fois. C'est là une œuvre ardente et rapide, presque toute en dialogues, et qui intéresse, trouble et emporte le lecteur, à travers les remous d'une passion inquiète, jusqu'au fil tranquille d'une vie droite et sûre.

LE ROMAN DE TRISTAN ET YSEUT, traduit et restauré par **Joseph Bédier**.

Des nombreux romans de Tristan qu'avaient composés nos vieux « trouveurs » il ne nous est parvenu que des fragments, trois mille vers de Béroul, autant de Thomas, et, d'un anonyme, quinze cents vers. M. Joseph Bédier s'est attaché au fragment de Béroul, mais il a su reconstituer les parties mêmes du roman qui avaient disparu : il a pris ailleurs de quoi faire aux morceaux conservés un commencement, une suite et une fin. M. Gaston Paris nous montre excellemment tout cela dans sa préface qui est un hommage précieux à la conscience et au talent de M. Bédier.

L'ÉDUCATION MILITAIRE DE NAPOLÉON, par M. le capitaine d'artillerie breveté **J. Colin**.

L'éducation militaire de Napoléon, c'est ici le développement de ses idées stratégiques, non pas sous l'influence des modestes professeurs de Brienne, mais par l'étude de ses véritables maîtres, des grands tacticiens du dix-huitième siècle, si oubliés aujourd'hui, et dont le capitaine Colin a résumé les idées avec une rare érudition. Esquissant à grands traits l'évolution de l'art militaire, depuis les débuts de Turenne et de Condé, il montre, preuves en mains, que l'esprit même de la guerre n'a pas changé à travers les siècles, et que la vigueur, l'activité avec laquelle Bonaparte pousse les opérations, sont dues, non point aux passions révolutionnaires, mais aux progrès scientifiques. Enfin, il analyse la formation du génie de Napoléon, qu'il assimile, par une ingénieuse comparaison, au développement de la méthode cartésienne. Fondée sur les documents les plus authentiques, présentée dans l'esprit le plus impartial, et sous une forme toujours claire, parfois éloquente, cette étude magistrale se recommande à la fois par l'intérêt passionnant du sujet et l'incontestable talent de l'auteur.

LE STÉRILE SACRIFICE, par **André Gladès**.

Ce roman se termine sur les fragments d'un journal douloureux et désenchanté. Celle qui note ainsi, de loin en loin, quelques heures de sa vie perdue fut une jeune fille charmante et belle : elle vécut des jours heureux et confiants. Une autre lui a pris la part de bonheur qu'elle se promettait. Elle l'a dit elle-même, dans une de ces minutes où l'on croit encore à l'avenir : « J'aime les caractères forts, et les âmes tendres », et ce mot fut son premier aveu. Mais elle ne rencontre qu'une âme tendre, et la force des choses détourne d'elle celui qui l'aurait adorée, et qui, sachant aimer, ne sait pas vouloir. Et, en même temps que beaucoup de tristesse, il y a beaucoup de grâce et de talent aux pages de ce livre qui fait grand honneur à l'auteur de cette jolie nouvelle, *Florence Monneroy*.

nt
est
de
ne,
hé
on-
ent
ux
ne
tre
est
au

in.
ici
non
urs
oles
me
pi-
are
ion
nne
que
à
vité
ons,
on-
fin,
on,
rai-
car-
plus
im-
par-
om-
du

s.
l'un
qui
s de
e et
nts.
'elle
une
nir :
ten-
Mais
force
ado-
loir.
esse,
ages
r do

L'HOMME INVISIBLE

I

UN ÉTRANGE VOYAGEUR

L'étranger arriva au commencement de février, un jour brumeux, dans un tourbillon de vent et de neige. Il venait pédestrement, par la dune, de la station de Bramblehurst, portant, de sa main couverte d'un gant épais, une petite valise noire. Il était bien enveloppé des pieds à la tête, et le bord d'un chapeau de feutre mou ne laissait apercevoir de sa figure que le bout luisant de son nez. La neige s'était amoncelée sur ses épaules, sur sa poitrine ; elle ajoutait aussi une crête blanche au sac dont il était chargé.

Il entra, chancelant, plus mort que vif, dans l'auberge et posant à terre son bagage :

— Du feu, s'écria-t-il, du feu, par charité ! Une chambre et du feu !

Il frappa de la semelle, secoua dans le *bar* la neige qui le couvrait, puis suivit madame Hall dans le petit salon pour faire ses conditions. Sans autre préambule, et jetant deux souverains sur la table, il s'installa dans l'auberge.

Madame Hall disposa le feu et alla préparer le repas de ses propres mains. Un hôte s'arrêtant à Iping en hiver, c'était une aubaine dont on n'avait jamais entendu parler. Et encore, un hôte qui ne marchandait pas ! Elle était résolue à se montrer digne de sa bonne fortune.

Dès que le jambon fut bien à point, dès que Millie, la lymphatique servante, eut été un peu réveillée par quelques injures adroitement choisies, l'hôtesse apporta nappe, assiettes et verres dans la salle et commença de mettre le couvert avec le plus d'élégance possible. Quoique le feu brûlât vivement, elle constata, non sans surprise, que le voyageur conservait toujours son chapeau et son manteau, et se tenait de manière à dissimuler son visage, regardant par la fenêtre la neige tomber dans la cour. Ses mains toujours gantées étaient croisées derrière son dos, et il paraissait perdu dans ses réflexions.

Elle remarqua que la neige fondue qui saupoudrait encore ses épaules tombait goutte à goutte sur le tapis.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, dit-elle, de prendre vos effets, pour les mettre à sécher dans la cuisine?

— Non, répondit l'autre sans se retourner.

N'étant pas sûre d'avoir bien entendu, elle allait répéter sa question, quand il tourna la tête et, la regardant :

— Je préfère les garder, ajouta-t-il nettement.

Madame Hall observa qu'il portait de grosses lunettes bleues, avec des verres à angle droit, et que d'épais favoris, répandus sur le col de son vêtement, empêchaient de rien voir de ses joues ni de son visage.

— Très bien, monsieur, comme il vous plaira... Dans un moment la pièce sera plus chaude.

Il ne répliqua pas et se détourna de nouveau. Madame Hall, sentant ses avances inopportunes, acheva lestement de dresser la table et s'empressa, en trottinant, de sortir. Quand elle revint, son hôte était toujours là, debout, immobile comme une statue de pierre, faisant le gros dos, le collet relevé, le bord du chapeau rabattu et dégouttant, la figure et les yeux tout à fait invisibles. Elle servit d'un geste important les œufs au jambon et cria, plutôt qu'elle ne dit :

— Votre déjeuner est prêt, monsieur!

— Merci, fit-il aussitôt.

Mais il ne bougea pas jusqu'à ce qu'elle eût refermé la porte sur elle.

Alors seulement il fit volte-face et s'approcha de la table avec une certaine impatience.

Comme elle arrivait à la cuisine, en passant derrière le comptoir, madame Hall entendit un bruit renouvelé à intervalles réguliers : tac, tac, tac, cela se répétait toujours ; c'était le bruit d'une cuiller tournant rapidement dans un bol.

— Ah ! cette fille ! s'écria-t-elle. Là ! j'ai tout à fait oublié la moutarde. C'est sa faute ; pourquoi est-elle toujours si lente ?

Et, tout en achevant elle-même de battre la moutarde, elle lança vers Millie quelques aménités sur les inconvénients de l'indolence. N'avait-elle pas de ses mains préparé les œufs et le jambon, mis le couvert, et tout fait en somme, tandis que Millie, mon Dieu ! mon Dieu ! n'avait réussi qu'à l'empêcher de servir la moutarde ! Et cela, avec un nouvel hôte, qui montrait l'intention de séjourner ! Alors l'hôtesse remplit le moutardier et, le plaçant avec cérémonie sur le plateau à thé, noir et or, elle le porta dans le salon.

Elle frappa et entra tout de suite. Aussitôt l'étranger fit un mouvement rapide : elle n'eut que le temps d'entrevoir un objet blanc qui disparaissait derrière la table ; le voyageur avait l'air de ramasser quelque chose sur le parquet. Ce n'est qu'après avoir déposé son plateau qu'elle remarqua que pardessus et chapeau avaient été ôtés et placés sur une chaise devant le feu. Une paire de souliers mouillés menaçait de la rouille son garde-feu en acier. Elle s'avança résolument vers cette défroque, et, d'un ton qui n'admettait pas de refus :

— Maintenant, sans doute, je puis prendre tout cela pour le faire sécher.

— Laissez le chapeau, répondit le visiteur d'une voix sourde.

En se retournant, elle vit qu'il avait levé la tête et qu'il la regardait. Pendant une minute, elle le considéra fixement, trop surprise pour dire un mot.

Il tenait un linge blanc, une serviette apportée par lui, sur la partie inférieure de sa figure, de façon que sa bouche et ses mâchoires fussent complètement cachées : cela expliquait le timbre assourdi de sa voix. Mais ce n'était pas cela qui étonnait le plus madame Hall. En effet, tout le front du voyageur, au-dessus des lunettes bleues, était couvert d'un bandeau blanc ; un autre bandeau, appliqué sur les oreilles,

ne laissait pas apercevoir le moindre bout de visage, si ce n'est un nez rouge et pointu, toujours aussi rouge et luisant que tout à l'heure, à l'arrivée. L'homme portait une jaquette de velours foncé, avec un large collet noir, relevé autour du cou et laissant passer une ligne de linge. La chevelure, épaisse et brune, qui s'échappait au hasard, en petites queues, en petites cornes singulières, de dessous les deux bandeaux croisés, donnait à la physionomie l'aspect le plus étrange que l'on pût imaginer. Cette tête, enveloppée, emmitouflée, était si différente de ce qu'avait prévu madame Hall que celle-ci, pendant un moment, demeura pétrifiée.

Lui, n'écartait point sa serviette ; il continuait à la tenir sous son nez, ainsi qu'elle le voyait maintenant, d'une main gantée de marron, et, de ses verres impénétrables, il la regardait.

— Laissez le chapeau! répétait-il, parlant indistinctement à travers sa serviette blanche.

Les nerfs de madame Hall commençaient à se remettre de la secousse éprouvée. Elle laissa le chapeau sur la chaise auprès du feu.

— Je ne savais pas, monsieur, que... que...

Et elle s'arrêta, tout embarrassée.

— Je vous remercie, fit-il sèchement.

Ses regards allaient alternativement d'elle à la porte.

— Je vais les faire bien sécher tout de suite, dit-elle en sortant de la pièce avec les vêtements.

Elle lança un dernier coup d'œil vers cette tête emmaillotée de blanc, vers ces lunettes sans expression; la serviette cachait toujours la figure. Elle frissonna un peu quand elle eut fermé la porte derrière elle, et son visage exprimait bien toute sa surprise, toute sa perplexité.

— Non, jamais je n'ai..., dit-elle tout bas.

Elle retourna tout doucement à la cuisine, trop préoccupée pour demander à Millie ce que celle-ci fricotait juste à ce moment.

Le voyageur s'assit et tendit l'oreille au bruit des pas qui s'éloignaient. Avec inquiétude il observa le dehors, à travers la fenêtre, avant d'écarter sa serviette ; puis il reprit son repas. Il avala une bouchée, jeta vers la croisée un nouveau regard

de méfiance, mangea une autre bouchée ; puis il se leva, et, tenant à la main sa serviette, il traversa la chambre, et abaissa le store jusqu'à la hauteur du rideau de mousseline qui couvrait les carreaux du bas. La pièce fut plongée dans une demi-obscurité. Après quoi, il revint, l'air plus tranquille, à la table et au repas.

« Le pauvre homme a eu un accident, ou une opération, ou quelque chose, se dit madame Hall. Mon Dieu, quelle peur il m'a faite, avec tous ses bandeaux !... »

Elle raviva le feu, ouvrit un chevalet et étendit dessus les vêtements de son hôte.

« Et ces lunettes !... A coup sûr, il avait l'air d'un scaphandrier plutôt que d'un homme ordinaire ! »

Elle pendit le cache-nez à un coin du support.

« Et il tient tout le temps ce mouchoir sur sa bouche ! Il parle à travers... Peut-être aussi a-t-il quelque chose à la bouche. Qui sait ? »

Elle tourna sur elle-même, comme frappée d'un brusque souvenir :

— Que Dieu me bénisse ! s'écria-t-elle en changeant subitement de sujet. N'avez-vous pas encore fait ces pommes de terre, Millie ?

Lorsque madame Hall vint pour desservir le déjeuner de l'étranger, elle fut confirmée dans son idée qu'il devait avoir eu la bouche blessée et déformée par un accident. En effet, il fumait une pipe et, pendant tout le temps qu'elle resta dans la pièce, il ne se sépara point, pour porter le tuyau à ses lèvres, du foulard de soie dont il avait enveloppé la partie inférieure de sa figure. Pourtant ce n'était pas distraction, car elle le vit surveiller le tabac qui allait s'éteindre.

Il était dans un coin, le dos tourné au store, et, — ayant bien mangé et bien bu, s'étant bien réchauffé, — il parlait d'un ton moins bref. Le reflet de la flamme prêtait à ses grosses lunettes une sorte de rougeoiement qu'elles n'avaient pas eu jusqu'alors.

— J'ai des bagages à la station de Bramblehurst, dit-il.

Et il demanda comment il pourrait se les faire envoyer. Très poliment, il inclina sa tête emmaillotée pour remercier madame Hall de ses explications.

— Demain ! dit-il. N'est-il pas possible d'avoir cela plus rapidement ?

Il parut contrarié quand elle lui répondit que non. En était-elle bien sûre ? N'y avait-il pas un homme qui voulût y aller avec une charrette ?...

Madame Hall, sans hésiter, lui expliqua les difficultés du pays, et la conversation s'engagea.

— Il y a, monsieur, une route très montante, par la dune, dit-elle pour écarter l'idée de la voiture.

Puis, allant au-devant d'une confidence : « Une voiture y avait versé, un peu plus d'un an auparavant. Un monsieur avait été tué, sans compter le cocher. Les accidents, monsieur, arrivent si vite, n'est-ce pas ? »

Mais le visiteur n'était pas si commode à mettre en train.

— Oui, en effet ! dit-il à travers son foulard, en observant tranquillement madame Hall à l'abri de ses verres impénétrables.

— Sans compter qu'il faut longtemps ensuite pour se rétablir, n'est-ce pas ? Tenez, mon neveu, Tom, il s'est coupé au bras, en jouant avec une faux, en tombant dessus dans un champ où l'on faisait les foins. Et, Dieu me pardonne, il est resté trois mois, monsieur, sans pouvoir rien faire. C'est à ne pas le croire : j'ai toujours, depuis lors, grande peur des faux.

— Je comprends cela !

— Nous avons craint, une fois, qu'il n'eût à subir une opération. Il était si mal, monsieur !

Le visiteur éclata brusquement d'un rire qu'il parut réprimer et étouffer dans sa bouche.

— Ah ! vraiment !... fit-il.

— Oui, monsieur. Et il n'y avait pas de quoi rire, occupée de lui comme je l'étais, parce que ma sœur avait assez de besogne avec son petit monde. Il y avait des pansements à faire, à défaire. En sorte que, si j'osais le dire, monsieur...

— Voulez-vous me donner des allumettes ? fit brusquement l'étranger. Ma pipe est éteinte.

Madame Hall fut arrêtée net. Cela était vraiment malhonnête de la part de ce monsieur, après qu'elle venait de lui dire tout ce qu'elle avait eu d'ennuis !... Elle le dévisagea un

moment, interloquée ; puis elle se rappela les deux souverains donnés à l'arrivée, et cela fit qu'elle alla chercher des allumettes.

— Merci ! fit-il, quand elle lui en apporta.

Et il se détourna pour regarder de nouveau par la fenêtre.

Évidemment il était chatouilleux sur la question des opérations et des pansements. Elle n'osa plus rien dire, mais cette manière de la rudoyer l'avait irritée... Millie eut lieu de s'en apercevoir pendant l'après-midi.

Le voyageur resta dans le salon jusqu'à quatre heures, sans donner à son hôtesse prétexte à y entrer ; il demeura presque continuellement immobile, sans doute assis, dans l'obscurité croissante, fumant à la lueur du foyer, ou peut-être sommeillant. Une ou deux fois, quelque oreille attentive l'aurait entendu tisonner ; après cela, pendant cinq minutes, il arpentait la pièce. Il semblait se parler à lui-même. Puis le fauteuil craquait : il venait de se rasseoir.

II

LES PREMIÈRES IMPRESSIONS DE TEDDY HENFREY

A quatre heures, il faisait tout à fait sombre. Au moment où madame Hall prenait son courage à deux mains pour aller demander à son hôte s'il désirait du thé, Teddy Henfrey, le petit horloger, entra dans le *bar*.

— Vrai, madame Hall, voilà un fichu temps pour des bottines légères !

La neige tombait de plus en plus fort.

Madame Hall acquiesça d'un hochement de tête et remarqua que Teddy avait sa trousse avec lui.

— Pendant que vous êtes là, monsieur Teddy, je vous serais obligée de vouloir bien donner à la vieille pendule, dans le salon, un petit coup d'œil. Elle marche et elle sonne bien, mais la petite aiguille s'obstine à marquer six heures.

Lui montrant le chemin, elle se dirigea vers la porte du salon ; elle frappa et entra.

Son hôte — elle le vit en ouvrant — était assis sur le fauteuil devant le feu, assoupi, à ce qu'il semblait ; sa tête emmaillotée s'inclinait de côté. Pour toute lumière dans la chambre, la lueur rougeâtre qui venait du foyer. Tout était ou violemment éclairé ou tout à fait sombre. Elle avait d'autant plus de peine à rien distinguer qu'elle venait précisément d'allumer la lampe du *bar* et que ses yeux étaient encore éblouis. Mais, pendant une seconde, il lui parut que l'homme qu'elle regardait avait une bouche énorme, béante, une bouche invraisemblable, qui « mangeait » tout le bas de sa figure. Ce fut une image instantanée : une tête enveloppée de blanc, de gros yeux à fleur de front, et, au-dessous, un large four.

Alors il bougea, il se redressa sur son siège, il leva la main. Ayant ouvert la porte toute grande, pour que la chambre fût mieux éclairée, madame Hall le vit plus nettement : il tenait un foulard sur sa figure, tout comme elle l'avait vu auparavant tenir sa serviette. L'obscurité, pensa-t-elle, l'avait trompée.

— Est-ce que vous voudriez bien permettre que monsieur vienne arranger l'horloge ? dit-elle en surmontant son trouble.

— Arranger l'horloge ? répéta le voyageur, jetant autour de lui des regards endormis et parlant par-dessus sa main ; puis, tout à fait réveillé : — Mais, certainement !...

Madame Hall sortit pour prendre une lampe ; lui se leva et s'étira. Alors, la pièce éclairée, M. Teddy Henfrey se trouva face à face avec l'homme aux bandeaux. Il en fut, disait-il, « tout chose ».

— Bonjour ! lui dit l'étranger, en le fixant « avec des yeux de langouste », selon l'expression pittoresque de M. Henfrey qui désignait ainsi les lunettes aux verres fumés.

— J'espère, dit celui-ci, que je ne vous gêne pas.

— Non, pas du tout, répondit l'étranger. Pourtant, j'entends — et il se tournait vers madame Hall — que cette pièce soit bien à moi, pour mon usage particulier.

— Je pensais, monsieur, que vous préféreriez que l'horloge...

— Certainement, certainement... Mais, règle générale, je désire être seul, et que l'on ne me dérange pas.

Il fit volte-face, les épaules à la cheminée, les mains derrière son dos.

— Et maintenant, ajouta-t-il, quand la réparation sera faite, je voudrais avoir du thé... Mais pas avant que la réparation de votre pendule soit terminée.

Madame Hall était sur le point de sortir, — cette fois, elle n'essayait pas d'engager la conversation, pour ne pas s'exposer à être rabrouée devant M. Henfrey, — lorsque le client lui demanda si elle avait pris ses dispositions au sujet des malles restées à Bramblehurst. Elle répondit qu'elle avait parlé au facteur et que le voiturier les apporterait le lendemain.

— Êtes-vous sûre que ce soit le moyen le plus rapide?

Elle en était sûre, elle l'affirma avec froideur.

— C'est que, voyez-vous... Je vais vous expliquer ce que je n'ai pu vous dire plus tôt parce que j'étais trop gelé et trop fatigué : je suis un travailleur, un homme de laboratoire...

— Ah! vraiment, monsieur! fit madame Hall, très intéressée.

— Et mes bagages contiennent des appareils, un matériel...

— Toutes choses bien utiles, sans doute!

— Naturellement, je suis impatient de poursuivre mes recherches.

— Naturellement, monsieur!

— Ma raison de venir à Iping, — continua-t-il d'un ton assez délibéré, — était le désir de la solitude. Je tiens à n'être pas troublé dans mon travail. En plus, d'ailleurs, de mon travail, un accident qui m'est arrivé... (« Je le pensais bien! » se dit madame Hall.)... exige une certaine retraite. Mes yeux sont quelquefois si affaiblis et si douloureux que je dois m'enfermer dans l'obscurité des heures entières, m'enfermer à clef. Cela, de temps à autre. Pas pour le quart d'heure, toutefois. A ces moments-là, le moindre dérangement, par exemple l'entrée de quelqu'un dans ma chambre, est pour moi une cause de véritable torture... Il est bon que cela soit bien entendu.

— Parfaitement, monsieur. Si j'osais me permettre de demander...

— C'est bien tout, je crois, — dit l'étranger, de ce ton

tranquille et sans réplique qu'il savait prendre pour couper court aux interrogations.

Madame Hall dut garder sa question et sa pitié pour une circonstance meilleure.

Quand elle eut quitté la pièce, il resta debout devant le foyer, attentif — M. Henfrey le rapporta — à la réparation de l'horloge.

M. Henfrey travaillait, une lampe posée tout près de lui : l'abat-jour vert jetait une lumière plus vive sur ses mains, sur le cadran et sur les petites roues de l'horloge, laissant dans l'ombre le reste du salon.

Lorsqu'il leva la tête, sa vue d'abord fut troublée par les reflets colorés. Curieux de sa nature, il avait démonté les pièces, chose parfaitement inutile, avec l'idée de retarder son départ et d'arriver ainsi peut-être à engager la conversation avec l'étranger. Mais celui-ci demeurait silencieux et immobile. Si bien immobile que cela finit par agacer Henfrey. Il eut l'impression d'être seul et regarda : grise et peu éclairée, se dressait l'énorme tête à bandeaux, qui l'examinait avec ses grosses lunettes sombres, obscurcies d'une buée verdâtre. Cela devint pour Henfrey si insupportable que, pendant une minute, ils demeurèrent tous deux à se considérer d'un air confus. Puis Henfrey baissa les yeux. Situation vraiment bien gênante ! Il eût aimé à dire quelque chose. Convenait-il de faire observer que le temps était bien froid pour la saison ? Il se redressa comme pour choisir l'instant de placer cette remarque.

— Le temps..., commença-t-il.

— Pourquoi ne terminez-vous pas et ne partez-vous pas ? — dit la figure rigide, évidemment en proie à une fureur difficilement contenue. — Tout ce que vous êtes parvenu à faire, c'est de resserrer l'aiguille sur le cadran. Vous vous moquez du monde !

— Bien, monsieur... Une seule minute encore. Je revoyais avec soin...

M. Henfrey finit sa besogne et s'en alla. Mais il s'en alla extrêmement contrarié.

« Sacrebleu ! — se disait-il en traversant à pied le village au milieu d'une rafale de neige, — il y a des fois où il faut bien arranger une horloge, tout de même ! »

Puis :

« Un homme n'a-t-il donc pas le droit de vous regarder? Vilain singe! »

Et encore :

« Non, à ce qu'il paraît... La police serait à ses trousses qu'il ne serait pas mieux enveloppé, mieux entortillé! »

Au coin de la rue, devant chez Gleeson, il vit Hall, qui avait depuis peu épousé la patronne de l'auberge, et qui maintenant conduisait la « voiture à volonté », de Iping à l'embranchement de Sidderbridge, quand par hasard quelqu'un en avait besoin; Hall se dirigeait vers lui, revenant de la gare. A n'en pas douter, « il s'était arrêté un brin » à Sidderbridge : il suffisait, pour en être sûr, de le voir conduire.

— Comment va, Teddy? demanda-t-il en passant.

— Ah! vous avez chez vous un drôle de corps!

Hall, sans se faire prier, arrêta son cheval.

— Quoi donc?

— Un client, qui a l'air bien original, est descendu chez vous. Mon vieux!...

Et Teddy commença de faire à Hall une description pittoresque de l'hôte bizarre de sa femme.

— Il a un peu l'air d'un déguisé. Moi, je tiendrais à voir la figure d'un homme si j'avais à le loger dans mon établissement. Mais les femmes sont si pleines de confiance, dès qu'il s'agit d'étrangers! Hall, il s'est installé chez vous, et il n'a même pas encore donné de nom!

— Vraiment? répondit Hall, qui avait l'intelligence plutôt paresseuse.

— Parfaitement! reprit Teddy. Il a loué à la semaine et vous ne serez pas débarrassés de lui avant huit jours. Et il traîne un tas de bagages, qui arriveront demain, à ce qu'il dit. Espérons, Hall, que ce ne sont pas seulement des caisses remplies de pierres!

Il raconta comment sa tante, à Hastings, avait été refaite par un étranger dont les valises étaient vides. Bref, il laissa Hall vaguement inquiet.

— Hue, donc! fit celui-ci. Il faut que j'y aille voir.

Teddy poursuivit sa route, l'esprit tout à fait soulagé.

Au lieu « d'y aller voir », Hall, à son retour chez lui, fut

sévèrement attrapé par sa femme pour le temps qu'il avait passé à Sidderbridge ; ses questions timides furent accueillies avec aigreur, sans qu'elle répondît à l'objet de ses préoccupations. Mais, en dépit des rebuffades, la graine de méfiance semée par Teddy germait dans sa cervelle.

— Vous ne savez pas tout, vous autres femmes ! dit M. Hall, résolu à être renseigné le plus tôt possible sur la qualité de son hôte.

Dès que l'étranger fut couché, vers neuf heures et demie, M. Hall entra, l'air agressif, dans le salon, et il examina d'un œil soupçonneux le mobilier de sa femme, pour bien affirmer que l'étranger n'était pas maître dans la place ; il reluqua, non sans un peu de mépris, une feuille d'opérations mathématiques oubliée par l'autre. En se retirant, il recommanda à madame Hall de veiller de très près aux bagages, quand ils arriveraient le lendemain.

— Occupez-vous de vos affaires, Hall ! répliqua celle-ci ; moi, je m'occuperai des miennes.

Elle était d'autant plus portée à quereller son mari que l'étranger était évidemment un voyageur extraordinaire, et que, au fond, elle ne se trouvait pas du tout rassurée sur son compte. Au milieu de la nuit, elle s'éveilla en sursaut, rêvant de grosses têtes, blanches comme des navets, montées sur des cous sans fin, avec de gros yeux noirs, qui s'avançaient vers elle en rampant. Mais, femme de bon sens, elle maîtrisa ses terreurs, se retourna et se rendormit.

III

LES MILLE ET UNE BOUTEILLES

C'est le 29 février, au commencement du dégel, que le singulier personnage était tombé des nues à Iping. Le lendemain, on apporta ses bagages, à travers la neige fondue. C'étaient des bagages bien remarquables. Il y avait deux malles, telles que le premier venu peut en posséder ; mais, en outre, il y avait une caisse de livres, — de livres gros et

lourds, dont quelques-uns couverts d'un grimoire manuscrit incompréhensible, — et une douzaine, ou plus, de mannes, de boîtes, de coffres, contenant certains objets enveloppés dans de la paille, des bouteilles de verre, à ce qu'il parut à Hall, lequel, curieux, arrachait la paille comme par hasard.

L'étranger, bien emmitouflé, avec son chapeau, son pardessus, ses gants, son cache-nez, avait manifesté l'intention d'aller au devant de Fearenside et de sa voiture, tandis que Hall risquait quelques mots de bavardage, n'osant pas lui offrir son aide. Il sortit sans prendre garde au chien de Fearenside qui flairait en amateur les jambes de Hall.

— Allons, arrivez donc, avec ces caisses ! Vous m'avez assez fait attendre !

Et il descendit le perron, se dirigeant vers l'arrière du chariot comme pour mettre la main sur la malle la plus petite.

Le chien de Fearenside ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il se hérissa et se prit à grogner d'une manière farouche ; l'autre avait à peine fait les premiers pas que l'animal sauta d'abord de façon inquiétante, puis s'élança bientôt sur la main.

— Oust ! cria Hall, en reculant, car il n'était pas brave.

Fearenside hurla :

— Allez coucher ! — et prit son fouet.

Tous deux virent les dents du chien effleurer la main, la bête exécuter un saut de côté et saisir la jambe de l'étranger : le pantalon se déchira, avec un bruit sec. Alors, la fine pointe du fouet de Fearenside atteignit le coupable, et celui-ci, aboyant de peur, se réfugia sous la voiture. Cela fut l'affaire d'une demi-minute. Personne n'avait parlé, tout le monde avait crié. L'étranger jeta un coup d'œil sur son gant déchiré, sur sa jambe, fit comme s'il voulait se baisser, puis se redressa brusquement et franchit en courant le perron pour rentrer dans l'auberge. On l'entendit traverser précipitamment le corridor et grimper jusqu'à sa chambre l'escalier sans tapis.

— Ah ! la sale bête ! — fit Fearenside, sautant de la voiture avec son fouet à la main, tandis que le chien, sous la voiture, le suivait du regard. — Ici ! ici !...

Hall était resté bouche béante.

— Il aura été mordu, dit-il. Je ferais bien d'y aller moi-même.

Il suivit l'étranger. Dans le couloir il rencontra madame Hall et lui apprit le méfait du chien. Il monta rapidement l'escalier. La porte du voyageur étant entre-bâillée, il la poussa, l'ouvrit et entra sans cérémonie : la nature l'avait fait d'humeur familière.

Le store baissé, la pièce était sombre. Il ne fit qu'apercevoir une chose tout à fait singulière : comme un bras sans main, s'agitant dans sa direction, et une figure à peine indiquée par trois gros points noirs sur du blanc, pareils aux taches marquées sur une pensée jaune. En même temps, il recevait un coup violent à la poitrine, il était rejeté en arrière, la porte lui retombait sur le nez, la clef tournait dans la serrure. Tout cela fut si rapide qu'il ne put rien distinguer : des formes vagues en mouvement, une poussée, un choc, rien de plus. Il resta abasourdi sur le palier obscur, se demandant avec terreur ce qui s'était passé.

Deux minutes, et il rejoignit le petit groupe qui s'était réuni devant la maison. Il y avait là Fearenside racontant pour la seconde fois l'incident du chien ; il y avait là madame Hall disant que ce chien ne mordait jamais les voyageurs ; il y avait là, en curieux, Huxter, le boutiquier d'en face, et, en arbitre, Sandy Wadgers, qui venait de sa forge ; puis des femmes et des enfants, tous parlant à tort et à travers.

— Je ne me laisserais pas mordre, moi, je vous en réponds !

— Il devrait être défendu d'avoir de pareils animaux.

— Pourquoi l'a-t-il mordu ?

Et le reste à l'avenant.

M. Hall, qui les examinait et les écoutait du perron, n'était plus sûr maintenant d'avoir vu là-haut quelque chose de si étrange. D'ailleurs, son vocabulaire était trop limité pour lui permettre de traduire ses impressions.

— Il prétend n'avoir besoin de personne, — répondit-il à une question de sa femme. — Il vaudrait mieux rentrer ses bagages à l'intérieur.

— Il aurait dû cautériser la plaie immédiatement, prononça M. Huxter, surtout si elle est à vif.

— Moi, je tuerais la bête, voilà ce que je ferais ! — dit une femme, dans le groupe.

Tout à coup le chien se mit à grogner de nouveau.

— Venez donc, allons! cria sous la porte une voix courroucée.

L'inconnu était là, bien enveloppé, le col relevé, le bord du chapeau rabattu sur les yeux.

— Plus vite vous aurez rentré tout cela, plus je serai content.

Il est établi par le témoignage universel qu'il avait changé de pantalon et de gants.

— Êtes-vous blessé, monsieur ? demanda Fearenside. Je suis tout à fait désolé que cet animal...

— Non, pas du tout. Il ne m'a pas entamé la peau. Allons, vite, dépêchez-vous.

Puis il grommela quelque chose, affirma M. Hall.

Dès que la première manne eut été, conformément à ses ordres, apportée dans le salon, l'étranger se jeta dessus avec une ardeur incroyable et en commença le déballage, éparpillant le foin, sans égard pour le tapis de madame Hall. Il en tira des bouteilles, des bouteilles petites et ventrues contenant des poudres ; des bouteilles petites et longues contenant des liquides colorés ou incolores ; des bouteilles clissées, en verre bleu, étiquetées : *poison ;* des bouteilles à panse ronde et à col élancé ; d'énormes bouteilles en verre bleu, d'énormes bouteilles en verre blanc ; des bouteilles avec des bouchons de cristal et des étiquettes, des bouteilles avec des bouchons de liège, des bouteilles avec des bondes, des bouteilles à chape de bois, des bouteilles à vin, des bouteilles à huile, etc., etc. Il les mettait en rangs sur le chiffonnier, sur la cheminée, sur la table devant la fenêtre, sur le parquet, sur les rayons à livres, partout, partout. Le pharmacien de Bramblehurst n'aurait pu se vanter d'en posséder moitié autant dans sa boutique. C'était une vraie curiosité. Les mannes, les unes après les autres, produisaient toujours des bouteilles. Enfin, quand tout cela fut vidé, la paille d'emballage montait à la hauteur de la table.

Les seules choses qui sortirent de là, avec les bouteilles, ce furent un grand nombre d'éprouvettes, de tubes et une balance soigneusement empaquetée.

Le contenu de ces paniers n'était pas plutôt déballé que

l'étranger vint à la fenêtre et se mit à l'ouvrage, sans prendre souci le moins du monde ni de la paille sur laquelle il marchait, ni du feu qui était éteint, ni de la caisse de livres ni des malles, que l'on avait aussi montées.

Quand madame Hall lui apporta son dîner, il était déjà absorbé par son travail et occupé à verser dans des tubes quelques gouttes de ses bouteilles; il l'entendit seulement après qu'elle eut balayé le plus gros et posé le plateau sur la table, non peut-être sans quelque mauvaise humeur causée par l'état dans lequel elle voyait son plancher. A ce moment, il remua la tête, et tout aussitôt se retourna. Elle vit du moins qu'il avait ôté ses lunettes; elles étaient à côté de lui sur la table : il lui sembla que ses orbites étaient singulièrement creuses. Il reprit ses verres, pivota et lui fit face. Elle allait se plaindre de la paille qui jonchait le plancher, lorsqu'il la devança:

— Je vous prie de ne jamais entrer sans frapper! — lui dit-il avec une exaspération anormale qui paraissait chez lui caractéristique.

— J'ai frappé... Probablement que...

— Peut-être bien. Mais, dans mes recherches, des recherches vraiment très urgentes et très importantes, le plus léger trouble, le bruit d'une porte... je suis obligé de vous demander...

— Parfaitement, monsieur!... S'il en est ainsi, vous pouvez fermer à clef, n'est-ce pas? Quelquefois...

— Bonne idée, répliqua l'étranger.

— Cette paille... si j'osais faire observer...

— Inutile. Si cette paille vous gêne, portez-la sur la note.

Et il murmura quelque chose entre ses dents, — des mots suspects, comme des malédictions.

Il était là, debout, si bizarre, si agressif, une bouteille dans une main, un tube dans l'autre, que madame Hall eut une sorte d'inquiétude. Mais c'était une femme résolue.

— En ce cas, je désirerais savoir, monsieur, à combien vous estimez...

— Un shilling, mettez un shilling... C'est assez, n'est-ce pas, un shilling?

— Soit! dit madame Hall, prenant la nappe et commençant à l'étendre sur la table.

Il s'assit, le dos tourné, ne montrant plus que le col de son paletot. Il travailla jusqu'au soir, la porte fermée à clef, et, ainsi qu'en témoigna madame Hall, silencieusement presque tout le temps. Une fois pourtant, il y eut un choc de bouteilles, heurtées les unes contre les autres, comme si la table avait été bousculée, suivi d'un fracas de verre brisé sur le plancher; puis, des pas à travers la chambre. Craignant quelque malheur, madame Hall vint écouter à la porte, sans oser frapper.

— Je ne peux pas continuer! répétait-il avec désespoir. Non, je ne peux pas continuer!... Trois cent mille! Quatre cent mille! C'est l'infini!... Volé!... Cela peut me prendre toute ma vie... Patience! patience donc, insensé! insensé!

On entendait en bas, dans le *bar*, un grand bruit de souliers à clous, et, bien à contre-cœur, madame Hall finit par renoncer à la suite de ce soliloque. Quand elle revint, la chambre était de nouveau silencieuse, moins le léger craquement du fauteuil et parfois le choc d'une bouteille. Tout était fini; l'étranger avait repris son travail.

En lui apportant le thé, elle vit des éclats de verre dans un coin, sous le miroir à barbe, et une tache dorée qui avait été sommairement essuyée. Elle la fit remarquer.

— Portez-la sur la note! répondit aigrement le voyageur. Pour l'amour de Dieu, ne m'ennuyez point! S'il y a quelque dégât, vous l'ajouterez sur la note.

Et il se remit à consulter une liste dans le cahier ouvert devant lui.

— Je vais vous dire une chose!... annonça Fearenside d'un air mystérieux.

L'après-midi s'avançait et l'on se trouvait dans le petit débit de bière de Iping.

— Hein? fit Teddy Henfrey.

— Ce gaillard dont vous me parlez, que mon chien a mordu... eh bien! c'est un nègre. Du moins, ses jambes sont noires. J'ai *vu* cela à travers la déchirure de son pantalon, comme à travers la déchirure de son gant. Vous vous seriez attendu, n'est-ce pas, à voir quelque chose de rose? Eh

bien, pas du tout! Tout à fait noir! Je vous affirme qu'il est aussi noir que mon chapeau.

— Parbleu! s'écria Henfrey, c'est un cas étrange, tout de même! Pourquoi donc son nez est-il aussi rose que s'il était peint?

— C'est exact, répliqua Fearenside; je le reconnais. Mais je dis ce que je pense : cet homme est un homme pie, Teddy ; noir ici et blanc là, par taches. Et il en est honteux. C'est une espèce de métis : la couleur lui est venue par plaques au lieu d'être fondue. J'ai déjà entendu parler de ça. C'est d'ailleurs ce qui arrive communément pour les chevaux, comme chacun sait!...

IV

UNE INTERVIEW

J'ai rappelé avec détail les circonstances de l'arrivée de l'étranger à Iping afin que le lecteur puisse comprendre la curiosité qu'excita cet homme. Mais, sauf deux incidents bizarres, son séjour, jusqu'à la fête du village, peut être très brièvement raconté. Il y eut bien quelques escarmouches avec madame Hall à propos de questions domestiques; cependant, chaque fois, jusqu'à la dernière dispute en avril, dès qu'il voyait poindre les premiers symptômes de ladrerie, il lui imposait silence par l'expédient commode d'une forte indemnité. Hall n'aimait point son hôte, et, toutes les fois qu'il l'osait, il parlait de la nécessité de se débarrasser de lui; il dissimulait son antipathie avec soin et le plus possible, évitait l'inconnu.

— Prenez patience jusqu'à l'été, — répétait sagement madame Hall, — jusqu'au moment où les artistes commencent à venir. Alors, nous verrons. Il est sans doute bien arrogant; mais, il n'y a pas à dire, une note ponctuellement payée est une note ponctuellement payée.

L'étranger n'assistait pas aux offices, et ne faisait aucune différence entre le dimanche et les jours de la semaine. Il

travaillait, d'après madame Hall, très irrégulièrement. Quelquefois, il descendait de très bonne heure et il paraissait très affairé. D'autres jours, il se levait tard, il arpentait sa chambre, il s'agitait bruyamment des heures entières, il fumait, il dormait dans son fauteuil auprès du feu. De communication avec le monde, hors du village, il n'en avait aucune. Son humeur demeurait très inégale; le plus souvent, ses manières étaient d'une irritabilité presque insupportable; souvent des objets furent brisés, déchirés, écrasés, broyés dans des accès de violence. Son habitude de se parler tout bas à lui-même allait augmentant; mais, quoique madame Hall écoutât avec soin, elle ne pouvait trouver ni queue ni tête aux discours qu'elle entendait.

Le voyageur paraissait rarement le jour; mais, au crépuscule, il partait, bien enveloppé, la figure encapuchonnée, que le temps fût froid ou chaud, et il choisissait les chemins les plus solitaires et les plus ombragés ou les plus encaissés. Ses gros yeux, dans son visage de spectre, sous le bord du chapeau, émergeaient soudain de l'obscurité, apparition désagréable pour les habitants qui rentraient au logis. Teddy Henfrey, sortant vivement, un soir, à neuf heures et demie, de l'*Habit Rouge*, fut honteusement effrayé par la tête de mort du voyageur (il se promenait le chapeau à la main) qu'une porte ouverte à l'improviste mit en pleine lumière. Tous les enfants qui le voyaient à la chute du jour rêvaient de fantômes; on ne savait pas s'il craignait les gamins plus qu'il n'en était craint, ou inversement; mais, ce qui est sûr, c'est qu'il y avait de part et d'autre antipathie profonde.

Il était inévitable que, dans un village comme Iping, un personnage d'allure si originale et de mœurs si singulières fût souvent le sujet des conversations. Sur l'emploi de son temps, l'opinion était très divisée. Madame Hall était, sur ce point, très susceptible. A toutes les questions, elle répondait que c'était un « faiseur d'expériences », et elle appuyait à peine sur les syllabes, en personne qui craint de se compromettre. Lui demandait-on ce qu'était un « faiseur d'expériences » ? Elle répliquait, avec un petit ton de supériorité, que les gens instruits savent cela, et elle ajoutait alors qu' « il

découvrait des choses ». Son client, affirmait-elle, avait eu un accident qui, pour un temps, lui avait décoloré le visage et les mains : il tenait à ce qu'on ne le remarquât point.

Malgré ses dires, il y avait une idée généralement admise, à savoir que c'était un criminel s'efforçant d'échapper à la justice et s'enveloppant de mystère pour se dérober à l'œil de la police. Cette idée avait germé dans la cervelle de M. Teddy Henfrey. Pourtant, à la connaissance du public, aucun crime important n'avait été commis vers le milieu ou la fin de février.

Perfectionnée par l'imagination de M. Gould, le maître d'école adjoint, cette croyance prit une autre forme : l'étranger était un anarchiste déguisé qui préparait des matières explosives; et M. Gould résolut d'arriver, autant que ses loisirs le lui permettaient, à le *démasquer*. Ses opérations consistaient surtout à dévisager « le bandit » chaque fois qu'ils se rencontraient, ou à interroger des gens qui, n'ayant jamais vu l'inconnu, ne savaient pas de quoi on leur parlait. Il ne découvrit rien du tout.

Un autre parti suivait M. Fearenside et l'on admettait que le voyageur était pie, ou quelque chose dans ce goût-là. Ainsi, par exemple, Silas Durgan affirmait que, « si le phénomène voulait se montrer dans les foires, il ferait fortune rapidement » ; étant un peu théologien, il le comparait à l'homme de la parabole qui n'avait qu'un seul talent.

Toutefois, une autre opinion encore avait cours : l'étranger était un maniaque inoffensif. Ceci avait l'avantage de tout expliquer.

Mais, entre ces deux principaux groupes, il y avait les esprits hésitants et les esprits conciliants. Les gens du Sussex ont peu de superstition, et ce ne fut qu'après les événements des premiers jours d'avril que le mot de surnaturel fut pour la première fois chuchoté dans le village. Même alors, d'ailleurs, il n'y eut que des femmes pour admettre cette idée.

Quoi que l'on pensât de lui, tout le monde à Iping s'accordait à ne pas aimer cet étranger. Sa nervosité, compréhensible pour des citadins adonnés aux travaux intellectuels, était pour ces placides villageois du Sussex un objet d'étonnement. Ses gesticulations furieuses, qu'ils surprenaient de temps en

temps : sa démarche précipitée, quand la nuit bien tombée l'invitait aux promenades tranquilles ; sa manière de repousser toutes les avances de la curiosité ; son goût pour l'ombre, qui le conduisait à fermer ses portes, à baisser ses stores, à éteindre ses bougies et ses lampes, — qui donc ne se fût préoccupé de pareilles allures ? On s'écartait un peu quand il descendait le village, et, quand il était passé, les gamins moqueurs relevaient le col de leur vêtement, rabattaient les bords de leur chapeau, emboîtaient le pas derrière lui, singeant sa démarche mystérieuse. Il y avait à cette époque une chanson populaire intitulée *le Croquemitaine* ; miss Satchell l'avait chantée au concert de l'école — au profit de l'éclairage du temple : depuis lors, toutes les fois que plusieurs villageois étaient réunis, si l'étranger venait à paraître, les premières mesures de cet air partaient du groupe, sifflées plus ou moins haut. Aussi, le soir, les enfants criaient-ils sur son chemin : « Croquemitaine ! Croquemitaine ! » quitte à décamper aussitôt, prudemment.

Cuss, l'empirique du pays, était dévoré par la curiosité. Les bandages excitaient son intérêt professionnel ; les mille et une bouteilles éveillaient sa jalousie. Pendant tout avril et tout mai, il souhaita une occasion de parler à l'étranger ; enfin, aux environs de la Pentecôte, n'y tenant plus, il imagina comme prétexte une liste de souscription en faveur d'une infirmière communale. Il découvrit alors avec étonnement que M. Hall ignorait le nom de son hôte.

— Il a donné un nom (affirmation tout à fait gratuite) mais je ne l'ai pas bien saisi, — déclara madame Hall : tant il lui semblait bête de ne pas être mieux renseignée !

Cuss frappa à la porte du salon et entra. Un juron parfaitement net lui répondit de l'intérieur.

— Excusez mon importunité, dit Cuss.

Puis la porte se referma, empêchant madame Hall de saisir la suite de la conversation. Dix minutes durant, elle perçut le murmure des voix ; puis un cri de surprise, un remuement de pieds, la chute d'une chaise, un éclat de rire, des pas rapides, — et Cuss reparut la face blême, regardant par-dessus son épaule. Il laissait la porte ouverte et, sans y faire attention, il passa en courant dans la grande salle et descendit les

marches : elle entendit le bruit de sa course précipitée. Il tenait son chapeau à la main. Elle, restait debout derrière son comptoir, les yeux tournés vers le salon. L'étranger sourit tranquillement, puis ses pas traversèrent la pièce; mais elle ne put voir sa figure de l'endroit où elle était. La porte du salon battit violemment et la scène redevint silencieuse.

Cuss alla tout droit jusque chez Bunting, le pasteur.

— Suis-je fou? — cria-t-il brusquement, en pénétrant dans le pauvre petit cabinet de travail. — Ai-je l'air d'un fou?

— Qu'est-il donc arrivé? interrogea le pasteur, en posant une ammonite sur les feuilles volantes de son prochain sermon.

— Cet individu de l'auberge...

— Eh bien?

— Donnez-moi quelque chose à boire!... continua Cuss. Et il s'assit.

Quand ses nerfs furent calmés par un verre de sherry à bon marché, la seule boisson que pût offrir le brave pasteur, il lui parla de la visite qu'il venait de faire.

— J'entrai, dit-il haletant, et je lui demandai son obole pour l'infirmière que nous voulons avoir. Il avait fourré ses mains dans ses poches ; il se laissa tomber lourdement sur sa chaise ; il huma l'air. « J'avais appris, ajoutai-je, qu'il s'intéressait aux choses de la science. » Il fit : « Oui », et il renifla de nouveau. Il continua, d'ailleurs, de renifler tout le temps : évidemment, il venait d'attraper un rhume infernal. Ce n'était pas étonnant, vêtu comme il l'était... Je débitai mon histoire d'infirmière, en même temps que j'observais : partout des bouteilles, des produits chimiques, une balance, des éprouvettes ; dans l'air, une odeur de primevère. Consentait-il à souscrire? Il répondit qu'il verrait. Alors, de but en blanc, je lui demandai s'il faisait des recherches. Il me dit que oui. « Longues, ces recherches? » Le voilà qui se fâche : « Des recherches diablement longues » ! clame-t-il comme s'il faisait explosion. « Oh ! » m'écriai-je. Voilà l'origine de la scène. Mon homme était à bout de patience, ma question le fit éclater. On lui avait donné une formule, formule extrêmement précieuse. Pour quoi faire? Il ne voulait pas le dire. Était-ce une ordonnance médicale? « Que le diable vous

emporte ! Mêlez-vous de vos affaires ! » Je m'excuse. Il prend un air digne, tousse, renifle et se calme. Il va lire sa formule : « Cinq éléments... » Il la pose sur la table ; il tourne la tête. Un courant d'air venu de la fenêtre soulève le papier. Un souffle, un bruissement. « Travailler dans une chambre avec une cheminée allumée ! » dit-il. Je vois une lueur, et voilà l'ordonnance qui prend feu et qui s'envole ! Lui de se précipiter, au moment précis où elle passait dans le tuyau. Alors, dans son émotion, voilà son bras qui sort...

— Hein ? fit Bunting.

— Pas de main ! Rien qu'une manche vide. Seigneur ! Je pensais : « C'est une difformité. Il a, je suppose, un bras artificiel, et il l'aura perdu. » Il y avait là, évidemment, quelque chose de singulier. Pourquoi diable cette manche reste-t-elle en l'air, s'il n'y a rien dedans ? Et il n'y avait rien dedans, vous dis-je. Rien, rien, du haut en bas. Mon regard plongeait jusqu'à l'épaule, et un peu de jour passait par une déchirure du vêtement. « Bon Dieu ! » m'écriai-je. Alors il s'arrêta. De ses gros yeux blancs à fleur de tête, il jeta un regard sur moi, puis sur sa manche.

— Ensuite ?...

— C'est tout. Il ne dit pas un mot. Ses yeux brillèrent et, rapidement, il enfonça la manche dans sa poche. « Je disais donc, reprit-il, que ma formule brûlait, n'est-ce pas ? » Il poussa un grognement d'interrogation. « Mais comment diable, demandai-je, pouvez-vous remuer une manche vide ? — Une manche vide ? — Oui, une manche vide. — C'est donc une manche vide ? Vous avez vu que c'était une manche vide ? » A l'instant même, il se leva. Je me levai aussi. En trois pas, il fut auprès de moi. Il renifla méchamment. Je ne bronchai point. Pourtant je veux être pendu si cette grosse boule, avec ses bandeaux et ses œillères, marchant sur vous tranquillement, n'avait pas de quoi faire perdre contenance à n'importe qui. « — Vous avez dit, je crois, continua-t-il, que c'était une manche vide ? — Oui, je l'ai dit. » Moi, je recule épouvanté devant cet énergumène, la figure découverte, sans lunettes, me dévisageant. Tout doucement, il retire sa manche de sa poche et tend son bras vers moi, comme pour me le montrer de nouveau. Il fait cela très,

très lentement. Je regardais. Cela dura un siècle. « Eh bien, — répétai-je, faisant effort pour parler, — il n'y a rien dedans ! » Il fallait bien dire quelque chose. Je commençais à avoir peur. Je pouvais voir jusqu'au fond de sa manche ; il l'avançait vers moi, lentement, lentement, comme ceci, jusqu'à six pouces de mon nez. C'est une chose étrange, allez, de voir une manche vide, se tendre ainsi vers vous ! Alors...

— Alors ?...

— Quelque chose... comme un index et un pouce... me pinça le nez.

Bunting se prit à rire.

— Il n'y avait rien dedans ! — s'écria Cuss, et sa voix s'éleva en un cri perçant sur ce « dedans ». — C'est facile de rire ! Mais, je vous l'assure, j'étais si affolé que je frappai violemment cette manche ; je me retournai, je m'enfuis de la chambre et je le plantai là.

Cuss s'arrêta. Il n'y avait pas à se méprendre sur la sincérité de sa terreur. Il tournait sur lui-même, dans un état de grande faiblesse. Il but un second verre du mauvais sherry de l'excellent ministre.

— Quand je frappai la manche, ce fut tout à fait comme si je touchais un bras. Et il n'y avait pourtant pas de bras ! Pas l'ombre de bras !

Bunting réfléchit. Il regardait Cuss avec inquiétude.

— C'est une histoire bien curieuse.

Il avait pris un air très prudent et très grave.

— En vérité, — répéta M. Bunting avec l'emphase d'un juge, — c'est une histoire bien curieuse !

V

UN VOLEUR AU PRESBYTÈRE

Les détails du vol commis au presbytère nous ont été rapportés en grande partie par le pasteur et sa femme. Il fut commis à l'aube, le lundi de la Pentecôte, jour consacré, à Iping, à des réjouissances publiques. Madame Bunting s'éveilla tout

à coup, dans le silence qui précède l'aurore, avec la conviction que la porte de leur chambre à coucher avait été ouverte, puis refermée. Elle n'appela pas son mari tout de suite, mais elle s'assit sur son lit et tendit l'oreille. Elle distingua alors le sourd *poum, poum, poum* de pieds déchaussés, sortant du cabinet de toilette contigu et suivant le corridor dans la direction de l'escalier. Dès qu'elle en fut bien sûre, elle secoua le plus doucement possible le révérend M. Bunting. Il ne frotta point d'allumette. Il mit ses besicles. Il passa la robe de chambre de sa femme, il enfila des pantoufles et alla sur le palier pour écouter. Il entendit très bien remuer en bas, dans son bureau. Puis, un éternuement sonore.

Il rentra dans sa chambre, se munit de la première arme qui lui tomba sous la main, le tisonnier, et descendit l'escalier en prenant mille précautions. Madame Bunting resta sur le carré.

Il était environ quatre heures du matin : ce n'était déjà plus la profonde obscurité de la nuit. Une faible clarté régnait dans le vestibule; mais le cabinet de travail entre-bâillé était tout à fait noir. D'ailleurs, silence absolu ; rien que le léger craquement des marches sous les pas de M. Bunting et, dans le cabinet, de vagues bruits. Alors un tiroir fut ouvert, on perçut un froissement de papiers. Puis un juron, une allumette frottée, et la pièce fut éclairée d'une lumière blonde. M. Bunting était à ce moment dans le vestibule et, à travers la fente de la porte, il pouvait voir le meuble, le tiroir ouvert et une bougie allumée. Mais le voleur, il ne l'apercevait point. Il restait là, dans le vestibule, ne sachant que faire; madame Bunting, blême et haletante, s'était glissée jusqu'en bas, derrière lui. Une considération leur donna du courage : la conviction que le voleur était un habitant du village.

Ils entendirent un tintement; ils comprirent que le voleur avait trouvé leur réserve pour les dépenses du ménage, en tout deux livres et demie. Cela décida M. Bunting à brusquer les choses ayant assuré le tisonnier dans sa main, il s'avança suivi de près par madame Bunting.

— Rendez-vous ! cria-t-il avec colère.

Mais il s'arrêta stupéfait: la pièce semblait parfaitement vide.

Cependant, ils venaient d'y entendre remuer quelque chose,

leur certitude était absolue. Pendant une demi-minute peut-être, ils restèrent ébahis; puis madame Bunting traversa le cabinet et regarda derrière le paravent, tandis que son mari, par une inspiration semblable, regardait sous le bureau. Madame Bunting secoua les rideaux de la fenêtre, M. Bunting inspecta la cheminée, l'explorant avec son tisonnier; l'un fouilla la corbeille à papiers, l'autre le seau à charbon. Enfin ils finirent par s'arrêter et demeurèrent confondus, s'interrogeant mutuellement des yeux.

— J'aurais pourtant juré..., fit madame Bunting.

— Mais la bougie! s'écria M. Bunting. Qui a allumé la bougie?

— Le tiroir! reprit madame Bunting. Et l'argent a disparu!

Elle se précipita vers la porte.

— C'est bien là le cas le plus extraordinaire...

Il y eut un formidable éternuement dans le corridor. Ils y coururent. Au même instant, la porte de la cuisine battit avec violence.

— Apportez la bougie! ordonna M. Bunting.

Et il s'avança.

Il y eut un bruit de verrou rapidement poussé.

Comme il arrivait à l'entrée de la cuisine, le pasteur vit que la porte de l'office s'ouvrait également et que les premières lueurs de l'aurore baignaient les masses sombres du jardin. Il était certain que personne n'était sorti par là. Pourtant la porte s'ouvrit, resta ouverte un moment, puis se referma bruyamment. En même temps, la bougie que madame Bunting avait apportée du cabinet tremblota et jeta un éclat plus vif.

La cuisine était déserte. Ils visitèrent à fond le garde-manger, l'office, et enfin descendirent à la cave. Ils eurent beau chercher : personne dans toute la maison.

Le jour surprit le pasteur et sa femme, au rez-de-chaussée, tous deux bizarrement accoutrés, continuant à ne rien comprendre, éclairés par la lumière bien inutile d'une bougie qui coulait.

— C'est bien le cas le plus extraordinaire!... recommença le pasteur pour la vingtième fois.

— Mon ami, dit madame Bunting, voilà Susie qui se lève. Attendons qu'elle soit dans sa cuisine pour remonter.

VI

LE MOBILIER QUI DANSE

Or, aux premières heures de ce même lundi de la Pentecôte, avant que Millie ait été tirée de son grabat par le jour, M. et madame Hall descendirent à la cave. Affaire d'ordre privé : il s'agissait de baptiser leur bière.

Ils y étaient à peine quand madame Hall s'aperçut qu'elle avait oublié d'apporter une bouteille de salsepareille. Comme c'était elle qui officiait, Hall fut la prendre.

Sur le palier, il fut surpris de voir entre-bâillée la porte de l'étranger. Il entra dans sa chambre, à lui, et trouva la bouteille à la place indiquée. Mais, en revenant, il observa que la porte d'entrée n'était plus verrouillée. Il se souvenait cependant, et très nettement, d'avoir tenu la bougie pour éclairer madame Hall lorsque, le soir, elle avait poussé les verrous. Dans une lueur soudaine d'intelligence, il fit un rapprochement entre ce fait, la chambre de l'étranger ouverte, là-haut, et les hypothèses de Teddy Henfrey. Il s'arrêta, au comble de l'ahurissement ; puis, sa bouteille à la main, il remonta l'escalier. Il frappa chez l'étranger : pas de réponse. Ayant frappé de nouveau, il entra.

Comme il s'y attendait, vide le lit, vide la chambre ! Et, chose inouïe, sur la chaise et sur le bord du lit étaient en désordre les vêtements de l'hôte, les seuls vêtements qu'on lui eût jamais vus, ainsi que ses bandeaux. Et même son grand et lourd chapeau que l'on voyait planté sur la colonne du lit !...

Comme il se tenait là, la voix de sa femme sortit des profondeurs de la cave, avec cette manière d'avaler rapidement les syllabes et de hausser jusqu'à une note aiguë les derniers mots d'une interrogation, par laquelle le paysan du comté de Sussex a l'habitude de marquer son impatience.

— George ! Tu as trouvé?

A cet appel, il tressaillit et sortit précipitamment.

— Janny! lui dit-il par-dessus la rampe de l'escalier, c'est vrai ce que disait Henfrey!... Il n'est pas dans sa chambre, il n'y est pas. Et la porte de la rue n'est plus verrouillée.

D'abord madame Hall ne comprenait pas; mais, dès qu'elle eut saisi, elle voulut voir par elle-même la chambre vide. Hall, tenant toujours sa bouteille, commença par redescendre jusqu'en bas.

— S'il n'y est pas, ses vêtements y sont. Et que peut-il faire sans ses vêtements? Ma foi, c'est bien singulier.

Comme ils remontaient, tous deux, — ce fut reconnu exact, par la suite, — ils crurent entendre la porte de la rue s'ouvrir et se refermer; pourtant, la voyant close (rien n'apparaissait d'anormal), ni l'un ni l'autre, à ce moment-là, n'en dit un mot. Madame Hall dépassa son mari dans le corridor et arriva en haut la première. Quelqu'un éternua dans l'escalier : Hall, qui suivait à six pas, crut que c'était sa femme; elle, étant au-dessus, s'imagina que c'était lui. Elle poussa violemment la porte et s'arrêta sur le seuil de la chambre.

— Ah bien! en voilà une affaire! s'écria-t-elle.

Il lui sembla qu'on reniflait tout près, derrière sa tête : s'étant retournée, elle fut surprise de voir que Hall était encore sur la dernière marche, éloigné d'une douzaine de pas; mais, en une seconde, il l'avait rejointe. Elle se pencha et mit sa main sur l'oreiller, puis sous les couvertures.

— Froid!... Il est levé depuis une heure au moins.

Elle en était là quand se produisit une chose invraisemblable : les couvertures se réunirent d'elles-mêmes, se dressèrent en une espèce de montagne, et sautèrent rapidement par-dessus le pied du lit, tout à fait comme si une main les eût empoignées et jetées de côté. Aussitôt après, le chapeau fit un bond, tournoya en décrivant presque un cercle et s'élança droit au nez de madame Hall. Aussi rapidement vint l'éponge du lavabo. Puis la chaise, laissant tomber habits et pantalon, riant sèchement d'une voix toute semblable à celle de l'étranger, se tourna avec ses quatre pieds dans la direction de madame Hall, parut un instant la viser et fondit sur elle. La pauvre femme poussa des cris et fit demi-tour; alors les pieds de la chaise, s'appliquant avec douceur, mais avec fermeté, contre son dos, l'obligèrent à sortir de la pièce, et son

mari ensuite. La porte battit violemment sur leurs talons et fut refermée à clef. Chaises et lit, pendant une minute, semblèrent exécuter une valse triomphale, et tout brusquement rentra dans le silence.

Madame Hall tomba presque évanouie dans les bras de son mari, sur le carré. Ce fut avec la plus grande difficulté que lui et Millie, qui avait été réveillée par un cri d'alarme, réussirent à la porter en bas et à lui faire prendre le cordial usité en pareil cas.

— C'étaient des esprits ! dit madame Hall. Je suis sûre que c'étaient des esprits !... J'ai déjà lu, dans les journaux, des histoires de tables et de sièges qui se soulèvent et qui dansent...

— Encore une gorgée, Janny ! Cela vous fera du bien.

— Laissez-le dehors. Fermez la porte. Ne le laissez plus rentrer. Je m'en doutais... J'aurais dû savoir... Avec ses gros yeux, sa tête couverte de bandeaux... Il n'allait jamais à l'église le dimanche. Et sa collection de bouteilles !... Il a introduit des esprits dans le mobilier ! Mes bons vieux meubles ! C'était juste sur cette chaise que ma pauvre chère maman s'asseyait quand j'étais petite. Penser qu'elle a pu se lever contre moi !...

— Encore une gorgée, Janny ! Vos nerfs sont bouleversés.

Vers cinq heures, sous les rayons dorés du soleil levant, ils envoyèrent Millie éveiller M. Sandy Wadgers, le forgeron. Elle devait lui présenter les compliments de M. Hall et lui dire que là-haut les meubles se comportaient de la façon la plus inaccoutumée. Aurait-il l'obligeance de venir ?

C'était un homme habile que M. Wadgers, et plein de ressources. Il considéra le cas avec beaucoup de gravité.

— Le diable m'enlève, déclara-t-il, si ce n'est pas de la sorcellerie !... Un homme comme ça n'est pas un client pour vous.

Il s'intéressa très vivement à l'affaire. On lui demanda de passer le premier jusqu'à la chambre ; mais il ne paraissait pas très pressé. Il préférait causer dans le corridor. Sur ces entrefaites, arriva l'apprenti de Huxter ; il se mit à ouvrir la devanture du bureau de tabac. On l'invita à prendre part à la discussion. Naturellement, M. Huxter parut au bout de quelques minutes. Les habitudes parlementaires de la race

anglo-saxonne se manifestèrent une fois de plus : on bavarda beaucoup et l'on ne proposa aucune résolution.

— D'abord, les faits! dit M. Sandy Wadgers. Assurons-nous que nous sommes dans notre droit en forçant sa porte... Une porte fermée, on peut toujours la forcer; mais ensuite, il n'est pas facile de la remettre en état...

Tout à coup, aventure prodigieuse, la porte de la chambre se poussa d'elle-même et, comme ils la considéraient, muets de surprise, ils virent, descendant l'escalier, la figure emmitouflée de l'étranger, qui roulait des yeux plus noirs et plus blancs que jamais derrière les énormes verres de ses monstrueuses lunettes. Il marchait avec raideur, avec lenteur, toujours farouche. Il traversa le vestibule, et s'arrêta.

— Et ceci? dit-il.

Tous les yeux suivirent la direction de son doigt ganté : on découvrit la bouteille de salsepareille tout auprès de la porte de la cave. Alors l'inconnu pénétra dans le salon et, brusquement, grossièrement, il leur envoya la porte au nez.

Pas un mot ne fut prononcé jusqu'à ce que tout bruit eut cessé de retentir. Ils s'examinaient fixement les uns les autres.

— Eh bien! celle-là est encore plus forte, par exemple!... dit M. Wadgers.

Et il n'acheva pas sa phrase. Il ajouta, s'adressant à M. Hall :

— A votre place, je l'interrogerais. Je lui demanderais une explication.

Il fallut quelque temps pour amener à cette idée le mari de la patronne. A la fin, il frappa, passa la tête et put dire :

— Excusez-moi...

— Allez au diable! cria l'étranger d'une voix terrible. Et fermez la porte derrière vous!

Ainsi se termina cette courte visite.

VII

L'ÉTRANGER DÉMASQUÉ.

L'étranger était entré dans le petit salon de l'auberge vers cinq heures et demie du matin. Il y resta jusqu'à midi, les

stores baissés, la porte close. Personne, après l'expulsion de Hall, ne s'aventura auprès de lui.

Pendant ce temps-là, il dut jeûner. Plusieurs fois il sonna, la dernière fois d'une manière furieuse et prolongée : on ne lui répondit point.

— Avec son « Allez au diable! » vraiment..., disait madame Hall.

Alors arriva une vague rumeur du vol commis au presbytère et l'on rapprocha les événements les uns des autres. Hall, accompagné de Wadgers, sortit pour aller trouver M. Suckleforth, le magistrat, et lui demander son avis. Personne, après lui, ne se risqua dans la place. A quoi l'étranger passa-t-il les heures? On l'ignore. De temps en temps, on l'entendit marcher à grands pas, de long en large; deux fois on perçut des jurons, un bruit de feuillets déchirés, un fracas de bouteilles brisées.

Cependant grossissait le petit groupe des gens effarés, mais voulant savoir. Madame Huxter survint. Quelques jeunes gens très gais, en noir, vêtements confectionnés, cols de celluloïd, cravates de papier, — c'était le lundi de la Pentecôte — se joignirent au groupe, avec des questions confuses qui augmentaient le désordre. Le jeune Archie Harker se signala en traversant la cour pour glisser un regard furtif sous les stores baissés du salon. Il ne put rien distinguer; mais il bavarda, laissant croire qu'il avait vu, et d'autres jeunes gens d'Iping firent cercle autour de lui.

C'était bien le plus beau lundi de la Pentecôte qu'il fût possible de rêver. Tout le long de la grande rue étaient alignées une douzaine de baraques : — un tir; sur le gazon, auprès de la forge, trois roulottes, jaune et chocolat; quelques pittoresques forains des deux sexes dressaient un jeu de massacre. — Les hommes portaient des jerseys bleus, les femmes des tabliers clairs et des chapeaux à lourdes plumes, tout à fait à la mode. Woodyer, du *Faon Rouge*, et M. Jaggers, le savetier, qui vendait aussi des bicyclettes d'occasion, étaient occupés à suspendre, en travers de la rue, des pavillons éclatants qui avaient jadis servi dans le pays à célébrer le premier jubilé de la reine Victoria.

A l'intérieur, dans l'obscurité voulue du salon où n'avait

pénétré ce jour-là qu'un pauvre petit rayon de soleil, l'étranger, affamé, — nous devons le supposer, — craintif, enveloppé de ses vêtements chauds et incommodes, lisait attentivement son journal à travers ses lunettes fumées, ou entrechoquait ses petites bouteilles sales, et, de temps à autre, pestait bruyamment contre les enfants qu'il entendait, sans les voir, en dehors des fenêtres. Dans un coin, auprès du foyer, les morceaux d'une demi-douzaine de bouteilles brisées ; une odeur piquante de chlore empoisonnait l'air. Voilà tout ce que nous savons, d'après ce que l'on devina d'abord et ce que l'on trouva plus tard dans la chambre.

Vers midi, l'étranger ouvrit tout à coup la porte de son salon et apparut, regardant fixement les trois ou quatre personnes qui étaient alors dans le *bar*.

— Madame Hall ! appela-t-il.

Quelqu'un aussitôt alla timidement prévenir madame Hall.

Après un moment, celle-ci arriva, un peu essoufflée mais d'autant plus furieuse. Hall était toujours absent. Elle avait préparé la scène et apportait sur un petit plateau la note à régler.

— Est-ce votre note que vous désirez, monsieur ?

— Pourquoi ne m'a-t-on pas donné à déjeuner ? Pourquoi n'a-t-on ni servi mon repas, ni répondu à mes coups de sonnette ? Pensez-vous que je puisse vivre sans manger ?

— Et ma note, pourquoi n'est-elle pas payée ? répliqua madame Hall. Voilà ce que je voudrais bien savoir !

— Je vous ai dit, il y a trois jours, que j'attendais de l'argent...

— Et je vous ai répondu, il y a trois jours, que je n'avais pas à attendre vos rentrées de fonds. Vous ne pouvez pas vous plaindre de ce que votre déjeuner est un peu en retard, puisque ma note est bien en retard depuis cinq jours, n'est-ce pas ?

L'étranger lança un juron bref mais énergique.

— Non ! non ! entendit-on du dehors.

— Je vous serais vraiment obligée, monsieur, si vous vouliez bien garder vos jurons pour vous.

Les yeux de l'étranger prirent une expression de plus en plus irritée. On estima généralement, dans le *bar*, que madame Hall avait l'avantage sur lui. La suite de l'entretien montra qu'on ne se trompait pas.

— Dites donc, ma brave dame, reprit l'autre...

— Il ne s'agit pas de « brave dame ».

— Je vous ai dit que mon argent n'était pas arrivé...

— Votre argent, vraiment !

— Mais je crois bien que, dans ma poche...

— Vous m'avez dit, il y a trois jours, que vous n'aviez plus sur vous qu'un souverain environ.

— Oui, mais j'en ai retrouvé d'autres.

Cris ironiques à l'extérieur :

— Ah ! ah !

— Je serais curieuse de savoir où.

Le mot parut contrarier vivement l'étranger. Il frappa du pied.

— Que voulez-vous dire ?

— Où donc avez-vous trouvé de l'argent ? Et d'ailleurs, avant que je reçoive rien, avant que je vous serve à déjeuner ou que je fasse pour vous quoi que ce soit, vous aurez à m'expliquer une ou deux choses que je ne comprends point, que personne ici ne comprend et que tout le monde est très désireux de comprendre. Je veux savoir ce que vous avez fait à ma chaise, là-haut ; et je veux savoir comment, votre chambre étant vide, on vous y a trouvé pourtant. Mes pensionnaires entrent par les portes, c'est la règle de la maison ; et c'est ce que vous ne faites pas ! Je veux savoir comment vous êtes rentré. Et je veux savoir encore...

Soudain l'étranger leva en l'air ses mains toujours gantées, frappa du pied encore une fois et cria :

— Assez ! — avec tant de violence qu'il fit subitement taire madame Hall.

— Vous ne comprenez pas, dit-il, qui je suis, ni ce que je suis. Je vais vous le montrer. Parbleu ! je vais vous le montrer !

Il mit alors sa main ouverte sur sa figure, et, lorsqu'il la retira, il y avait, au milieu de son visage, un trou noir !

— Tenez !

Et, faisant deux pas en avant, il tendit à madame Hall quelque chose que celle-ci, les yeux en arrêt sur cette face transformée, accepta machinalement. En voyant ce que c'était, elle poussa un grand cri, laissa tomber l'objet et recula en

chancelant. Le nez — c'était le nez rose et luisant de l'étranger — roula sur le parquet avec un bruit sourd de carton creux.

Il ôta ses lunettes, et chacun dans le *bar* demeura bouche bée. Il enleva son chapeau et, d'un geste violent, arracha ses favoris et ses bandeaux. Un pressentiment passa comme l'éclair à travers le *bar*.

— Oh ! mon Dieu ! cria-t-on.

Et tout le monde s'enfuit.

C'était plus épouvantable qu'on ne peut se le figurer. Madame Hall, frappée d'horreur, poussa un gémissement et se dirigea vers la porte de la maison. Jugez donc ! On s'attendait à voir des balafres, des difformités, des horreurs réelles — mais rien, rien ! Les bandeaux et la perruque traversèrent à la volée le corridor et allèrent tomber dans le *bar*, où les gens firent des sauts de carpe pour ne pas être atteints. Et tous de dégringoler le perron, en cohue. En effet, l'homme qui se tenait là, hurlant une explication incohérente, était des pieds jusqu'au col un gaillard solide et gesticulant ; mais, au-dessus du col, néant ! Rien ! rien que l'on pût voir !

Les gens, dans le bas du village, entendirent des cris, des clameurs ; en regardant la rue, ils virent l'auberge vomir au dehors tout son monde. Ils virent madame Hall tomber et Teddy Henfrey sauter pour ne pas culbuter sur elle. Ils entendirent les hurlements d'effroi de Millie, qui, surgissant soudain de la cuisine au bruit du tumulte, s'était heurtée à l'étranger sans tête. Un véritable sauve-qui-peut.

Sur-le-champ chacun, d'un bout à l'autre de la rue, le marchand de confiseries, le propriétaire du jeu de massacre et son aide, l'homme de la balançoire, gamins et gamines, élégants de village, pimpantes jeunes filles, vieillards en blouse et bohémiennes à tablier, commencèrent à courir ; en un clin d'œil, une foule de quarante personnes peut-être fut rassemblée, grossissant d'ailleurs toujours. Et ce furent des allées et venues, des huées, des questions, des exclamations, des suppositions, à n'en plus finir, devant l'établissement de madame Hall. Chacun paraissait pressé de parler en même temps que les autres ; résultat : la tour de Babel ! Un petit

groupe soutenait madame Hall, que l'on avait relevée évanouie. C'était la discussion la plus confuse, coupée par les dépositions incroyables de bruyants témoins oculaires.

— Au revenant !

— Alors, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il n'a pas fait de mal à la fille, hein ?

— Il a couru sur elle avec un couteau, je crois.

— Pas de tête, je vous dis !... Et c'est pas une manière de parler ; je dis bien : un homme sans tête !

— Bah ! c'est une supercherie, un tour de physique.

— Il a envoyé promener ses bandages...

En se bousculant pour l'apercevoir par la porte ouverte, la foule prit la forme d'un coin mouvant dont la pointe, composée des curieux les plus aventureux, était près de l'auberge.

— Il s'est arrêté un instant, j'ai entendu le cri de la fille, puis il a fait demi-tour. J'ai vu des jupons passer rapidement, et il a couru derrière. Cela n'a pas pris dix secondes... Le voilà qui revient, avec un couteau à la main et un pain... Il se met là où il était tout à l'heure, comme s'il regardait... Il n'y a qu'une minute, il a passé par cette porte-ci... Je vous dis qu'il n'a pas de tête du tout ! Vous avez manqué...

Il y eut un mouvement en arrière et l'homme qui parlait s'interrompit pour se mettre de côté et laisser passer une petite procession qui se dirigeait résolument vers la maison. Ouvrant la marche, M. Hall, très rouge et très décidé ; puis M. Bobby Jaffers, l'agent de police du village ; puis le prudent M. Wadgers. Ils venaient maintenant munis d'un mandat d'arrêt.

Le peuple continuait à échanger tout haut des renseignements contradictoires sur les faits récents.

— Qu'il ait oui ou non une tête, dit Jaffers, je dois l'arrêter, et je l'arrêterai.

M. Hall s'avança vers le perron, se dirigea droit sur la porte du salon et la trouva béante.

— Agents, ordonna-t-il, faites votre devoir.

Jaffers entra, Hall après lui, Wadgers le dernier. Dans la demi-obscurité, ils virent le corps sans tête tourné de leur côté, avec une croûte de pain dans une main gantée ; dans l'autre main, un bout de fromage.

— C'est lui, dit Hall.

— Par le diable! qu'est-ce que tout cela signifie ?

Telle fut la question irritée que l'on entendit sortir d'un peu plus haut que le cou de cet homme.

— Vous êtes, ma foi, un drôle de personnage, monsieur! déclara Jaffers. Mais, avec tête ou sans tête, mon mandat dit « prise de corps »... Le service est le service, et...

— Touchez pas! cria le corps en se rejetant en arrière.

Soudain, il jeta par terre pain et fromage, et M. Hall n'eut que le temps de s'emparer du couteau qui était sur la table. Alors la main gauche de l'étranger ôta son gant et le lança à la figure de Jaffers. En un instant, celui-ci, coupant court à la notification de son mandat, eut saisi le poignet sans main, étreint la gorge invisible. Il reçut sur le tibia un coup retentissant et se mit à hurler, mais sans lâcher prise. Hall fit glisser le couteau sur la table jusqu'à Wadgers qui, pour ainsi dire, jouait le rôle de représentant de la force publique; puis il fit quelques pas en avant, au moment où Jaffers et l'étranger, s'étreignant, se frappant, luttaient et se démenaient tout près de lui. Une chaise était sur leur passage: elle fut bousculée avec fracas et ils tombèrent ensemble.

— Prenez les pieds! cria Jaffers entre ses dents.

M. Hall, tandis qu'il s'efforçait d'obéir, reçut dans les côtes un grand coup qui l'immobilisa une minute. M. Wadgers vit que l'étranger décapité avait, en roulant, pris le dessus sur Jaffers : il battit en retraite vers la porte, le couteau toujours à la main, et se heurta ainsi à M. Huxter et au charretier de Sidderbridge qui accouraient prêter main forte à la loi et à l'ordre. Au même instant, tombèrent du haut du chiffonnier trois ou quatre bouteilles d'où se répandit dans la pièce une odeur piquante et âcre.

— Je me rends! s'écria l'étranger, quoiqu'il tînt Jaffers par terre.

Et aussitôt il se releva, haletant, de plus en plus bizarre, sans tête et sans mains, car il avait enlevé son gant droit, après le gauche.

— Ce n'est pas la peine..., ajouta-t-il, d'une voix étouffée.

C'était bien la chose la plus étrange du monde que d'en-

tendre cette parole qui semblait sortir du vide ; mais les paysans du Sussex sont peut-être les gens les plus positifs qu'il y ait sur terre. Jaffers se releva, à son tour, et exhiba une paire de menottes. Mais il ouvrit de grands yeux.

— Dites donc, vous ! — reprit-il, déconfit subitement par l'absurdité de toute la scène. — Sapristi ! je ne peux pas m'en servir, à ce que je vois...

L'étranger fit courir sa manche du haut en bas de son gilet, et, comme par miracle, les boutons que suivait cette manche se trouvèrent défaits. Alors il palpa sa jambe et se baissa ; un autre eût semblé porter la main à ses souliers, à ses chaussettes.

— Mais ! s'écria Huxter, tandis qu'il était ainsi penché, ce n'est pas un homme ! Ce ne sont que des vêtements sans corps ! Regardez : on peut voir, par son col, la doublure des habits. Je pourrais y mettre mon bras...

Il étendit la main, mais il crut rencontrer quelque chose dans l'air et il la retira, avec un cri perçant.

— Je vous prie d'ôter vos doigts de mes yeux ! — disait la voix aérienne du ton d'une prière farouche. — La vérité est que je suis là tout entier, tête, mains, jambes, et le reste ; mais il se trouve que je suis invisible. C'est bien ennuyeux, mais c'est ainsi. Ce n'est vraiment pas une raison, il me semble, pour que je sois mis en pièces par tous les imbéciles de Iping !

Déboutonnés maintenant, et soutenus par un corps invisible, tous ses vêtements restaient debout, avec le geste des poings appuyés sur les hanches.

Plusieurs hommes du peuple étaient entrés ; la salle était tout à fait encombrée.

— Invisible, hé ? dit Huxter, qui ignorait les méfaits de l'étranger. Qui a jamais entendu parler de chose pareille ?

— Cela peut être bizarre, mais ce n'est pas un crime. Pourquoi suis-je attaqué de cette manière par un agent de police ?

— Ah ! cela, c'est autre chose ! riposta Jaffers. Point de doute que vous ne soyez un peu difficile à distinguer en plein jour. Mais je suis porteur d'un mandat, et tout est en règle. Ce que je poursuis n'est pas invisible : c'est le vol

commis au presbytère. On s'est introduit dans une maison : on a pris de l'argent...

— Eh bien ?...

— Et les circonstances donnent à penser...

— Balivernes, que tout cela ! s'écria l'homme invisible.

— Je le veux bien, monsieur. Mais j'ai reçu des ordres...

— Soit ! Je vous suivrai. Je vous suivrai. Mais pas de menottes !

— C'est la consigne ! déclara Jaffers.

— Pas de menottes ! répéta l'étranger.

— Excusez-moi.

Tout à coup le fantôme s'assit, et avant que personne eût pu se rendre compte de ce qui se passait, les pantoufles, les chaussettes, le pantalon, avaient été poussés du pied sous la table. Puis l'étranger se redressa et jeta loin de lui son habit.

— Là ! empêchez-le ! criait Jaffers, comprenant soudain ce qui arrivait.

Il saisit le gilet : le gilet se débattit ; la chemise, s'en échappant, le laissa flasque et vide aux mains de l'agent.

— Tenez-le bien ! criait à tue-tête Jaffers. Si jamais il sort de ses habits !...

— Tenez-le bien ! répétait chacun.

Et tout le monde de se précipiter sur cette chemise blanche qui s'agitait et qui était maintenant tout ce que l'on pouvait voir de l'étranger.

Une manche de cette chemise porta un mauvais coup en pleine figure à Hall, qui se trouvait là, les bras ouverts ; il tomba à la renverse sur le vieux Toothsome, le sacristain. L'instant d'après, la chemise fut soulevée et s'agita d'une manière désordonnée le long des bras, comme une chemise qu'un homme ôte par-dessus sa tête. Jaffers la saisit : il ne fit qu'aider à l'enlever. Il fut frappé à la bouche avec une violence qui lui fit perdre le souffle. Aussitôt il tira son bâton, et ce fut Teddy Henfrey qu'il atteignit brutalement sur le sommet de la tête.

— Attention ! attention !

Tout le monde criait, se garait et tapait dans le vide.

— Tenez-le !

— Fermez la porte!

— Ne le laissez pas échapper!

— Je tiens quelque chose.

— Là!

— Là!

Ils faisaient tous le bruit d'une vraie Babel. Tous, semblait-il, étaient atteints en même temps. Sandy Wadgers, avisé comme toujours et l'esprit particulièrement aiguisé par un coup effrayant reçu en plein nez, rouvrit la porte et abandonna la partie. Les autres, le suivant aussitôt, furent entassés un moment dans l'angle, près de la sortie. Les coups continuaient à pleuvoir. Phipps eut une dent de devant cassée; et pour Henfrey, c'est le cartilage de son oreille qui fut endommagé. Jaffers fut frappé sous la mâchoire; en se retournant, il se heurta à quelque chose interposé entre Huxter et lui, qui les empêcha de tomber l'un sur l'autre; il sentit une poitrine vigoureuse. Bientôt, tous les combattants échauffés gagnèrent la salle déjà remplie de monde.

— Je le tiens! — hurlait Jaffers, bousculé et trébuchant au milieu de la foule, la figure cramoisie, les veines gonflées, luttant toujours contre l'ennemi qu'il ne voyait point.

On s'écarta de droite et de gauche au moment où ces adversaires peu ordinaires, entraînés vers la porte extérieure, allaient en tournoyant dégringoler la demi-douzaine de marches de l'auberge. Jaffers, d'une voix étranglée, poussa un cri; il tenait bon néanmoins et jouait du genou; mais il pirouetta sur lui-même et tomba lourdement, la tête sur le gravier. C'est alors seulement que ses doigts lâchèrent prise.

Il y eut des cris furieux :

— Tenez-le bien!

— On ne le voit pas!... etc.

Un jeune homme, étranger au pays, et dont le nom ne fut pas connu, se précipita d'un trait, rencontra un obstacle, trébucha et vint tomber sur le corps étendu de l'agent. Au milieu de la route, une femme jeta un cri comme si elle se cognait à quelque objet inaperçu; un chien, battu probablement, hurla et se sauva en aboyant dans la cour de Huxter...

Et c'est ainsi que disparut l'Homme invisible.

Pendant un moment, les gens demeurèrent ébahis; puis il y eut tout à coup une panique qui les dispersa à travers tout le village, comme un coup de vent disperse des feuilles mortes. Seul, Jaffers resta sur place, en bas du perron, tout à fait immobile, les genoux ployés, la face tournée vers le ciel.

VIII

SUR LE PASSAGE DE L'HOMME INVISIBLE

Ce chapitre est extrêmement bref. On y apprend l'aventure de Gibbins, le naturaliste amateur de la paroisse. Tandis qu'il était couché, presque endormi, sur les immenses dunes, dans un isolement absolu, il entendit tout près de lui le bruit d'un homme toussant, éternuant et maugréant avec fureur. Il tressaillit et ne vit rien. Pourtant, cette voix résonnait, il n'y avait pas à en douter. Elle continua de maugréer, avec cette ampleur et cette variété auxquelles se reconnaissent les jurons d'un homme bien élevé. Elle monta puis baissa, puis se perdit au loin, vers Adderdean, à ce que crut Gibbins. Elle éclata dans un éternuement nerveux et mourut tout à fait.

Gibbins ne savait rien encore des événements de la matinée; mais le phénomène était si frappant, si troublant, que sa sérénité de philosophe n'y résista point : il se releva précipitamment et descendit au pas de course la pente raide de la côte, dans la direction du village, aussi vite qu'il le put.

IX

M. THOMAS MARVEL

Représentez-vous M. Thomas Marvel sous les traits d'un homme à grosse figure mobile, au nez en forme de protubérance cylindrique, à la bouche lippue et flasque, à la barbe

bizarre et hérissée. Son corps avait une tendance à l'embonpoint et ses membres courts accentuaient encore cette disposition. Il portait un chapeau de soie aux poils rebroussés; et les boutons remplacés trop souvent par des bouts de ficelle, aux endroits de son costume qui avaient le plus besoin d'être soutenus, trahissaient le célibataire endurci.

M. Thomas Marvel était assis sur le bord de la route, à environ un mille et demi d'Iping. Ses pieds déchaussés passaient à travers les trous de ses chaussettes; on voyait ses larges orteils se dresser comme les oreilles d'un chien en arrêt. Nonchalamment, — il faisait tout nonchalamment, — il se disposait à essayer une paire de bottes. C'étaient bien les bottes les meilleures qu'il eût possédées depuis nombre d'années, un peu trop larges seulement; celles qu'il portait, très convenables pour les temps secs, avaient la semelle vraiment trop mince pour les jours pluvieux. Or M. Thomas Marvel détestait les chaussures larges; d'autre part, il redoutait infiniment l'humidité. Jamais, en somme, il ne s'était bien occupé de ses préférences; mais la journée était belle, et il n'avait rien de mieux à faire. Aussi disposa-t-il les quatre chaussures en un groupe harmonieux sur le sable, puis il les examina. En les voyant là, dans l'herbe naissante, il lui vint à l'esprit que ces deux paires étaient très vilaines. Il ne fut pas du tout étonné d'entendre une voix derrière lui.

— En tout cas, ce sont des chaussures! disait cette voix.

— Oui, des chaussures données, — répondit M. Marvel, les considérant, la tête penchée, avec mépris. — Quelle est la paire la moins horrible des deux? Sacristi! je veux être pendu si je le sais!

— Hem! fit la voix.

— Au fond, j'en ai porté de plus mauvaises... il m'est même arrivé de ne pas en porter du tout... mais pas de plus cyniquement laides, passez-moi l'expression!... Dire que j'ai mendié des chaussures pendant des jours, parce que j'étais dégoûté de celles que j'ai!... Celles-ci, évidemment, sont en assez bon état... Nous autres, touristes, nous tenons beaucoup à nos souliers... Vous me croirez si vous voulez, j'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé autre chose, dans ce sacré pays!... Voyez-moi un peu ça!... Et cependant, en général, un bon

pays pour les chaussures, vraiment! Mais c'est bien là ma chance ordinaire : des hauts, des bas! Je me suis servi dans ce pays dix ans, sinon plus. Et, maintenant, être traité de cette façon-là!...

— C'est un sale pays, dit la voix. Et quant aux habitants : de sales gens!

— N'est-ce pas? dit M. Thomas Marvel. Seigneur! ces bottes, c'est une horreur!

Il tourna la tête, par-dessus son épaule, à droite, pour examiner les chaussures de son interlocuteur, avec l'idée de faire la comparaison. Ah bien, ouiche! Là où auraient dû être les pieds de l'interlocuteur, il n'y avait ni pieds ni jambes. Il se retourna vers la gauche : là non plus, il n'y avait rien. Une lueur d'étonnement lui traversa l'esprit.

— Où êtes-vous? dit-il en se mettant à quatre pattes.

Il vit une certaine étendue de la dune solitaire. Le vent agitait au loin les genêts verdoyants.

— Suis-je donc ivre? se demanda M. Thomas Marvel. Ai-je eu des hallucinations? Est-ce à moi-même que je parlais? Que diable!...

— N'ayez pas peur, reprit la voix.

— Assez de ventriloquie comme ça! — dit Marvel, se dressant vivement sur ses pieds. — Où êtes-vous?... Peur? Plus souvent!...

— N'ayez pas peur, répéta la voix.

— C'est vous qui aurez peur dans une minute, imbécile! Où êtes-vous? Que je vous attrape!...

Après un intervalle :

— Vous êtes donc mort et enterré?

Pas de réponse. M. Thomas Marvel restait là, déchaussé, stupéfait, sa veste posée à terre.

— Piwitt! siffla un vanneau dans le lointain.

— Piwitt, piwitt! fit M. Marvel. Ce n'est pas l'heure de plaisanter.

La dune était désolée, à l'est et à l'ouest, au nord et au sud. La route, avec ses fossés peu profonds et ses poteaux blancs en bordure, courait unie et solitaire au sud comme au nord; et, sauf ce vanneau, le ciel bleu, lui aussi, était vide.

— Que Dieu m'assiste! — fit M. Thomas Marvel, en

remettant sa veste. — C'est ce que j'ai bu... J'aurais dû m'en méfier.

— Non, ce n'est pas ce que vous avez bu, répliqua la voix. Calmez vos nerfs.

— Oh ! s'écria Marvel.

Et son visage devint blême, sous le hâle.

« C'est ce que j'ai bu », répétaient ses lèvres sans faire de bruit. Et il jetait des regards ébahis autour de lui. Et il reculait, à pas comptés.

— Je jurerais bien que j'ai entendu une voix, murmurait-il.

— Certainement !

— La voilà encore ! dit M. Marvel en fermant les yeux et en passant la main sur son front, d'un geste tragique.

Il fut tout à coup saisi au collet, secoué violemment, et resta plus effaré que jamais.

— Ne faites pas la bête ! ajouta la voix.

— C'est bon, mon brave, on s'en va... Tout cela est inutile. Il n'y a pas de quoi discuter pour ces bottes éculées. Je m'en vais... Mais... c'est peut-être des esprits !

— Non. Écoutez.

— Hein, mon brave ?

— Une minute ! fit la voix, vibrante d'énergie.

— Alors ?... demanda Marvel, qui venait d'avoir la sensation d'être touché à la poitrine par un doigt.

— Ainsi, vous croyez que je suis un esprit, rien qu'un esprit ?

— Que seriez-vous, autrement ? dit Marvel, en se grattant la nuque.

— Très bien ! fit la voix avec un ton de soulagement. Maintenant, je vais vous lancer des pierres jusqu'à ce que vous ayez changé d'avis.

— Où êtes-vous donc ?

La voix ne répondit pas, et une pierre, comme venue du ciel, passa en sifflant : il s'en fallut de l'épaisseur d'un cheveu qu'elle n'atteignît l'épaule de M. Thomas Marvel. Celui-ci, se retournant, vit un autre caillou suivre une trajectoire savante, demeurer suspendu un instant, puis tomber sur le sol d'un mouvement si rapide qu'il en était presque

imperceptible. La stupeur l'empêcha de s'esquiver. Une troisième pierre fendit l'air, ricocha sur un de ses orteils nus dans le fossé. M. Thomas Marvel sauta à cloche-pied et hurla bien fort. Il voulut courir, trébucha contre un obstacle qu'il ne voyait point et, ayant fait une culbute, se retrouva assis par terre.

— A présent, — continua la voix, tandis qu'une dernière pierre, décrivant une courbe dans l'air, restait suspendue au-dessus du chemineau, — suis-je encore une hallucination ?

M. Thomas Marvel, pour toute réponse, essaya de reprendre son équilibre : roulé de nouveau, il se tint immobile une minute.

— Si vous faites un mouvement, ce caillou vous casse la tête.

— C'est une belle action ! — fit M. Thomas Marvel, assis, tenant dans sa main son pied blessé et levant les yeux sur le dernier projectile. — Je n'y comprends rien. Des pierres qui volent toutes seules ! Des pierres qui parlent ! Descendez donc, allons, vite. Je me rends.

La pierre tomba.

— C'est bien simple. Je suis un homme invisible.

— Dites-moi quelque chose, — répondit M. Thomas Marvel, haletant : — où êtes-vous caché ? Comment avez-vous fait ? Je l'ignore...

— Je suis invisible. C'est tout. Voilà ce que je vous prie de comprendre...

— Personne ne pourra croire cela !... Vous n'avez pas besoin, monsieur, d'être si furieusement impatient. Voyons, donnez-nous-en une idée : comment êtes-vous caché ?

— Je suis invisible, c'est le grand point. Et voilà ce que je vous prie de comprendre...

— Mais où êtes-vous ? interrompit Marvel.

— Ici, à six mètres de vous.

— Allons donc ! Je ne suis pas aveugle. Vous allez bientôt me dire que vous êtes du vent. Je ne suis pas de ces vagabonds ignorants...

— Soit ! je suis l'air subtil : c'est à travers moi que vous voyez.

— Ainsi, vous n'avez rien de matériel ? Une voix et, comment dirai-je ? des phrases... des mots... Est-ce cela ?

— Je suis un être humain, solide, ayant besoin de nourriture, de boisson, de vêtements. Mais je suis invisible. Y êtes-vous? Invisible! invisible!

— Quoi? vraiment?

— Oui, un être très réel.

— Alors, dit Marvel, donnez-moi une de vos mains, si vous êtes réel. Je ne suis pas un loqueteux si bizarre que vous ne puissiez... Seigneur! — ajouta-t-il, — vous me faites sauter, en me serrant ainsi!

Une fois ses doigts dégagés, il palpa la main qui avait étreint son poignet, il suivit timidement le bras, il tapota une forte poitrine, il reconnut une figure à barbe : — avec quel étonnement!

— Je suis confondu! C'est incroyable! Alors, à un mille de distance, je pourrais voir un lapin à travers vous! Il n'y a pas un bout de votre personne qui soit visible, sauf...

Et il scrutait attentivement l'espace vide en apparence.

— N'avez-vous pas mangé récemment du pain et du fromage? demanda-t-il.

— Oui, vous avez raison : cela ne s'est pas encore assimilé.

— Ah! voilà qui est vraiment surnaturel!

— Tout cela n'est pas aussi effrayant que vous le croyez.

— Ça l'est déjà bien assez pour moi... Il ne m'en faut pas tant!... Mais comment vous y êtes-vous pris? Comment diable cela se fait-il?

— C'est une trop longue histoire. Et d'ailleurs...

— Je vous le répète, tout cela est prodigieux!

— Écoutez ce que j'ai à vous dire. J'ai besoin d'aide. Je vous ai rencontré. Je suis tombé sur vous, à l'improviste. J'étais égaré, fou de rage, nu, impuissant... J'aurais commis un meurtre... Et je vous ai vu...

— Seigneur!

— Je me suis approché de vous, j'ai hésité, j'ai poursuivi ma route.

La physionomie de Marvel exprimait la terreur.

— Puis, je me suis arrêté. « C'est, me suis-je dit, un pauvre diable, comme moi-même. C'est l'homme qu'il me faut. » Alors, je me suis ravisé, je suis venu à vous, et...

— Seigneur! gémit de nouveau Marvel. Je suis tout étourdi. Puis-je vous adresser une question? Comment se fait-il?... Qu'est-ce que vous pouvez bien, vous invisible, me demander comme secours?

— Je vous prie de m'aider à trouver des vêtements, un abri, les autres choses indispensables. J'ai abandonné tout ce qui était à moi... Si vous ne voulez pas, soit!... Mais vous m'aiderez, il le faut.

— Je suis trop abasourdi, dit Marvel, Ne me bouleversez pas davantage. Laissez-moi. Il faut que je reprenne un peu de calme. Vous m'avez à peu près écrasé un orteil... Tout cela est insensé! Personne sur la dune. Rien là-haut! Rien de visible à plusieurs milles, que la nature! Voilà qu'une voix arrive à mon oreille, une voix venant du ciel, puis des pierres, puis un coup de poing... Mon Dieu!

— Rassemblez vos esprits, car il faut absolument faire la besogne que je vous ai assignée.

M. Marvel enfla les joues; ses yeux devinrent tout ronds.

— Oui, je vous ai choisi, insista la voix. Vous êtes le seul être, exception faite des quelques imbéciles de là-bas, qui sache l'existence de cette chose invraisemblable : un homme invisible. Il faut que m'assistiez. Aidez-moi, je ferai pour vous tout ce que je pourrai : un homme invisible est un homme puissant.

Il s'interrompit pour éternuer bruyamment.

— Mais si vous me trahissez, si vous négligez de suivre mes instructions...

Il fit une pause et frappa vigoureusement sur l'épaule de M. Marvel.

Celui-ci poussa un gémissement de peur et, s'éloignant du poing redoutable :

— Je n'ai pas l'intention de vous trahir. N'allez pas croire cela. Quoi que vous fassiez, je désire vous aider. Seulement, dites-moi ce que j'aurai à faire... Seigneur!... Tout ce que vous voudrez, je suis disposé à le faire.

H. G. WELLS

Traduit de l'anglais par A. LAURENT.

(A suivre.)

LES PRÉLIMINAIRES

DU

DIVORCE IMPÉRIAL[1]

— 1796-1809 —

Jusque-là, Napoléon n'a pas fourni à ses projets de mariage un objet certain ; à présent, c'est d'en trouver un qu'il s'inquiète. Il fait dresser une liste des princesses d'Europe en âge d'être mariées et de condition à lui convenir. Liste singulièrement courte : deux Russes, deux Autrichiennes, deux Saxonnes, une Bavaroise, une Espagnole, une Portugaise. Ces dernières écartées, car il a ses desseins sur l'Espagne et le Portugal, la liste s'abrège, mais qu'importe, il a son siège fait. L'alliance politique qu'il conclut à Tilsitt avec Alexandre doit être renforcée et doublée d'une alliance familiale. Par là seulement, elle deviendra ferme et stable à jamais; elle constituera un système. Sur des paroles qui, peut-être, ne sont que de compliment et de politesse, sur une phrase d'Alexandre : qu'il eût été heureux de donner sa sœur à Jérôme, il part et, sans approfondir davantage, il trouve là une avance pour lui-même, la certitude qu'il ne sera point refusé, s'il se présente. Est-ce un leurre que volontairement on lui a tendu? est-ce un mot de flatterie expansive, échappé sans dessein, dans l'effusion démonstrative des entretiens familiers? Pour invraisemblable

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

qu'elle est, cette dernière hypothèse paraît la plus probable ; mais Napoléon ne l'envisage pas, du moins ne s'y arrête point. Il embrasse comme un engagement dont, au fait, l'exécution ne dépendra que de lui-même, un projet qui, en admettant qu'Alexandre l'eût exprimé et que, en l'exprimant, il eût été sincère, dépendrait encore, pour être réalisé, de la volonté de l'impératrice-mère, de celle de la grande-duchesse intéressée et de l'opinion de la cour. Ne doutant pas un seul instant de la séduction qu'il croit exercer sur Alexandre, et sûr de l'avoir conquis — comme, ci-devant, il se flattait, la reine de Bavière, comme plus tard il se flattera, l'impératrice d'Autriche, — il le juge d'après lui-même et n'admet pas que, dans l'exécution de la volonté qu'il lui prête, Alexandre puisse s'arrêter à des résistances féminines, et moins encore, à des propos de courtisans. Il paraît ne rien soupçonner, ni des habitudes, ni des formes adoptées en Russie. L'influence décidée de l'impératrice-mère et la puissance de son entourage, le compte qu'il faut tenir, dans ce gouvernement d'apparence autocratique, des éléments aristocratiques, tout lui échappe, soit qu'en fait il n'ait jamais, par Hédouville, pu en prendre aucune connaissance et que même l'assassinat de Paul ne lui ait rien appris, soit qu'il établisse son opinion sur les données *a priori* que fournit à son imagination une similitude purement nominale et apparente de titre et d'autorité.

Quoi qu'il soit des opinions d'Alexandre et de sa cour, Napoléon, dès son retour à Fontainebleau, paraît nettement décidé à en finir avec Joséphine. Autour de lui, deux partis, l'un que mène Fouché, l'autre où combat Talleyrand ; mais, à présent, au contraire de ce qui s'était passé en 1804, c'est Fouché qui provoque et qui prône le divorce, c'est Talleyrand qui s'y oppose : les rôles sont intervertis. Sans doute, l'intérêt que l'un ou l'autre porte à l'impératrice n'y a aucune part, et l'on ne peut même dire que ce soit la politique. Pour que Talleyrand se range du côté de Joséphine, il suffit que Fouché, avec Maret et les Murat, fasse mine de l'attaquer : du résultat de la lutte dépend l'influence à venir. Peut-être pourtant Talleyrand a-t-il déjà quelque machine montée en Russie, quelque projet formé où il lui faut l'appui décidé

d'Alexandre, et pense-t-il se rendre agréable en lui épargnant les embarras d'un refus? Malgré les présomptions qu'autorise sa conduite, on ne trouve, jusqu'à ces dates, que des intrigues où, plus que vraisemblablement, il a la main, qui sont menées par ses habitués et ses complaisants, mais où, lui-même, on ne le saisit pas encore. Il n'est pas à la trahison décidée, seulement aux politesses qui précèdent le marché. Quant à penser que le prince de Bénévent parte, ici plus qu'ailleurs, d'un système général de politique et d'une préférence d'alliance, c'est une naïveté qui le ferait sourire.

Fouché, bien plus ardent, donc bien moins habile, plus aventureux et se compromettant davantage, envisage certes l'influence qu'il tirerait d'un mariage qu'il aurait aidé à conclure, mais il voit aussi l'affermissement du règne et surtout la consolidation au pouvoir des régicides nantis — dont il est. Il s'agit, pour lui, de manœuvrer de façon à forcer les derniers scrupules de Napoléon, à déterminer Joséphine et à précipiter le mariage, en en répandant le bruit, en le rendant presque officiel et en coupant ainsi les ponts derrière l'Empereur. Il prend tout sur lui et joue de verve, en grand acteur. Sans doute, il se tient assuré que Napoléon ne le désavouera point. Bien que l'Empereur ne lui ait point communiqué son dessein, il ne doute pas un instant qu'il l'ait conçu et qu'il n'hésite à le remplir que par une sorte de timidité, par une pitié envers la femme qu'il a aimée, par la crainte de rompre des habitudes de vie qui lui sont chères. Il suffira donc de donner le coup de pouce et nul moment n'est plus favorable. Il sait les aventures de Pologne; serait-il ce qu'il est, s'il ne se faisait écrire ce qui se passe au quartier général? Là où d'autres n'ont vu qu'une passagère fantaisie, il trouve l'argument le plus décisif contre Joséphine : l'amour ancien chassé par un nouvel amour de pareille espèce. Il n'ignore rien de la naissance de Léon et il juge le parti à en tirer. Connaissant Napoléon comme il le connaît, armé des renseignements que lui fournissent ses agents salariés ou volontaires, il n'hésite pas à s'engager à fond.

A Fontainebleau, l'Empereur n'habite plus le même appartement que Joséphine. Celle-ci, déjà touchée au vif par la mort du petit Napoléon, aux bruits qui courent du divorce

prochain dont tout le monde parle, s'inquiète et s'agite. Fouché vient la trouver. Il lui dit que « le bien public et la consolidation de la dynastie exigeant que l'Empereur ait des enfants, elle devrait bien adresser des vœux au Sénat afin qu'il se réunisse à elle pour appuyer près de son époux la demande du plus pénible sacrifice pour son cœur ». Sans doute, selon la forme qu'il a adoptée lors du Consulat à vie, a-t-il cherché à provoquer et à obtenir des sénateurs une délibération conforme à ses projets. Sans doute encore a-t-il rencontré une résistance : le Sénat ne parlera qu'après s'être cru bien assuré de la volonté du maître. Si Joséphine réclame elle-même le divorce, comment ne pas croire qu'elle soit d'accord avec l'Empereur ? C'est un de ces coups où Fouché excelle. S'il avait encore sous la main le Tribunat, bien plus allant, il enlèverait la délibération sans faire parler de Joséphine, mais il se sert de ce qu'il a.

Joséphine, quelque ancienne habitude de confiance qu'elle ait eue en Fouché, a été mise en garde par des indices et des racontars. Elle a cherché des conseils et n'a pas manqué d'en demander à madame de Rémusat. Celle-ci ou Talleyrand, on peut s'y tromper. Talleyrand a deviné le coup, a trouvé la parade et l'a enseignée à l'Impératrice : « Venez-vous de la part de l'Empereur ? dit-elle à Fouché. — Non, sans doute, mais mon dévouement à la dynastie m'oblige à parler comme je fais à Votre Majesté. » Alors, prenant ses avantages, Joséphine riposte : « Je ne vous dois nul compte. Je m'expliquerai avec l'Empereur. »

Mais l'Empereur semble fuir l'explication : il faut précipiter les événements pour sortir d'une situation qui, en se prolongeant, devient inquiétante. Madame de Rémusat risque le coup hardi d'intervenir de sa personne. « Elle attendit, a raconté Napoléon, le moment où je sortais de mon cabinet pour entrer dans ma chambre à coucher. Il était une heure du matin. Elle se fit annoncer au moment où je me mettais au lit... Ma curiosité fut piquée. Je la reçus. La chose était curieuse en effet, car j'appris qu'il s'agissait de me faire répudier par ma femme. Je me rendis immédiatement auprès de Joséphine et la désabusai en lui donnant l'assurance que, si la raison d'État me déterminait jamais à rompre nos

liens, c'est de moi qu'elle en recevrait la première confidence[1]. »

Dans la conversation qu'il a avec sa femme, nul doute que, la bonde ouverte, son cœur ne se soit vidé. Il a parlé de l'impossibilité où est Joséphine de lui donner des héritiers ; peut-être a-t-il envisagé quelque moyen de concilier ses sentiments et ses intérêts? Sur des exemples que la monarchie bourbonienne fournissait à sa mémoire, n'a-t-il pas pensé que, si Joséphine s'y prêtait, il pourrait adopter, légitimer, ou même présenter comme son fils légitime, le petit Léon? Joséphine n'a-t-elle pas hésité avant de répondre et n'a-t-elle pas au moins demandé conseil à Eugène? Une lettre d'Eugène semble bien le prouver. « J'ai été content, écrit-il à sa mère, de ta conversation avec l'Empereur si elle est telle que tu me l'as fait rendre. Il faut toujours parler franchement à Sa Majesté. Faire autrement ne serait plus l'aimer. Si l'Empereur te tracasse encore sur des enfants, dis-lui que ce n'est pas bien à lui de te reprocher des choses semblables. S'il croit que son bonheur et celui de la France l'obligent à en avoir, qu'il n'ait aucun égard étranger. Il doit bien te traiter, te donner un douaire suffisant et te permettre de vivre avec tes enfants d'Italie. L'Empereur fera alors le mariage que lui commanderont sa politique et son bonheur. Nous ne lui resterons pas moins attachés, parce que ses sentiments ne doivent jamais changer pour nous, quoique les circonstances l'aient obligé à éloigner d'Elle *(sic)* notre famille. *Si l'Empereur veut avoir des enfants qui soient à lui,*

1. Telle est la version de Napoléon, la seule vraisemblable. Madame de Rémusat, qui ne parle nullement de son audience nocturne, prétend que c'est de l'Empereur que serait venue l'initiative ; qu'inquiet de la santé du deuxième fils de Louis, préoccupé d'assurer l'hérédité, il serait venu, dans des effusions, parler de divorce à Joséphine, lui demander de l'aider au sacrifice, de décider elle-même sa retraite. Elle s'y serait nettement refusée. Elle obéirait aux ordres, mais n'en préviendrait aucun. « Quand vous m'ordonnerez de quitter les Tuileries, aurait-elle dit, j'obéirai à l'instant, mais c'est bien le moins que vous me l'ordonniez d'une manière positive. » Ce n'est que plus tard, selon madame de Rémusat, que Fouché serait intervenu, et l'Empereur aurait été d'accord avec lui. La scène n'a pu se passer ainsi : outre que Napoléon n'a nul intérêt à inventer la visite de madame de Rémusat et que celle-ci a tout intérêt à la dissimuler, il n'est point assez avancé dans ses projets pour affronter de gaieté de cœur la douleur qu'il va causer à Joséphine. Sans y être provoqué, il ne se risquerait pas à une scène qui ne peut qu'être pénible. Il a adopté un parti de silence : pour l'en faire sortir, il faut un incident, et cet incident, c'est la confidence de madame de Rémusat.

il n'a que ce moyen. Tout autre serait blâmé et l'histoire en ferait justice. D'ailleurs, il a trop travaillé pour elle pour qu'il laisse un seul feuillet à déchirer à la postérité.

» Tu ne dois donc craindre ni les événements, ni les méchants. Ne tracasse plus l'Empereur et occupe-toi de régler tes dépenses intérieures. Ne sois pas si bonne avec tout ce qui t'entoure, tu en serais bientôt la dupe. »

Cette lettre d'Eugène, c'est, dans la répercussion d'une réponse, le sommaire de cette conversation quasi décisive où, pour la première fois, Napoléon a abordé directement avec Joséphine l'hypothèse nécessaire du divorce dynastique : reproches au sujet des dettes, idée, sans doute fugitive, d'une supposition d'enfant, nécessité d'un héritier, regrets de quitter une femme aimée, assurance d'un établissement convenable, tout s'y trouve.

On eût pu penser que, après cette explication entre les époux, qui, au fond, avançait ses affaires, Fouché comprendrait qu'un effort immédiat serait inopportun et qu'il convenait d'attendre. Mais, quelle que soit sa réputation d'homme habile, Fouché manque de tact. Il croit tenir sa proie et rien ne le fera lâcher. A son excuse, on peut croire qu'il ignore la conversation de l'Empereur avec Joséphine, lorsqu'il éprouve le besoin d'écrire à celle-ci ce qu'il lui a dit seulement. Joséphine reçoit la lettre, la porte à l'Empereur que commencent à lasser ces plaintes et ces scènes, qui en est d'autant plus excédé que, s'il gracieuse sa femme, c'est vers Fouché qu'il penche et c'est à lui qu'en conscience, il donne raison. Il est donc très froid et, après beaucoup de reproches sur la susceptibilité et la jalousie que montre Joséphine, « il lui promet de laver la tête à Fouché ». Il s'exécute en effet. « Jamais personne, dans quelque condition qu'il fût, a dit Savary (à la vérité ennemi déclaré de Fouché et partisan de Joséphine à qui, par sa femme, il est allié), jamais personne ne fut traité par Napoléon comme le fut le ministre de la Police dans cette circonstance. » Mais ce n'est que des paroles ; Joséphine veut davantage et, le 5 novembre, elle obtient que l'Empereur écrive : « Depuis quinze jours, il me revient de votre part des folies. Il est temps d'y mettre un terme et que vous cessiez directement ou indirectement de

vous mêler d'une chose qui ne saurait vous regarder d'aucune manière. » Lettres et paroles, c'est pour apaiser sa femme et la tranquilliser. Elle a compté que Fouché serait disgracié, renvoyé du ministère, que la punition aussi serait exemplaire. Il garde son portefeuille. « C'est qu'au fait, a dit Napoléon lui-même, l'Empereur avait déjà arrêté ce divorce et qu'il ne voulait pas, par ce châtiment, donner un contre-coup à l'opinion. »

Malgré cela, au milieu des retours, moraux ou physiques, que Napoléon a vers elle, Fouché pourrait bien périr; car il continue à mener sa campagne. Il a encore renouvelé la charge et, de vive voix, il a répété et développé à l'impératrice ce qu'il avait dit et écrit. Joséphine s'en plaint à l'Empereur : « C'est un excès de zèle, répond-il, il ne faut pas lui en savoir mauvais gré au fond; il suffit que nous soyons déterminés à repousser ses avis et que tu croies bien que je ne pourrais vivre sans toi. » Et il lui prouve, le jour et la nuit, comme elle lui est nécessaire, « car il revient à elle bien plus que par le passé, par de fréquentes visites nocturnes ; il est réellement agité, il la presse dans ses bras, il pleure, il lui jure la tendresse la plus vive ». A ces moments, Fouché n'a-t-il pas tout à craindre : mais quoi, Fouché chassé, l'idée le serait-elle?

Et cela, Fouché le sait bien : à peine Napoléon parti (16 novembre) pour l'Italie où, de fait, c'est le divorce qui l'appelle — règlement de la situation d'Eugène, recherche d'une épouse, soit la princesse de Bavière, soit la fille de Lucien, au cas où la combinaison russe échouerait, — Fouché ouvre la cage aux bruits de divorce. Ils volent de tous côtés, emplissent les dépêches des ambassadeurs, font la conversation des salons et reviennent au nid sous forme de bulletins de police ; Fouché les transmet alors comme l'expression positive de l'opinion. Cette fois, l'Empereur se fâche : cette pression exercée sur sa volonté, cette prétention de lui imposer, avant l'heure qu'il a fixée, un acte où il a peine à se résoudre, l'irrite réellement : « Monsieur Fouché, écrit-il de Venise, le 30 novembre, je vous ai déjà fait connaître mon opinion sur la folie des démarches que vous avez faites à Fontainebleau relativement à mes affaires intérieures. Après

avoir lu votre bulletin du 19 et bien instruit des propos que vous tenez à Paris, je ne puis que vous réitérer que votre devoir est de suivre mon opinion et non de marcher suivant votre caprice. En vous conduisant différemment, vous égarez l'opinion et vous sortez du rôle dans lequel tout honnête homme doit se tenir. » Plus en détails, huit jours après, le 6 décembre, il écrit à Maret, qu'il charge expressément de calmer Fouché : « Je vois avec peine par vos bulletins, lui dit-il, que l'on continue toujours à parler de choses qui doivent affliger l'Impératrice et qui sont inconvenantes sous tous les points de vue. J'ai écrit fortement là-dessus au ministre de la Police. Il ne serait pas hors de propos que, sans paraître en avoir mission de moi, vous lui en parliez, en lui disant qu'en dernière analyse on excite évidemment la population à se mêler de choses qui ne doivent pas la regarder ; comme tous ces bruits qui s'accréditent si facilement ne peuvent atteindre le but d'influer sur ma manière de voir et de sentir, n'est-il pas à craindre que je ne sois obligé malgré moi à prendre une autre issue, en témoignant publiquement mon mécontentement à ceux qui en sont les auteurs ? »

De fait, il n'y a aucune urgence à préparer ainsi l'opinion : si, par son voyage, l'Empereur a rempli, à l'égard d'Eugène, les promesses faites à Munich, et s'il a satisfait ainsi Joséphine, il n'en a point tiré d'ailleurs les résultats qu'il attendait. La princesse de Bavière lui a paru très inférieure à la vice-reine, et il a réfléchi au ridicule qu'il se donnerait en devenant beau-frère de son beau-fils, au lendemain d'avoir répudié la mère. L'entrevue avec Lucien à Mantoue n'a produit aucun résultat. On lui a promis de lui envoyer Lolotte, mais avec quelle répugnance ! Cette promesse, d'ailleurs, s'accomplira-t-elle ? La jeune fille paraîtra-t-elle dans les conditions requises ? Napoléon, qui la demande pour le prince des Asturies, la gardera-t-il pour lui-même ? Tout cela reste vague et, durant un mois, il y a une sorte d'accalmie.

*
* *

Mais, en février (1808), le bruit se répand de nouveau que le divorce est irrévocablement arrêté. « M. Savary, de retour

de Saint-Pétersbourg, a rapporté tous les articles signés et arrangés pour le nouveau mariage de l'Empereur avec la grande-duchesse *Marie*. » C'est la reine de Westphalie, peu instruite, semble-t-il, des prénoms de ses cousines[1], qui en donne à son père la nouvelle comme certaine. « On annonce l'arrivée prochaine du vice-roi d'Italie qui doit emmener sa mère en Italie. » On sait la date de cette arrivée : ce sera le 2 mars. Le prince Guillaume de Prusse écrit que le prince de Bénévent va se rendre à Pétersbourg pour en ramener la grande-duchesse. Toute l'Europe s'inquiète et s'agite, et, bien que Napoléon n'ait, de la part d'Alexandre, aucun indice de ses intentions, il n'en est pas moins influencé par ces bruits et en prend plus de confiance.

L'ignorance où l'on vit à Paris sur tout ce qui se passe en Russie est complète et paraîtrait prodigieuse si l'on ne se rendait compte de la distance, de l'interruption prolongée des relations, de la nullité des agents diplomatiques, de l'absence de toute information indépendante. Napoléon ne sait rien des projets de l'impératrice-mère; il ne sait rien de la mission de Kourakine à Vienne, des négociations engagées, dès le lendemain de Tilsitt, pour marier la grande-duchesse Catherine, d'abord à l'empereur d'Autriche, puis à l'archiduc Jean, à l'archiduc palatin, au prince de Bavière, au prince de Prusse. Il ne sait pas que ces pourparlers se sont poursuivis durant l'année 1807 tout entière, et ce sera seulement en septembre 1808 qu'il en recevra le premier avertissement. Savary, à son retour de Pétersbourg, lui répète bien ce qu'honnêtement il a déjà écrit : l'influence établie de l'impératrice-mère, « tous les honneurs extérieurs, tous les hommages dirigés sur ce point », tout le prestige qui environne un trône attribué à la cour qui n'est pas souveraine, « toutes les faveurs, toutes les nominations reportées en gratitude à ses pieds »; mais s'il avoue que, à son arrivée, il a trouvé « dans tout ce qui formait la société de l'impératrice-mère une opposition très prononcée contre nous », par un mouvement naturel aux diplomates même improvisés, il dit que, à son départ, il l'a laissée dans des impressions bien meilleures

1. La grande-duchesse Marie avait épousé, dès le 3 août 1804, le prince héréditaire de Saxe-Weimar.

et qu'il n'y a « qu'à achever promptement la tâche commencée ». Il ajoute même « qu'il n'y a nul doute que la conversion de cette princesse ne soit, à la fois, l'effet de la justesse de son esprit et de son attachement pour son fils ». Caulaincourt ira bien plus loin. Qu'il ignore en réalité ou qu'il veuille ignorer, que son aveuglement soit volontaire ou réfléchi, qu'il trouve seulement un intérêt à flatter les projets de l'Empereur, ou qu'il ait pris des engagements avec le gouvernement russe, comme il en a pris avec Alexandre, peu importe le mobile : consciemment ou non, il aggrave la situation en fournissant des données entièrement inexactes sur les intentions de l'impératrice-mère et de la grande-duchesse. Où il y a une haine irréconciliable, un mépris qui ne se contient pas, la volonté affirmée d'abaisser l'ennemi des rois, de le détruire et d'abolir son œuvre, il verra et rapportera des gentillesses et des avances, des désirs d'union, des velléités de mariage, que dire? presque de l'amour!

Et c'est là-dessus que vit Napoléon.

S'il pouvait savoir de quel ton Tolstoï, l'ambassadeur russe à Paris, a dit sa stupeur au premier bruit de ce projet de mariage (novembre 1807)! Et qui le lui a appris? « La reine de Westphalie, née princesse de Wurtemberg, qui n'oublie pas encore ce qu'elle doit à ses augustes parents. » Elle a usé du prince de Mecklembourg-Schwerin « en recommandant la plus grande discrétion, car, si on venait à découvrir que Tolstoï en a été informé, on se douterait aisément que c'est par elle, ce qui entraînerait fatalement sa perte ». Et cette chose « extravagante » que Tolstoï n'a d'abord envisagé que comme « un tripotage » imaginé par le prince de Mecklembourg pour se faire valoir, qu'il ne rapporte que parce que le bruit en est à présent répandu dans toute la ville, produit à la cour impériale une pareille impression de stupeur. « Je serais le plus heureux des hommes, écrit le ministre des Affaires étrangères, Roumiantzoff, si je pouvais épargner à la plus tendre comme à la plus auguste des mères les inquiétudes où ces bruits l'ont jetée. » (mars 1808.)

Tolstoï n'a pas besoin qu'on le pousse ou qu'on l'excite. Comme le ministre, il ignore quels peuvent être les desseins secrets d'Alexandre, mais il partage toutes les opinions de l'impé-

ratrice Marie, et c'est à elle, bien plus qu'à l'Empereur, qu'il a souci de plaire. Qu'il convienne à Alexandre de se dire l'ami et l'allié de Napoléon, c'est affaire à lui, mais c'est affaire à Tolstoï d'enregistrer les nouvelles défavorables, de présenter sous le jour le moins discret les fissures qui se produisent dans l'édifice napoléonien, de susciter des malentendus par qui s'aigrira cette encombrante amitié et, par des critiques ou des apologies, par des craintes ou des regrets, de préparer le retour à la politique que l'oligarchie russe avait imposée à son chef depuis l'exécution de Paul Ier.

Si les Russes paraissent craindre qu'Alexandre, dans sa correspondance particulière avec Napoléon, ne se soit laissé surprendre un engagement, ils sont bien décidés à lutter jusqu'au bout, à ne pas souffrir ce sacrilège : une grande-duchesse de Russie livrée à Napoléon. Et Napoléon qui, de la part d'Alexandre, n'a pas reçu la moindre assurance, n'en demeure pas moins dans la conviction que c'est là une affaire entendue, que, si l'empereur de Russie a quelque scrupule, il lui sera aisé, avec le pouvoir qu'il s'attribue sur son esprit d'en avoir raison dans une entrevue dont il s'agit seulement de déterminer l'époque. Aussi veut-il terminer ce qui touche Joséphine.

Au commencement de mars, un jour qu'il doit y avoir grand cercle aux Tuileries, il voit Talleyrand, lui annonce sa décision prise et en de tels termes que, quelques instants après, Talleyrand rencontrant Rémusat lui parle du divorce comme d'une chose faite, à laquelle il n'y a plus à apporter une résistance inutile. Au dîner, tête à tête avec l'impératrice, tristesse et silence. Joséphine va s'habiller pour le cercle, attend ensuite qu'on l'avertisse que l'Empereur est prêt. Au contraire, on vient lui dire qu'il est malade; elle monte; le trouve « souffrant de crises d'estomac violentes et dans un état de nerfs agité. En la voyant, il ne peut retenir ses larmes, » il l'attire sur son lit, la presse dans ses bras. « Ma pauvre Joséphine, dit-il, je ne pourrai point te quitter. » Elle, qui ne s'attendrit pas : « Sire, calmez-vous, sachez ce que vous voulez et finissons de telles scènes. » Il est trop souffrant pour paraître; il fait congédier le cercle; il retient

sa femme, il la veut près de lui ; il ne peut se séparer d'elle et c'est une nuit de larmes, de tendresse, d'agitation où tous les nerfs en action ne se détendent que par l'excès de la volupté !

Ainsi ne parvient-il pas à se retirer à cette femme que, physiquement, il aime encore, dont il convoite les pensées au point de rester jaloux, de s'inquiéter si elle paraît s'occuper du jeune Mecklembourg, et d'en faire des scènes ; il craint, s'il la quitte, le trouble dans sa vie intérieure, le changement de ses habitudes, l'obligation d'être galant, attentif, empressé près d'une princesse jeune, altière, habituée aux hommages ; il craint l'étrangère venant à Paris, ne connaissant rien de la société ni de la cour, incapable de s'y intéresser et même de s'en instruire ; il craint les salons qui jaseront de lui, la ville qui le chansonnera, le peuple et l'armée auxquels il a présenté Joséphine comme la protectrice des petits et des pauvres, l'impératrice bienfaisante, et qui ne comprendront pas qu'il l'abandonne. Surtout il l'aime : « Si j'avais le malheur de la perdre, a-t-il dit à Champagny, la raison d'État pourrait me forcer à me remarier ; mais alors j'épouserais *un ventre :* elle seule aura été la compagne de ma vie. » Et c'est pourquoi, aux heures où il a paru le plus décidé, il n'a pu matériellement encore se détacher d'elle et, à ces combats que se livrent ensemble sa politique et sa passion, l'on peut juger si celle-ci est puissante puisque, trois années durant, elle tient celle-là en échec.

Joséphine, elle, n'éprouve point de ces sentiments. Ferme en la position qu'elle a prise, nullement gênée par un amour dès longtemps oublié, elle défend seulement *sa position* ; « elle ne se fie point à ces scènes pathétiques ; elle prétend que Bonaparte passe trop vite de ces protestations tendres à des querelles pour des galanteries qu'il lui suppose ou à d'autres plaintes ; qu'il veut la fatiguer, la rendre malade, peut-être pis même, car son imagination aborde tout. Ou bien, elle croit qu'il s'efforce de la dégoûter de lui en la tourmentant sans cesse. » Elle est diverses fois assez incommodée, et alors elle pense au poison, accuse presque l'Empereur : « Si j'arrive à trop le gêner, dit-elle, qui sait ce dont il est capable et s'il résisterait au besoin de se défaire de moi ? » Pour elle-même,

pour sa tranquillité, telle que l'envisagent Hortense et Eugène, elle souhaiterait peut-être en avoir fini, avoir eu le courage de prendre une résolution, mais une femme ne quitte pas un trône comme un amant : si l'un se retrouve, l'autre non. Pour excédée qu'elle se prétend — et qu'elle est — elle ne lâche point sa part. Volontairement, spontanément, elle n'abdiquera point ; elle ne se soumettra que si elle voit clairement l'impossibilité de la lutte. Encore met-elle des armes en réserve dont elle tentera de se servir, comme une maîtresse quittée de vieilles lettres d'amour. Avec l'Empereur, elle conserve l'attitude ponctuelle, l'exactitude empressée, la douceur de formes qui, comme il dit, « répandent un agrément infini sur sa vie intime ». Avec une soumission entière qui n'a pas besoin d'être requise et qui ne laisse jamais deviner la contrariété, elle conforme son existence aux occupations, aux plaisirs, aux caprices du maître. Elle joue s'il lui plaît de jouer ; elle subit ses enfantillages et ses brusques joies ; dans les brutalités subites de ses gaietés d'écolier, elle ne se plaint même pas et ravale ses larmes. A Bayonne, elle fait les honneurs de la captivité aux princes d'Espagne ; au retour, elle passe les nuits à voyager, les journées à recevoir les peuples, à les séduire, à en faire la conquête. Elle est adroite, elle parle à propos et ne dit rien qu'il ne faille dire. Dans cette course à travers le Midi, où c'est un supplice de chaleur et de fatigue, elle a constamment aux lèvres, même lorsqu'elle est tenaillée par la migraine, un sourire de bienveillance et d'accueil, si bien étudié qu'il ne semble pas appris. C'est un triomphe pour elle que chaque réception, non qu'elle étonne, surprenne, éblouisse et fatigue comme l'Empereur, mais elle flatte les vanités, séduit les orgueils et charme les résistances. Ainsi, bien mieux que par des scènes et des sanglots, se rend-elle agréable et nécessaire et écarterait-elle le calice, s'il pouvait être écarté.

Mais Fouché veille, il poursuit son travail et, pour l'avancer, il profite cette fois encore de l'absence prolongée de l'Empereur. Il n'hésite pas à sonder directement l'ambassadeur russe, même à le tenter d'argent : « Il ne dépend que de vous de faire fortune, lui dit-il, si vous voulez jouer dans

les fonds. Je sais une nouvelle qui, répandue par vous, les ferait hausser de dix pour cent », et, comme Tolstoï ne témoigne aucune curiosité de savoir quelle peut être cette nouvelle, il dit que c'est celle du mariage qui a déjà tant couru Paris. Tolstoï s'inquiète, se demande si, à côté de la politique qu'il fait à Paris, son maître n'en suit pas directement une autre ; il en avertit le ministre des Affaires étrangères, en devient de plus en plus aigre contre la France. Depuis longtemps il réclamait son rappel ; à présent, il l'exige presque.

Ce n'est point la seule tentative de Fouché, — mais, après celle-là, que ne peut-il oser ? Ce bruit du divorce est si bien accrédité partout que, s'il ne s'accomplit pas, tout le monde dira que, dans ses demandes, l'Empereur a subi un échec. Aussi Napoléon se courrouce-t-il bien plus encore qu'à Venise et il écrit à Cambacérès (17 juin) : « Mon cousin, on m'apprend qu'on tient chez Fouché les propos les plus extravagants. Depuis les bruits sur le divorce, on dit qu'on en parle toujours dans son salon, quoique je lui aie fait connaître dix fois mon opinion sur ce sujet. Le résultat de tout cela est de déconsidérer le souverain et de jeter du vague dans les esprits. Prenez des informations, et, si cela est, parlez-en à Fouché et dites-lui qu'il est temps qu'on en finisse de s'occuper de cette manière-là et qu'on est scandalisé de la suite qu'il y met. Est-il étonnant après cela, que des hommes comme Florent-Guyot, Jacquemont et autres, sur ces hypothèses, commencent à tramer des complots ? Ce n'est pas que j'aie le moindre doute sur la fidélité de Fouché, mais je redoute la légèreté de sa tête qui, en propageant ces idées, en fait naître d'autres et des projets que, ensuite, par métier, il est obligé de réprimer. »

Fouché, donc, est averti par Cambacérès ; mais est-ce une raison pour qu'il s'arrête ? Non seulement il continue à propager la nouvelle, mais il s'en fait faire des rapports qu'il adresse directement à l'Empereur. Alors, le 13 juillet, Napoléon lui écrit : « Je ne conçois plus rien à votre tête. Est-ce qu'il fait trop chaud, cette année, à Paris ? Je mande à l'archichancelier de m'expliquer tous ces logogriphes. Tout ce que j'en vois est bien pitoyable : c'est encore pis que les

scènes de l'automne passé. Soyez donc ministre de la Police: réprimez les brouillons et ne le soyez pas. Tranquillisez l'opinion au lieu d'y jeter des brandons de discorde. Soyez le supérieur et non le rival de vos subordonnés. En deux mots, ne me donnez pas, à vous seul, autant d'occupation que toute la police de l'Empire... »

Mais ces bruits, n'est-ce pas Napoléon lui-même qui, en des cas, contribue le plus à les accréditer? Son esprit, au moment même où va avoir lieu enfin l'entrevue décisive avec Alexandre, est-il obsédé par cette idée au point qu'il ne puisse s'en taire? A son passage à Bordeaux (1er août), lors de la réception du clergé, il engage, sur le divorce, une sorte de discussion dogmatique et, comme les théologiens présents lui répondent par le texte de l'Évangile : *que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni :* « C'est bon dans les cas ordinaires de la vie, réplique-t-il; mais lorsque des causes majeures interviennent, lorsque le bien de l'État l'exige... », et comme les prêtres ne se rendent pas aux arguments qu'il tire de Pologne et de Hongrie, il se fâche, les congédie brusquement, se vantant toutefois ensuite « de les avoir mis dans le sac ».

*
* *

Comment aurait-il mieux annoncé la séparation prochaine? Au reste, il va partir pour Erfurt, et là, il compte en finir. Mais comment posera-t-il la question? Va-t-il se jeter à la tête de l'empereur de Russie, s'exposer à un échec? Soumettra-t-il son orgueil à une demande en règle avant d'être certain d'être agréé? Quoi qu'on croie et qu'on dise, dans la correspondance entre les deux souverains, la question n'a jamais été posée, effleurée même. S'il y a eu des bruits répandus à Paris et répercutés à Pétersbourg, Alexandre, dans ses lettres, n'y a jamais fait une allusion qui autorisât une ouverture. Il faut donc quelqu'un qui se charge de mettre l'empereur de Russie sur la voie. Mais qui? Talleyrand! Et peut-être, avec Talleyrand, Caulaincourt.

Or, Talleyrand et Caulaincourt paraissent en ce moment en grande intimité.

Talleyrand part avec l'idée arrêtée de jouer son jeu per-

sonnel et de mettre Alexandre dans ses intérêts pour obtenir le mariage de son neveu avec la jeune princesse de Courlande. Pour cela, il ne manquera pas un soir de venir chez la princesse de la Tour-et-Taxis où il est sûr de rencontrer l'empereur de Russie. « C'est à vous de sauver l'Europe, lui dira-t-il dès la première entrevue, et vous n'y parviendrez qu'en tenant tête à Napoléon. Le peuple français est civilisé et son souverain ne l'est pas. Le souverain de la Russie est civilisé et son peuple ne l'est pas. C'est donc au souverain de la Russie d'être l'allié du peuple français. » De ce peuple, Talleyrand se déclare le représentant. Voilà la complicité établie et l'alliance formée.

Reste à régler la question du mariage. « Il fallait arriver, a écrit Talleyrand lui-même, à ce que l'idée de cette alliance fût assez admise pour satisfaire Napoléon, et à ce qu'il y eût cependant des réserves qui la rendissent difficile. » En d'autres termes, il s'agissait de jouer Napoléon. Or, c'était bien là le but d'Alexandre ; à sa mère qui, quelques jours auparavant, lui a adressé le plus violent des réquisitoires contre « le tyran sanguinaire qui gouverne l'Europe avec un sceptre de fer », qui l'a conjuré de profiter des revers de Dupont pour déclarer la guerre à la France, qui lui a présenté l'entrevue avec Napoléon comme « une tache ineffaçable à sa réputation », il a répondu par un plaidoyer où il dévoile sa politique. « Il faut, a-t-il dit, entrer pour quelque temps dans les vues de la France et lui prouver qu'elle peut rester sans méfiance sur les intentions et les plans de la Russie. C'est à ces résultats que devaient tendre tous nos efforts pour pouvoir respirer pendant quelque temps librement et augmenter, pendant ce temps si précieux, nos moyens, nos forces. Mais ce n'est que dans le plus profond silence que nous devons y travailler et non en publiant nos armements, nos préparatifs, sur les places publiques, et en déclamant hautement contre celui dont nous nous défions... Faut-il, pour un moment de revers qu'éprouve Napoléon, gâter tout notre ouvrage et donner des doutes sur nos vraies intentions ? Le revers qu'il éprouve peut être momentané ; ne devons-nous pas être sûrs alors de nous attirer toute sa vengeance et sommes-nous déjà en mesure de la braver ? »

Au premier mot, « il me comprit, dit Talleyrand, et il me comprit précisément comme je voulais l'être : — S'il ne s'agissait que de moi, me dit-il, je donnerais volontiers mon consentement, mais il n'est pas le seul qu'il faut avoir. Ma mère a conservé sur ses filles un pouvoir que je ne dois pas contester. Je puis essayer de lui donner une direction ; il est probable qu'elle la suivra, mais je n'ose pas en répondre. Tout cela, inspiré par une amitié très vraie, doit satisfaire l'empereur Napoléon. »

Même note, à ce qu'il semble, avec Caulaincourt. Mais quoique, dès les premiers temps de son ambassade, Caulaincourt se soit livré en désavouant Napoléon, en se disculpant de l'affaire du duc d'Enghien, en séparant sa cause de celle de son maître, il n'est point établi en la posture de quasi égalité, d'intimité, de complicité où le prince de Bénévent excelle à se mettre ; il n'a point cette superbe et ne jouit pas de cette audace. Talleyrand tient Napoléon pour un homme de rien envers qui un homme né comme lui n'a d'autres devoirs que ceux que lui imposent ses intérêts. Il a pris ses précautions, car la fortune est instable, et, en s'assurant Alexandre, il s'est garanti l'avenir. Caulaincourt, qui ne voit pas si loin, ni si haut, qui peut-être est encore retenu par quelque point d'honneur de soldat, ne vise sans doute que des distinctions banales et des faveurs de cour. Si, d'un clignement d'œil, comme il le prétend formellement, comme le dit Metternich, Talleyrand s'entend avec Alexandre, Caulaincourt est trop petit seigneur et trop imbu des distances pour ne pas regarder l'empereur de toutes les Russies de ses deux yeux écarquillés. D'ailleurs, il s'est mis dans la main du maître en intrigues et il sera désormais, à Pétersbourg, bien plus l'agent de Talleyrand que celui de Napoléon.

Lorsque, tout de suite après la conversation entre Alexandre et Talleyrand, Napoléon se trouve instruit de ce qu'on est convenu de lui dire, il est joyeux, satisfait, assuré de sa fortune :

> L'amitié d'un grand homme est un présent des Dieux.

Mais, soit qu'il ne veuille pas encore pousser les choses à bout, qu'il craigne en se livrant de payer trop cher ce

mariage, qu'il prétende régler d'abord les affaires de la politique, puis, sur des détails, obtenir des concessions; soit que, par une suprême habileté, Alexandre parvienne à éluder les conversations spécialement compromettantes, et à se tenir dans les généralités, on n'aborde point les noms, on n'envisage point les personnes; Napoléon ne pousse pas sa pointe et Alexandre gagne du temps.

La grande-duchesse Catherine a vingt ans: c'est d'elle seule qu'il peut être question : coûte que coûte, on la mariera. Après tant d'époux recherchés ou dédaignés, les plus grands partis d'Europe, on sera heureux de trouver le prince Georges de Holstein-Oldenbourg, « laid, chétif, couvert de boutons, articulant avec peine », sans États, sans fortune autre que celle qu'on lui fera, mais il a l'apparence d'un homme et le titre d'un prince, cela suffit. Dans huit jours, les fiançailles seront officielles. Restera, il est vrai, la grande-duchesse Anne, mais elle a quatorze ans, et le prétexte de l'âge est tout trouvé. Gagner du temps, c'est gagner tout.

« Si Votre Majesté se trompait de voiture ! » dit Talleyrand en *aparté* à Alexandre au moment où les deux empereurs se séparent : cinq ans plus tard, par les soins de Talleyrand, Alexandre trouvera son lit fait à l'hôtel de l'Infantado.

*
* *

Au retour d'Erfurt, Napoléon, tout entier aux affaires d'Espagne, ajourne jusqu'à la conquête, tout au moins jusqu'à une grande victoire remportée sur les Anglais, la question du divorce qu'il n'a pas le temps matériel de pousser à fond. Il part, et alors se produit, en vue de parer à un accident et d'en profiter, l'étrange réconciliation de Fouché avec Talleyrand. Joséphine s'est-elle mêlée de cette intrigue ? A coup sûr, madame de Rémusat. Fouché a compris qu'il ne s'agissait plus d'affermir la dynastie, alors que celui qui la portait encore en puissance, allait affronter des dangers, non plus même collectifs et communs à toute l'armée, comme dans d'autres guerres, mais personnels et uniques ; que, contre une estafilade à la Navarraise ou à la Catalane, qui tuent également leur homme, il fallait prendre ses garanties

en groupant quelques bons esprits et, bien qu'il n'aimât point Talleyrand, Talleyrand avait sa valeur. Après Cambacérès, avec qui il n'y avait pas à s'entendre pour le moment, le prince de Bénévent, le seul grand-dignitaire présent à Paris, pouvait prendre légalement des initiatives que Fouché prévoyait nécessaires. Grand chambellan, il était à même de renseigner mieux que tout autre. De plus, chacun amenait son parti, et Talleyrand, l'impératrice. Au moins, si, à celle-ci, il ne confiait rien des projets formés et qu'il ne l'y introduisît pas, n'en pouvait-il faire un instrument qu'il dirigerait à sa guise? Il est remarquable que, durant cette absence de l'Empereur, à ce moment où Fouché et Talleyrand se réconcilient, pour la première fois, Joséphine sort de ce silence qu'elle a gardé toujours sur les affaires de l'État; en réponse à une adresse du Corps législatif, elle prononce une sorte de discours politique — et tel que Napoléon en prend l'éveil et juge à propos d'en démentir et d'en désavouer, dans *le Moniteur*, le terme essentiel. Surveillant, comme elle fait, tous ses mots, habituée à jeter la banalité de ses remerciements dans les moules que Napoléon lui a préparés, connaissant les défiances dont il est susceptible, Joséphine a-t-elle vraiment, de son chef, laissé échapper l'hérésie constitutionnelle qui lui vaudra une si sévère leçon? N'est-ce pas qu'elle lui a été suggérée et que quelque affidée de Talleyrand s'est trouvée exprès pour la souffler?

Rien n'est indifférent ici, et si, au retour d'Espagne où il a trompé les espérances — ou les craintes — de ses ministres, l'Empereur traite comme il fait le vice-grand-électeur, c'est qu'il a surpris une partie du complot, non certes tous les fils, car ils sont si nombreux, qu'on s'y perd. Au centre de la toile, il a vu Talleyrand, mais Fouché s'est esquivé; il a vu le fil tendu vers Naples et qui passe par Lucques; non celui qui relie Pétersbourg à la rue de Varenne; moins encore ceux qu'il aurait sous les yeux, en se penchant de son trône, et qui s'entre-croisent du quai Voltaire où est le ministère de la Police, au Luxembourg où siège le Sénat, du Palais-Bourbon où le Corps législatif tient séance, à Notre-Dame où s'assemblent les Vicaires capitulaires; qui communiquent les salons des émigrés rentrés aux cabarets des Terroristes

impénitents, pénètrent dans les prisons d'État, s'accrochent dans les casernes de la garde de Paris et, de là, avec le tacite agrément des préfets, s'envolent vers les corps d'armée lointains. La conspiration est partout, dans son ménage, son ministère, sa garde, sa maison, sa famille : elle est dans l'État et dans chacune des administrations de l'État, non pas agissante et formulée peut-être, sauf dans quelques milieux révolutionnaires ou royalistes, mais tacitement consentie par tous et, en cas d'un accident, préparée pour toutes les combinaisons.

Napoléon ne surprend que des indices ; il croit avoir assez puni en retirant à Talleyrand la clef de grand chambellan ; il ne pousse pas sa recherche que Fouché, d'ailleurs, saurait rendre vaine. Le lien lui échappe ; puis, qui frapper ? C'est la même situation qu'au lendemain de Marengo ; mais, comme alors la nécessité de perpétuer le gouvernement, à présent la nécessité de perpétuer la dynastie, s'impose.

Pourtant, si urgent que soit le divorce, la guerre est plus urgente : l'Autriche, moins prudente que n'est la Russie, prétend profiter de l'occasion de l'Espagne et, sur les exemples qu'elle donne, émouvoir à son tour les peuples contre l'ennemi des oligarchies. A l'universalité des politiques et des courtisans qui l'entourent et qui veulent qu'il marche avec l'Autriche, Alexandre résiste, selon la politique qu'il préconisait avant Erfurt : il se réserve pour de plus complets désastres.

Napoléon, cette fois encore, n'aura donc affaire qu'à l'Autriche, mais il sent le mauvais vouloir des Russes ; il l'éprouve tout entier durant cette campagne qu'il a entreprise avec bien moins de moyens que les précédentes, où les lieutenants lui manquent, où les soldats de France lui font défaut, où, pour la première fois, il sent frémir et s'agiter, en Allemagne, des ferments de nations.

*
* *

Pas de temps de réfléchir jusqu'à Essling : il est dans la fournaise ; mais, après Wagram, il se reprend et il pense. Le Grand empire insulté en Hollande, à Naples, en Espagne, en Westphalie, chancelle en France au bruit des invasions pos-

sibles. Fouché appelle de partout des gardes nationales, emplit Paris de milices douteuses, impose Bernadotte à l'armée qui doit repousser l'invasion anglaise, lui fournit un état-major de ses créatures, lui prépare un facile triomphe et, dans le cas d'un nouvel échec de Napoléon en Autriche, met en ligne la seule force organisée et un homme. Talleyrand est de l'affaire : un homme à lui, Montrond, est à Anvers, chez le préfet, d'Argenson, et correspond avec les Anglais. Le général Sarrazin, l'ancien secrétaire général de Bernadotte à la Guerre, vient de quitter Cadzaud où il a tout préparé pour la trahison. Louis, au dire des Hollandais même, est suspect : son général, Bruce, a livré le fort de Batz sans brûler une cartouche. A ce qui se passe à Paris et à Walcheren, faut-il relier ce qui s'est passé en Portugal, la conjuration dans l'armée de Soult où l'on a pris — et lâché — Argentou, mais où les généraux Loison, Delaborde, Merle, Quesnel, les colonels Méjan, Laffite, Girardin, Donnadieu ont été plus ou moins compromis ? Ce qu'Argentou demande d'abord à Wellington, c'est trois passeports au nom de trois officiers, « pour communiquer en France aux généraux... et à d'autres mécontents de l'ordre de choses les mesures que les officiers du corps de Soult ont en vue. »

S'il n'aperçoit pas le détail, au moins voit-il l'archichancelier dupé par Fouché, Clarke ne lui refusant rien, l'Intérieur, la Police, réunis presque à la Guerre aux mains du même homme, et, dressé pour la succession, prêt à la saisir, Bernadotte, l'ennemi d'hier, de demain, de toujours, celui-là dont, après chaque bataille, il se demande si ce n'est point un traître !

Il faut donc qu'il divorce.

Ainsi, seulement, mettra-t-il une fin aux incertitudes d'avenir ; ainsi assurera-t-il l'hérédité par la présence réelle d'un héritier ; ainsi terminera-t-il les intrigues ; ainsi, par la vertu du principe monarchique auquel il croit fermement depuis qu'il le pratique pour lui-même, se rendra-t-il tranquille sur les destinées de l'Empire, en laissant à Paris, au cas qu'il soit contraint de s'en éloigner pour de nouvelles guerres, une vivante représentation de lui-même.

Joséphine, condamnée par la politique, l'est plus encore

par l'absence. Une autre femme a pris sa place, une femme qu'on peut dire de l'espèce dont elle est : aussi soumise aux caprices du maître, aussi tendre, aussi douce, une sorte d'épouse morganatique qui n'a nul des défauts de la légitime, point de dettes ni de folles dépenses, point de jalousies subites, point d'entourage qui intrigue. Depuis la mi-avril, Napoléon est séparé de l'impératrice, et l'on est à la fin d'octobre. Les liens de l'habitude, si puissants sur son esprit et sur son cœur, si résistants encore l'année précédente, se sont distendus, et Joséphine ne tente plus rien pour les resserrer. Soit qu'elle se sache condamnée ou qu'elle se sente trop lasse pour continuer la lutte, elle s'abandonne. Elle ne réclame plus sa place et son droit comme elle a fait aux précédentes campagnes. Elle ne demande plus à rejoindre l'Empereur, elle ne sollicite plus de venir à Vienne ; elle reste à Strasbourg, se terre à Plombières, retourne à Malmaison, déjà comme déchue, évitant Paris où elle ne recevrait plus, semble-t-il, à son entrée, le salut du canon et les hommages des autorités. Quelle différence de ce retour à celui de 1807 ! Ses lettres à l'Empereur sont froides et courtes ; les réponses qu'elle reçoit si sèches et si brèves que, pas une fois, il ne s'y glisse un mot d'affection, même d'amabilité ou de complaisance. A la fin, la banalité d'un « Tout à toi » machinal. D'ailleurs, ces billets s'espacent. L'esprit est ailleurs ; le cœur est autrement occupé.

Joséphine, de son côté, ne semble plus porter, en la fortune impériale, la pleine confiance de jadis. Le doute s'est glissé chez elle, et l'inquiétude. Elle en perd son habituelle réserve, et, à Strasbourg, sur la nouvelle d'Essling, se compromet presque en paroles avec Metternich, accuse la défaite, annonce la paix nécessaire. Sa déchéance prochaine semble l'éclairer sur les faiblesses du régime et sur son instabilité. Elle se retire de plus en plus, ne commande plus de service d'honneur, s'entoure plutôt de ses amis que des gens de sa maison ; elle n'agirait pas autrement si, avertie, elle entendait préparer sa retraite.

***

De cette vie de dame de château, non plus de souveraine, qu'elle a menée à Plombières et à Malmaison, il faut qu'elle sorte pour venir à Fontainebleau essuyer les suprêmes orages.

Là, quoi qu'on pense d'elle, il faut la plaindre. A ces portes fermées, condamnées, qui de son appartement menaient à celui de l'Empereur; au silence glacial que Napoléon garde avec elle, aux tiers qu'il introduit dans son intérieur, de façon que lui et elle ne se trouvent jamais tête à tête; aux réticences des courtisans, à l'abandon surtout où ils la laissent, elle devine l'arrêt. A présent, à peine si l'on fait attention à elle, à peine si on la sollicite, à peine si les chambellans et les dames du palais se donnent l'air de faire leur service. A quoi bon? Pendant que, debout, elle tient cercle, on s'assied, on rit, on cause entre soi. Alors, rentrée chez elle, elle pleure, elle écrit lettre sur lettre à Eugène; elle se confie à qui vient la voir; tout lui est bon pour obtenir des renseignements et diminuer ses inquiétudes. Et, à chaque fois, les craintes augmentent, sans que, pourtant, elle se décide à prendre son parti et à prévenir, par dignité, le sort inévitable qu'on lui réserve.

Le divorce est devenu l'unique question, au point qu'à peine si l'on parle de Walcheren; Fouché se tire d'affaire par des protestations et Talleyrand, à son ordinaire, par une pantalonnade : « Si j'avais été tué, qu'auriez-vous fait? lui demande l'Empereur. — Ce que nous aurions fait? ma foi, nous aurions fait caca dans nos culottes! » Pas un mot ni de Bernadotte, ni de madame de Rémusat, ni de madame de Rumford, ni de la princesse de Vandemont. Amnistie pour le passé. C'est Fouché qui l'emporte et, à présent, Fouché et Talleyrand sont d'accord.

***

Jusque-là, Napoléon a paru subordonner l'accomplissement du divorce à la célébration immédiate d'un nouveau

mariage ; à présent, les événements le pressent au point qu'il n'attend plus d'avoir obtenu une sûreté à cet égard. Il divorcera d'abord et, de cette façon, il s'obligera lui-même à faire un choix, en même temps qu'il contraindra les souverains auxquels il s'adressera à lui fournir une réponse positive. Ainsi s'interdit-il à lui-même les délais et les retardements où Joséphine pourrait le reprendre et qui rendraient, sinon sa résolution moins ferme, au moins les préliminaires de l'acte plus pénibles. D'ailleurs, bien qu'il soit toujours tenté par le mariage russe et que, pour le préparer, il comble de ses grâces le nouvel ambassadeur de Russie, Kourakine, l'agent personnel de l'impératrice-mère, bien qu'il multiplie les sacrifices de sa politique pour plaire à Alexandre, il n'a pas été sans envisager d'autres hypothèses et sans reconnaître d'autres cours où une demande de sa part ne serait pas repoussée. Néanmoins, d'aucun côté, il n'a de certitude. Ce qui s'impose, c'est d'en finir d'abord avec Joséphine. On cherchera ensuite.

Mais, si déterminé qu'il soit, il redoute encore la suprême bataille, les larmes, le désespoir qu'il va causer. A cette femme qu'il a aimée de toutes les vibrations de ses nerfs, sa pitié voudrait épargner la cruauté du supplice, comme à lui-même il cherche à s'éviter la signification de l'arrêt. Mais à qui s'adresser ? N'a-t-il pas promis que, seul, il prononcerait les paroles irrévocables, et de qui, hors lui-même, Joséphine pourrait-elle les entendre ? Il pense à Hortense qui, nettement, refuse. Pourtant, les fers sont au feu : le 22 novembre, il a dicté à Champagny la lettre où il charge expressément Caulaincourt de demander à Alexandre la main de la grande-duchesse Anne. Le 26, il a écrit à Eugène de venir à Paris. Il compte donc faire parler Eugène ; mais, pour l'aller du courrier et le retour du vice-roi, il faut au moins dix jours, et il ne les a pas. Le 27, il fait une nouvelle tentative aussi infructueuse auprès d'Hortense. Il faut qu'il se décide : la situation est devenue intolérable avec ces dîners tête à tête, repris à la rentrée à Paris : lui, se donnant une contenance en parlant au préfet de service, elle, muette, ne mangeant rien, ravalant ses larmes. Le 30, après un tel dîner de dix minutes, où les plats sont présentés pour la forme, où seulement, dans le silence, il jette à la cantonnade un : « Quel

temps fait-il? » d'un geste, il ordonne qu'on le laisse seul avec Joséphine. Un instant après, du salon de service, on entend les cris qu'elle pousse. Il ouvre la porte, appelle Bausset. Elle est étendue sur le tapis, s'y roule en pleurant, en jetant des « plaintes déchirantes ». Très agité, l'Empereur veut la descendre dans son appartement, demande au préfet s'il est de force à l'y porter par l'escalier dérobé; lui, éclairera : mais l'escalier est trop étroit. Joséphine, à présent, semble évanouie, comme morte, pèse de tout son poids. On appelle le gardien du portefeuille ; on lui donne le flambeau. Bausset prend l'impératrice par la taille, l'Empereur par les jambes. On descend à grand'peine. A un moment, le préfet s'embarrasse dans son épée, manque tomber, et, par un mouvement naturel, se retient au corps inerte qu'il porte : « Vous me serrez trop fort! » lui souffle Joséphine à l'oreille.

Les larmes n'ont rien obtenu, ni l'attaque de nerfs, ni l'évanouissement qui, si souvent, l'ont sauvée. Il n'y a plus à douter : c'est le divorce.

A peine au rez-de-chaussée, après avoir déposé Joséphine sur le lit, Napoléon court aux sonnettes, remet l'impératrice à ses femmes, mande à l'instant Corvisart et Hortense. A Corvisart, il recommande sa femme avec une tendresse qui s'effraie et qui se rend peureuse ; mais le premier médecin porte aux évanouissements et à ce genre de crises de nerfs un scepticisme qui a été assez souvent mis à l'épreuve pour qu'il soit irréductible. Lorsque Hortense arrive aux Tuileries, l'Empereur est donc rassuré et, par suite, l'émotion qu'il a ressentie se traduit en irritation. Il craint de s'attendrir de nouveau, élève la voix et force la note. Il dit que son parti est pris, que les larmes et les cris n'y changeront rien et qu'il entend être obéi. Hortense répond qu'il n'a rien à craindre, qu'il ne verra point de larmes, qu'il n'entendra pas de cris, que l'impératrice descendra du trône où il l'a placée; qu'elle et son frère suivront leur mère dans la retraite. A ces mots, Napoléon, qui jusque-là, a comprimé son cœur, éclate : « Quoi! vous me quitterez ainsi! » dit-il, et il pleure, On l'abandonne, on le laisse seul, et, parlant très vite, pressant ses mots, il expose à nouveau tous les mobiles qui le contraignent à agir comme il fait, « il supplie Hortense de

ne pas le quitter, de rester près de lui avec Eugène, pour l'aider à consoler leur mère, à la rendre calme, résignée, heureuse même, en devenant son amie, d'épouse qu'elle ne peut plus être ». Puis, il étale tout ce qu'il compte faire pour elle : rang, titre, train, châteaux, argent, tout l'argent qu'elle voudra. Il s'entraîne à parler : peut-être arrive-t-il à convaincre Hortense ; en tout cas, lorsqu'elle descend près de sa mère, elle a promis qu'elle ne quitterait pas la cour.

Dès lors, ce sont des jours terribles pour Joséphine. L'affluence des souverains allemands à Paris exige des réceptions et des fêtes où elle doit paraître, et pourtant le bruit du divorce est à ce point accrédité que tout le monde, cette fois, en est averti. D'ailleurs Joséphine en a parlé à toutes les personnes qu'elle voit : à sa marchande de fleurs, à ses médecins, à ses femmes de chambre. On raconte et l'on commente les paroles qui ont été échangées et qu'on dit tenir d'elle-même. L'Empereur lui a dit positivement qu'il voulait épouser une femme capable de lui faire des enfants. Il a cherché, sans rien obtenir, à la déterminer à demander elle-même le divorce. Elle a refusé. Elle ne regrette point le trône ; son seul chagrin sera d'être pour jamais éloignée de lui. « Ne cherchez pas à m'émouvoir, lui a dit l'Empereur, je vous aime toujours ; mais la politique n'a pas de cœur, elle n'a que de la tête. Je vous donnerai cinq millions par an et une principauté dont Rome sera le chef-lieu. » Elle a supplié alors qu'on la laissât en France, tout en versant des torrents de larmes. « Savez-vous, a repris l'Empereur, qui s'en est laissé arracher la promesse, que ce divorce fera un épisode dans ma vie : quelle scène dans une tragédie ! »

Voilà ce que, d'après Joséphine, on raconte dans le monde de la cour et, dans le faubourg Saint-Germain, on fait courir des chansons et des épigrammes :

Tyran, ne commet pas un forfait inutile !
Laisse au destin le soin d'alléger tes États ;
Le sein le plus fécond pour toi serait stérile,
Les monstres ne se reproduisent pas !

Dans le personnel révolutionnaire rallié à l'Empire, chez les ministres d'affaires, tels que Mollien, Gaudin, Montalivet,

chez les anciens aides de camp, dans la partie de la Maison qui date des débuts, dans la vieille armée, c'est une tristesse sincère; Joséphine a été gracieuse et affable pour tous; elle a rendu beaucoup de services, s'est interposée en bien des cas, n'a nui à personne. Elle connaît tous ces hommes; elle s'est élevée en même temps qu'eux; sa fortune est comme la leur. Elle disparue, qui la remplacera? Quelque princesse qui les ignorera, si, d'enfance, elle n'est point élevée à les haïr! En tout cas, c'est pour l'Empire un nouvel aiguillage, une voie inconnue où il se précipite.

On le sent bien chez les gens d'ancien régime déjà ralliés ou prêts à l'être. Ils s'empressent et se réjouissent, car, quelque effort qu'ait fait Joséphine pour les attirer, quelque grâce qu'elle ait portée à se rendre l'intermédiaire de leurs demandes et de leurs prétentions, à solliciter et à interposer ses bons offices, elle est restée pour eux la petite Beauharnais, la nièce de la Renaudin, une personne qui n'est pas de leur monde, qui n'a pas été présentée, qui a couru les aventures révolutionnaires et dont le mari pensait mal; on a agréé ses services, réclamé sa parenté, mais on l'a tenue toujours fort honorée de la peine qu'elle prenait. D'un air dégagé et avec une jolie désinvolture, on l'abandonne à présent à ses larmes et l'on passe à d'autres espoirs : celui de servir une princesse d'ancienne race et « de voir enfin de vrais princes ». Il ne restera plus, pour rendre la cour à souhait, que d'en supprimer l'Empereur.

Et cette joie que manifestent les gens de noblesse, éclate en triomphe chez les Bonaparte. Quelque danger que fasse courir un nouveau mariage à leurs prétentions impériales, tout s'efface devant l'abaissement définitif des Beauharnais, devant la chute de cette femme qui, si elle ne leur a pas fait que du bien, n'a jamais du moins pris contre eux l'offensive. S'ils se contiennent devant l'Empereur, c'est que, par deux fois déjà, leur allégresse prématurée a fait manquer une partie qui paraissait bien liée, mais, hors de vue, comme ils prennent leur revanche!

Elle, sous ces regards avides et froids qui guettent sa pâleur et ses larmes, sous ces regards haineux qui saluent sa déchéance, sous ces regards de pitié compatissante, plus in-

supportables peut-être, il faut qu'elle paraisse, qu'elle fasse son métier comme jadis, aux temps glorieux, qu'elle trouve des paroles d'intérêt, de satisfaction ou de regret, que, dans sa mémoire constamment présente, elle évoque, à chaque visage qui passe, le nom, les dignités, la généalogie et la descendance, que sa grâce demeure éveillée, sa démarche souveraine, son geste coquet, son ton à la fois imposant et charmeur. Chaque jour, des réceptions, chaque soir, des fêtes. Au lendemain de ce 30 novembre, fête à Malmaison pour les rois d'Allemagne; deux jours après, *Te Deum* pour la paix, ouverture du Corps législatif, banquet impérial aux Tuileries; le jour ensuite, grande revue, banquet et bal à l'Hôtel de ville, cantates, danses, quinze cents personnes de trop et souper de cinq cents couverts; après, fête à Grosbois, chez Berthier. Le 7, encore spectacle à la Cour; mais, ce soir-là, elle ne paraît point, elle succombe, elle est terrassée par la migraine.

C'est que, jusque-là, elle a été soutenue par une sorte d'espoir, par l'absurde conviction que, quoi qu'on en dît, cela ne s'accomplirait pas. Tant qu'Eugène ne sera pas arrivé, tant qu'elle ne l'aura pas vu, tant qu'elle n'aura pas, de sa bouche, reçu l'affirmation que tout est fini, elle imagine que cette fois encore l'intervention, la seule présence de son fils, la sauvera, qu'il trouvera un moyen, qu'elle ignore, d'arranger les choses. Eugène est pour elle une sorte de tuteur qui doucement, affectueusement, lui donne de sages avis et qui, sans s'indigner qu'elle ne les ait pas suivis, s'efforce de réparer le mal qu'il n'a pu prévenir. Il traite sa mère un peu en enfant gâté à qui l'on passe des caprices, mais sa tendresse pour elle est si vive qu'elle demeure respectueuse, même lorsqu'elle se permet des critiques et presque des remontrances. D'Égypte — à dix-sept ans qu'il avait — il veillait sur elle. Déjà, il ne pouvait guère conserver d'illusions, mais, à force d'amour filial, il voilait les fautes qu'il était obligé de connaître. Au retour, il l'a sauvée d'un scandaleux renvoi; depuis lors, trois fois au moins, il a écarté le péril du divorce en s'interposant résolument, avec sa franchise et sa loyauté de soldat : convaincu pourtant que, quelque jour, il faudrait que sa mère se retirât, il a envisagé les moyens de lui faire

trouver, dans la retraite, une existence honorable, accompagnée des joies familiales dont elle se plaignait toujours d'être privée. Car, il est naïf, et, de fait, il la connaît fort mal, mais c'est d'un fils.

Cette fois, il ne faut qu'elle compte sur lui pour un raccommodement impossible. Il sait, depuis plusieurs mois, que l'Empereur est déterminé à chercher une nouvelle union. Par sa mère, par sa sœur, par Lavallette, par Duroc, il a été instruit de ce qui s'est passé à Fontainebleau. S'il n'est pas fixé sur l'époque précise du dénouement, il le sait imminent. A son départ de Milan, il n'a pas dit à la vice-reine pour quels motifs il se sentait appelé à Paris, mais nul doute qu'il ne les connût. D'ailleurs, sa sœur, venue au-devant de lui à Nemours, le met au courant de tout. Le 5, il arrive à Paris, il voit l'Empereur qui lui expose la situation, la nécessité de donner un héritier naturel à l'Empire. Il n'objecte rien; mais, comme a fait Hortense, il annonce qu'il suivra sa mère dans la retraite. Il le dit, l'affirme, et l'Empereur, de nouveau, s'émeut à l'idée de perdre toute cette famille qu'il a adoptée. Il ne s'agit, répond-il, ni de retraite, ni de disgrâce; tout au contraire. Un tel sacrifice aux destinées de l'Empire honore plus encore Joséphine et ses enfants. Il prétend, par des témoignages qui ne puissent être contestés, affirmer sa gratitude et celle de la nation. Il assurera à Eugène un apanage princier en Italie; il érigera pour lui une principauté de Raab avec une magnifique dotation, et égalera ainsi son beau-fils, pour la gloire des armes, à ses lieutenants les plus illustres, — Masséna, Berthier et Davout. Il assurera l'avenir d'Hortense et la séparera d'un mari avec lequel elle ne peut plus vivre. Quant à Joséphine, non seulement il ne veut pas qu'elle parte, mais il entend que les liens d'affection et de tendresse qu'il a, depuis quinze ans, formés avec elle ne soient pas rompus : elle cesse d'être une épouse, mais elle reste une amie, la première et la seule. Elle cesse de régner, mais elle reste impératrice, et l'on peut s'en rapporter à lui pour l'établissement qu'il lui prépare. C'est ainsi qu'il pense et, parlant comme il fait, il n'exagère rien.

Cette scène qui se prolonge dans le salon de Joséphine, scène d'attendrissement où, dans l'émotion, les mots alors

dépassent la mesure, n'est pas encore décisive. Eugène demande à l'Empereur de permettre que l'impératrice ait une explication positive et loyale en sa présence. Elle a lieu le 7, dans la matinée. Napoléon affirme de nouveau sa résolution ; « Joséphine répond que le bonheur de la France lui est trop cher pour qu'elle ne se fasse un devoir de s'y prêter. Puis, comme elle veut insister pour que l'Empereur assure l'établissement de son fils en lui transmettant la couronne d'Italie, Eugène l'interrompt, repoussant hautement tout ce qui pourrait donner au sacrifice de sa mère l'apparence d'un marché ».

Dans ces conditions, la scène reste haute et digne, sans larmes inutiles, sans cris, sans attaques de nerfs. Joséphine y prend un caractère qui n'est pas de sa nature et qu'elle revêt d'emprunt grâce à son fils. Mais, comme elle a souffert ! et le soir, comment soutiendrait-elle la cour, le spectacle et le cercle? C'est donc devant l'Empereur que les femmes viennent faire leur révérence, c'est l'Empereur qui tient le cercle et c'est lui qui préside la table du souper.

Trois jours après, la nouvelle est comme officielle. En recevant, le 10, la députation du Corps législatif, l'Empereur n'a-t-il pas dit : « Moi et ma famille, nous saurons toujours sacrifier même nos plus chères affections au bonheur de cette grande nation! » Pourtant, le 11, Joséphine paraît encore à Grosbois, à la nouvelle fête qu'offre Berthier à l'Empereur, aux rois de Saxe, de Wurtemberg, de Bavière et de Westphalie, aux reines d'Espagne, de Hollande, de Naples, au vice-roi d'Italie, à tous les princes de l'Empire. Elle arrive tard, quand la chasse est commencée. Berthier a laissé pour l'attendre un simple aide de camp. Elle s'appuie, pour rejoindre les chasseurs, sur le bras de ce colonel qu'elle connaît à peine et, sur un mot qu'il lui dit, ses yeux se remplissent de larmes ; elle lui presse le bras et la main et lui répète plusieurs fois, de la manière la plus expressive : « N'est-ce pas que vous ne m'oublierez pas?... Quelque chose qui m'arrive... n'est-ce pas ? » Et c'est presque d'un inconnu que l'impératrice mendie de la sorte la bienveillance.

Sa venue semble attrister la fête. Après la chasse, on dîne, puis on a la Comédie-Française et les Variétés, Fleury et

Mars, Potier et Brunet. On ne s'y déride point : tout au contraire. *Cadet Roussel, professeur de déclamation*, que Berthier a eu la sottise de laisser choisir aux acteurs, semble une des pièces que Fouché a suggérées pour pousser au divorce : tout y paraît allusion et d'une grossièreté qui étonne. Napoléon en redouble d'attention pour Joséphine, parle longuement avec Hortense, marque des bontés à Eugène.

Encore une fois, semble-t-il, le 14, elle paraît et fait les honneurs de la Cour. Il y a grand cercle et souper ; elle y préside et l'on est « frappé de la parfaite convenance de son maintien en présence de tout ce monde qui l'entoure et qui ne peut ignorer que c'est pour la dernière fois ; que, dans une heure, elle descendra du trône et quittera le palais pour n'y jamais rentrer ».

Déjà, en effet, sont écrites et pliées les lettres que le grand chambellan adressera, à la première heure, à tous les grands officiers de la Couronne et de l'Empire et à la plupart des personnages de la Cour : « J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que l'Empereur désire qu'elle se rende aujourd'hui, à neuf heures du soir, au palais des Tuileries, dans la salle du Trône. »

En sa banalité officielle, telle pour un bal, une mort ou une naissance, c'est ici l'annonce de la scène finale.

FRÉDÉRIC MASSON

LES FEMMES POLITICIENNES

EN ANGLETERRE

Parmi les combattants de la grande bataille électorale qui vient de finir en Angleterre, dans le camp des conservateurs et dans celui des libéraux, combattaient des bataillons d'amazones. Car il n'y a point que les hommes qui y sont encadrés, dans chaque circonscription électorale, en groupes permanents, dont l'ensemble forme de grandes armées régulières; les femmes anglaises ont, depuis quelque temps, une organisation analogue et, par conséquent, un moyen d'activité et d'influence politiques qu'elles ne possèdent en aucun pays et qui leur avait été refusé jusqu'à nos jours en Angleterre.

Le régime constitutionnel de l'Angleterre, en effet, tenait les femmes à l'écart de la vie politique. C'est en vain qu'à grand renfort d'érudition on a cherché à établir qu'elles jouissaient de la franchise parlementaire au XVIe et au XVIIe siècle. Dans une décision de la Cour du banc du roi, de 1739, il est constaté incidemment que les femmes n'ont pas le droit de voter, car, suivant l'expression de l'un des juges, le « choix des membres du Parlement exige une intelligence développée que les femmes ne sont pas censées posséder ». C'était sans doute l'opinion commune. Ce ne fut que dans la seconde moitié de notre siècle que l'opinion fut sérieusement saisie de la question, qui, depuis, continuel-

lement agitée dans le pays, a été fréquemment discutée à la Chambre, sans qu'elle ait encore reçu une solution.

Mais les femmes n'avaient pas attendu si longtemps pour descendre dans la lice et manifester ou agir d'une manière ou d'une autre. On voit apparaître d'abord les femmes du peuple. Les sociétés populaires fondées vers 1792, sous l'impulsion de la Révolution française, à l'imitation des clubs de Paris, avaient des *citoyens* et des *citoyennes (citizennesses)*. Dans les associations secrètes, composées principalement d'ouvriers, qui pullulèrent pendant les années 1815-1820, les femmes assistaient en grand nombre aux séances, et elles furent même admises aux votes. Bientôt des Associations, composées exclusivement de femmes, furent fondées avec tout un appareil de *chair-women* (présidentes), *committee-women* (femmes du comité), etc. La *Female Reform Society* de Blackburn, près de Manchester, répandit dans les districts manufacturiers une circulaire invitant les femmes et les filles d'ouvriers à fonder des sociétés *sœurs* à l'effet d'aider les hommes dans leurs revendications politiques et « d'inculquer à leurs enfants une haine profonde pour nos gouvernants tyranniques ». Une députation de cette Société se rendit au Reform meeting convoqué à Blackburn et présenta à l'assemblée un bonnet de liberté et une adresse. Au grand meeting du 16 août 1819 à Manchester, qui donna lieu au « Manchester Massacre », deux clubs féminins arrivèrent en corps avec une bannière de soie blanche. Quelques années plus tard, lors de l'agitation pour le Reform Bill, les femmes de la ville de Birmingham, qui était le quartier général de l'agitation, firent leur petite manifestation. Pour ne pas en être en reste, les Tories de Norwich s'adressèrent également aux femmes en les adjurant d'exercer leur influence contre le Reform Bill. Dans leur appel aux « ladies of Norwich », ils s'exprimaient dans les termes suivants : « Si jamais vous avez été émues par la ruine et le déshonneur de l'Angleterre et par les *misères et la dépravation* de l'odieux Bill de Réforme, vous êtes appelées, par les liens les plus tendres et les plus affectueux qui existent dans la nature, à exercer *votre* influence persuasive sur les esprits d'un père, d'un frère, d'un mari ou d'un amant; dites-leur de ne pas chercher auprès de vous le devoir filial,

l'attention sympathique, le bonheur matrimonial, ni la *tendre complaisance*, jusqu'à ce qu'ils aient sauvé votre patrie de la perdition et la postérité de l'esclavage[1]... »

Les femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie, pendant longtemps, ne témoignèrent d'intérêt pour la politique qu'en tant qu'elle intéressait les hommes qui leur tenaient de près. On les voit parfois s'employer pour eux auprès des électeurs, en prenant part à cette très importante action électorale qui est désignée par le terme spécial de *canvass*. Le *canvass* consistait en visites que le candidat et ses amis influents de l'endroit rendaient à chaque électeur pour obtenir de lui la promesse de sa voix. Dans les villes, ces visites étaient, pour ainsi dire, obligatoires, et de grands seigneurs eux-mêmes ne dédaignaient pas d'aller voir d'humbles artisans qui possédaient le droit de vote. Le sort des batailles électorales dépendait beaucoup de l'art du *canvasser* à gagner l'électeur populaire à force de bonnes paroles. Déjà au XVIIIe siècle on rencontre des femmes faisant le *canvass*, mais en très petit nombre. La duchesse de Devonshire s'est rendue célèbre par le zèle avec lequel elle pratiquait le *canvass* pour son ami, l'illustre orateur whig Fox ; un jour, elle accorda un baiser à un boucher, en échange d'une promesse de voter pour son candidat.

La révolution politique et sociale, opérée en 1832 au profit de la classe moyenne, n'a pas eu d'effet quant au rôle politique des femmes. Pendant l'agitation contre les lois sur les céréales, les femmes de la bourgeoisie libérale avaient bien prêté leur concours dévoué à l'immense travail de publicité organisé par la Ligue de Cobden, mais elles ne paraissaient pas en public, sauf aux banquets, aux *teas* de la Ligue, où elles accomplissaient leurs fonctions traditionnelles en présidant aux tables de thé. Dans les luttes électorales elles n'interviennent pas beaucoup plus souvent qu'avant 1832 ; c'est à peine si on les remarque dans le *canvass*[2]. A plus forte raison ne les voit-on pas monter à la tribune aux réunions électorales. Plus tard, à une époque assez rapprochée de la

1. Cité dans G. J. Holyoake's *Sixty years of an agitator's life*. L., 1892, I, 29.

2. Du reste, dans les districts ruraux, des châtelaines ou leurs filles allaient bien quêter des votes pour leurs maris ou leurs parents.

nôtre, elles y apparaissent parfois un moment pour présenter à l'auditoire les excuses de leurs maris malades ou empêchés. Le charme que la vie de famille exerce sur les Anglais leur faisait goûter cette manifestation du dévouement conjugal et juger avec bienveillance le petit boniment que l'épouse quelquefois glissait, dans l'innocence de son cœur, en faveur de son mari absent, en se portant, par exemple, garante de son honnêteté politique, car, « le connaissant mieux que personne, elle pouvait dire une chose, c'est qu'il tenait toujours ses promesses ».

Après l'avènement de la démocratie en 1867, la situation changea considérablement par suite de la propagande pour l'égalité politique des femmes qui a fait des progrès marquants grâce à J. S. Mill, et à cause de la vaste extension du droit de suffrage, qui demandait de nouveaux moyens d'action sur les électeurs plus nombreux. Aux élections de 1868, les femmes prirent pour la première fois une part très importante au *canvass*. « La nouvelle classe d'électeurs, lit-on dans une enquête parlementaire de l'année 1869, subit une pression formidable aux dernières élections, surtout de la part de dames », notamment des femmes des classes supérieures qui par leur situation sociale imposaient aux ouvriers, boutiquiers et autres petites gens qui venaient d'être investis du droit de suffrage. Un des témoins cités devant les commissaires parlementaires cita le cas d'une comtesse qui avait passé une demi-journée avec un gardien de passage à niveau pour lui persuader de voter dans son sens. Pour comprendre la ténacité déployée de part et d'autre, il faut ajouter que le fait se passait en Écosse.

En même temps fut inauguré un autre usage : les femmes parlèrent dans des réunions publiques, d'abord pour plaider la cause des droits électoraux de leur sexe, puis sur la politique des partis. Au premier meeting, elles ne se risquèrent pas à regarder en face l'auditoire, qui les aurait peut-être mal reçues, et elles lurent leurs discours, ce qui ne les sauva pas, du reste, du violent reproche qui leur fut lancé de la Chambre des communes, « de s'être déshonorées, elles et leur sexe ». Mais la cause faisait de grands progrès. Les femmes obtinrent le droit de voter aux élections municipales

(en 1869) et aux élections des comités scolaires (en 1870). Aux élections générales de 1880, elles donnèrent avec une grande vigueur comme *canvassers* et comme orateurs de réunions électorales. Gladstone, tout en étant l'adversaire déclaré du vote des femmes, leur adressa un très sentimental appel, leur demandant de l'aider à combattre et à vaincre ses adversaires conservateurs. « Cela serait, disait-il, s'acquitter d'un devoir qui, négligé, deviendrait dans l'avenir une source de souffrances et de mortifications, et qui, accompli, servira à dorer le reste de vos années de doux souvenirs, et vous donnera le droit de croire que chacune de vous dans sa sphère et de sa place a élevé sa voix pour la justice, et s'est efforcée d'atténuer les tristesses et les malheurs de l'humanité. » L'appel fut entendu, mais les Tories aussi trouvèrent des alliés parmi les femmes. De l'un et de l'autre côté les femmes combattaient en francs-tireurs, isolément, sans aucune organisation. Ce furent les conservateurs qui, les premiers, encadrèrent les contingents féminins.

*
* *

Ils y furent amenés, presque par hasard, à la suite du mouvement de révolte que lord Randolph Churchill avait provoqué dans le sein du parti tory. On sait dans quelles circonstances, après des années d'une brillante et bruyante administration tory, présidée par lord Beaconsfield, la fortune du parti subit tout d'un coup une éclipse. Aux élections de 1880 il fut battu par Gladstone. La mort de Beaconsfield acheva le désarroi des troupes. La discipline se relâcha. Quelques mécontents, Randolph Churchill à leur tête, se mutinèrent contre les vieux leaders ; ils les trouvaient trop mous et surtout trop entachés de préjugés aristocratiques et de l'esprit de coterie pour gagner au parti tory les faveurs des masses populaires récemment admises au vote dans les villes. Les révoltés résolurent d'émanciper le torysme de la camarilla aristocratique, qui l'exploitait à son profit, et de lui infuser une nouvelle vie en le rapprochant du peuple. Ils crurent trouver un encouragement à leurs desseins dans les idées de lord Beaconsfield lui-même, qui avait professé dans sa jeunesse le culte du

« torysme populaire ». L'illustre chef défunt leur avait légué, parmi tant de précieux enseignements, la maxime que, pour être victorieux, c'est sur l'imagination du peuple qu'il faut agir, que c'est à ses sentiments, à ses émotions qu'il faut faire appel. Pour donner corps à cette idée, lord Randolph et ses associés imaginèrent de réunir toutes les classes de la nation dans une alliance sentimentale, au moyen d'une ligue fondée en dehors de l'organisation orthodoxe du parti, en faisant appel aux affections et aux émotions populaires.

Communiant dans la même religion d'honneur individuel et d'orgueil national, les membres de la nouvelle association devaient former une nouvelle chevalerie. De même que la chevalerie du moyen âge, animée du sentiment de l'honneur, se vouait à la défense de toutes les bonnes causes, de même les membres de la confrérie tory allaient se consacrer à la défense des principes conservateurs. Ils se lieraient par un engagement et formeraient des compagnies où ils entreraient d'abord comme *écuyers* pour être ensuite admis à la dignité de *chevaliers*. La fleur favorite de lord Beaconsfield, la primevère, serait le signe symbolique de leur alliance, dont le titre serait la *Ligue tory de la primevère* (The Primrose tory league).

Les commencements de la Ligue, fondée avec des visées si hautes, furent modestes. Les recrues ne lui arrivèrent pas en grand nombre. Mais à mesure que ses rangs s'élargissaient, l'esprit d'hostilité contre les leaders aristocratiques, qui animait ses créateurs, loin de se communiquer de proche en proche, s'évaporait. L'atmosphère ambiante était évidemment faite des sentiments de respect et des préjugés traditionnels qui avaient constitué de tout temps l'essence du torysme. Bientôt il n'y eut plus aucune saveur d'hétérodoxie dans la Ligue de la Primevère, et les chefs officiels du parti n'eurent point de raison de lui refuser leur approbation. Sur ces entrefaites, la Ligue s'ouvrit aux femmes. Ce fut sans doute une grave dérogation à la tradition ; mais, se considérant moins comme une association politique taillée sur le modèle stéréotypé que comme une milice « d'ordre moral » dans la société politique de l'Angleterre, elle crut licite et utile de grouper pour le combat toutes les forces vives de la

société. En effet, elle affecta de renoncer, dans le recrutement de ses adhérents, non seulement à la distinction des sexes, mais aussi à celles des classes, des conditions sociales, des religions et même des partis. Fondée pour la propagande des « principes tory », elle effaça dès lors partout l'adjectif *tory* et déclara se vouer à la défense de la religion, des institutions fondamentales du royaume, et de son ascendant *imperial*. Tous les hommes de bonne volonté, tous les patriotes étaient conviés à s'unir pour la défense de l'ordre social qui à plusieurs semblait alors (en 1884-1885) particulièrement menacé par les radicaux avec, à leur tête, M. Joseph Chamberlain, qui inspirait aux Tories des sentiments d'horreur. Par leur instinct conservateur et leur profond sentiment religieux, les femmes étaient naturellement désignées pour prendre part à cette croisade, et, par leur seule présence, elles achevaient l'édification de la nouvelle chevalerie : l'approbation de la dame n'était-elle pas, en effet, la plus haute récompense des exploits du chevalier ?

L'entrée des femmes dans la Ligue en fit la fortune. A partir de ce moment (1884), le nombre de ses membres commença à s'accroître avec une rapidité vertigineuse. Les femmes entraînaient les hommes et, en peu de temps, ses ramifications s'étendirent aux quatre coins du royaume, pour former en moins de dix ans une formidable milice tory de plus d'un million de personnes, surpassant l'armée régulière du parti tory non seulement en nombre, mais souvent aussi en force combative.

Je dis milice tory, quoique la Ligue se défende de cette qualification, et souvent ajoute en toutes lettres à son nom : *independently of party politics*[1]. Fondés pour la défense des nobles principes ci-dessus mentionnés, elle devait n'avoir pour tâche que de les faire pénétrer dans les esprits et de les propager. Son œuvre devait donc être simplement *educational*, sans intervention dans la politique militante. Lord Salisbury, à l'une de ses premières réunions annuelles, s'exprimait ainsi : « Vous n'êtes pas enfermés dans les lignes

1. Cf. les nombreuses publications de la Ligue, telles que *The Primrose League Manual* (dernière édition approuvée par le Grand Conseil en juin 1894), *What is the Primrose League* (leaflet n° 83), etc.

rigides d'un parti, vous n'êtes pas attachés aux députés ou aux candidats de localités déterminées. Vous êtes les missionnaires généraux des principes que vous professez, et, si je peux le dire sans irrévérence, vous êtes des moines prêchant la bonne parole que vous avez à répandre plutôt qu'un clergé régulier attaché à chaque district particulier[1]. » En réalité, l'indépendance de la Ligue n'existe pas même sous la forme atténuée que le noble marquis lui attribuait. Dès le premier moment, elle s'est identifiée avec le parti tory dans ses « lignes rigides ». La division du monde politique anglais en deux camps tranchés et, plus encore, le vague des principes généraux que la Ligue a arborés, lui faisaient presque une nécessité de s'attacher à une ligne de conduite particulière et d'en suivre de point en point la courbe sous peine de retomber dans le néant.

Ainsi, par la défense de la religion, la Ligue entend non seulement la lutte contre « l'infidélité et l'athéisme », mais aussi contre la neutralité religieuse de l'école publique [2], fut-elle réclamée, comme c'est le cas en Angleterre, par des millions de *dissidents* animés d'un sentiment religieux des plus profonds, allant même jusqu'à la bigoterie. C'est donc moins pour la religion que pour la religiosité officielle, imposée par le bras séculier, dont les Tories étaient les champions traditionnels, que la Ligue est allée au combat. En fait, ses membres appartiennent presque tous à l'Église Établie, avec un très léger alliage de non-conformistes protestants, de catholiques et d'israélites qui communient avec eux dans la profession de foi tory. Cette alliance étroite de la

1. Réunion annuelle de 1886 (*Times* du 20 mai 1886).

2. En effet, dans le commentaire des principes de la Ligue, dû à la plume d'un de ses hauts dignitaires, il est expliqué que la Ligue s'applique à combattre l'*éducation laïque* « contre ceux qui voudraient priver nos enfants de toute instruction religieuse et de toute connaissance de Dieu, comme le soi-disant parti libéral le fait sur le continent de toutes ses forces ». Il paraîtrait que, pour la Ligue, la laïcité et l'athéisme seraient adéquats et que les chrétiens qui ne sont pas hostiles à l'*éducation laïque* ne seraient pas des chrétiens sincères : « Tous les chrétiens ont un point de doctrine en commun ; ils croient en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la Terre, et, s'ils sont sincères, ils sont prêts à défendre ce principe premier contre le Sécariste et l'athée, et à donner leur vie pour lui. Ils sont tous d'accord pour croire que la religion doit être la base de l'éducation et du gouvernement ». (*The Primrose League*, by G. S. Lane Foxe, Vice-Chancellor Primrose League, p. 6.)

Ligue avec l'Église anglicane a même servi de prétexte à ses adversaires politiques de religion catholique (particulièrement aux nationalistes irlandais) pour demander au pape d'interdire aux catholiques de faire partie d'une organisation qui compte tant d'*orangemen*, professant la haine du papisme avec la virulence qui leur est propre. La curie romaine examina longuement la question et finalement débouta les adversaires de la Ligue.

L'autre grand principe inscrit sur sa bannière, le maintien des institutions fondamentales du royaume, sans définition plus précise, ne se prêtait, pour l'action, à aucune interprétation déterminée, car comment maintient-on des institutions? — En n'y touchant jamais? — Mais ne risque-t-on pas alors de les laisser d'autant plus sûrement tomber en ruines sous les outrages du temps? Si, par contre, pour préserver l'édifice, il faut en renouveler et en changer constamment les parties entamées ou pourries, ce n'est que dans chaque cas particulier que l'on peut se demander si le changement proposé est conservatif ou destructif; et on ne pourrait guère, avant que les cas soulevant ces questions se fussent produits, y donner une réponse anticipée et générale, et l'adopter pour règle de conduite invariable. La politique des hommes d'État tory eux-mêmes n'a-t-elle pas évolué, n'ont-ils pas eux-mêmes présidé à des changements constitutionnels qu'ils déclaraient la veille subversifs et sacrilèges? En fait de notions fixes de conservatisme, il n'y avait et il n'y a, dans l'ordre politique anglais, que la raison sociale du « parti » dit conservateur. Par suite, la Primrose League, désireuse de faire du « conservatisme », n'a pas eu autre chose à faire que de s'attacher à cette raison sociale, en se conformant simplement à la cote du jour établie à la bourse du « parti conservateur », c'est-à-dire de s'appliquer au maintien des institutions qu'il défendra et aussi longtemps qu'il les défendra[1]. — A quelques réserves près, il en était de même du troisième principe, à savoir du maintien du « prestige impérial » de l'Angleterre. Aussi, dès le premier jour, la Ligue emboîta-t-elle le pas, naturellement et spontanément,

1. Un des chefs de la Ligue ne faisait en réalité qu'en convenir quand il me disait : « On ne peut pas prétendre que la Primrose League soit attachée au parti conservateur, puisqu'il n'y a plus de parti conservateur depuis 1867. »

derrière le parti tory; ses sections sont vite devenues une contre-partie de l'organisation régulière du torysme, ayant les mêmes divisions territoriales qu'elle, défendant la même politique qu'elle, et mettant, dans les circonscriptions électorales, leurs efforts au service des mêmes hommes, des députés ou des candidats locaux du parti.

*
* *

L'organisation est savante et curieuse. Elle présente une combinaison bizarre de bric-à-brac de magasin d'antiquités avec de la machinerie moderne bien agencée. Chaque adhérent de l'un et de l'autre sexe, ayant signé un engagement solennel de défendre la religion, les États du royaume et l'ascendant impérial de l'empire britannique, reçoit un titre particulier selon le montant de sa cotisation — celui d'*associé* s'il ne souscrit que le taux minimum, celui de *chevalier* ou de *dame* s'il ou si elle verse une demi-couronne (3 fr. 15) en plus par an, pour le *tribut* porté au trésor central de la Ligue. Entrant dans la chevalerie avec le grade de *knight harbinger* (lors de la fondation, le premier grade était celui de *squire*, écuyer), les membres peuvent, après un stage minimum de douze mois et pour des services distingués, être élevés à la dignité de *knight companion*; les dames qui réunissent les mêmes conditions sont promues à l'*Ordre du mérite*. Ils peuvent, moyennant une guinée (26 fr. 25) par an, être admis: les hommes dans le « Chapitre impérial de la Primrose League » et les femmes dans le « Ladies Grand Council of the Primrose League ». Les membres du « chapitre impérial » qui s'appellent *Knights Imperial* (chevaliers de l'Empire) se gouvernent par un conseil élu, à la tête duquel se trouvent un Prieur et deux Sous-prieurs, tandis que le *Ladies Grand Council* reçoit ses présidents (extra-president et president) et vice-présidents des mains du Grand Conseil de la Ligue. Chacune de ces dignités est certifiée par un diplôme et symbolisée par des insignes particuliers auxquels viennent s'ajouter différentes sortes de breloques, broches et épingles instituées pour l'usage des membres[1]. On porte ces insignes

1. Cf. le catalogue illustré des insignes de la Ligue : *The authorised badges of the Primrose League* (Publication n° 110).

aux réunions de la Ligue et dans d'autres circonstances solennelles; on arbore un bouquet de primevères le jour anniversaire de la mort de lord Beaconsfield. En outre, des décorations spéciales sont conférées aux membres les plus méritants, depuis la « Grande Étoile » avec ses cinq grades jusqu'aux agrafes d'honneur. Les listes des décorés paraissent régulièrement dans l'Officiel de la Ligue. Tous les membres des différentes dénominations sont groupés en une hiérarchie qui s'étend des coins les plus obscurs du royaume jusqu'à Londres. Partout où il y a au moins treize membres, ils peuvent se former en section locale ou *Habitation*, après avoir obtenu à cet effet des lettres patentes de l'autorité suprême, qui s'appelle le *Grand Conseil*. Toutes les *Habitations* d'une circonscription électorale ou d'un comté peuvent se fédérer pour former un conseil de division ou un conseil de comté. Les délégués des *Habitations* locales se réunissent une fois par an à Londres. Cette réunion forme la *Grande Habitation*, qui est censée être une sorte de Parlement en face du pouvoir exécutif de la Ligue, du Grand Conseil, à la tête duquel se trouvent un grand maître, quatre vice-grands maîtres, avec un chancelier et un vice-chancelier. Les Habitations locales possèdent également toute une hiérarchie de dignitaires : conseillers directeurs ou dames présidentes, conseillers exécutifs, trésoriers, secrétaires, gardes *(wardens)* et sous-gardes *(subwardens)*, portant chacun et chacune des insignes distinctifs de leur fonction.

Ce sont ces derniers, les *wardens* et les *subwardens*, qui sont la cheville ouvrière de l'organisation. La circonscription territoriale de chaque Habitation est partagée entre eux en districts et îlots qu'ils travaillent systématiquement pour les besoins de « la cause », c'est-à-dire pour le triomphe du parti tory aux prochaines élections. Là où les Associations conservatrices sont faibles ou font défaut, la Ligue prend en mains l'œuvre de l'organisation du parti. Dans tous les cas elle seconde les Associations dans leur tâche, et en ce sens elle est subordonnée à l'Association locale. Dès que la période électorale s'ouvre, l'Habitation est tenue de se mettre en corps à la disposition de l'Association ou du candidat tory. Dans l'intervalle des élections, la Ligue aide l'Association conservatrice

de l'endroit dans ses travaux de tous les jours et particulièrement dans les enquêtes pour servir à la revision annuelle des listes électorales. Ses membres surveillent les départs et les emménagements des électeurs du quartier, fournissent à l'Association des renseignements sur les occupants des maisons, et enfin font un recensement électoral en règle, parallèlement à celui qui est fait par les agents de l'Association. Les membres féminins de l'Habitation sont particulièrement précieux pour le service des renseignements, qui exige souvent de la dextérité et de la légèreté de main. Ayant plus de loisir que les hommes, et profitant du bénéfice de leur sexe qui leur permet de circuler parmi la population sans faire trop remarquer leur qualité d'émissaires politiques, les *dames* travaillent sous main la circonscription électorale d'une manière continue. Chemin faisant, pour ainsi dire, elles sèment la bonne parole destinée à donner aux élections une magnifique récolte. Elles « expliquent les principes de la Ligue » dans leur application aux questions du jour ; à l'électeur populaire récemment appelé à la vie politique elles prodiguent des informations, en jetant la lumière de la vérité sur les « mensonges des radicaux ». Sans doute, il y a parmi les *Primrose Dames* des femmes d'une véritable distinction d'esprit, capables de discuter une question et sachant très bien parler. Mais ce sont des exceptions ; l'immense majorité est bien loin d'être dans ce cas ; ce qui n'est pas étonnant du reste, étant donné le caractère de l'éducation qui était réservée à leur sexe jusqu'à ces derniers temps. Aussi l'argumentation des *Primrose Dames* est-elle nécessairement d'ordre sentimental. Elle est trop souvent renforcée, à ce qu'on prétend, par des arguments *ad hominem*, par de petits dons en effets, en combustibles ou comestibles, et par des promesses de procurer du travail. La distribution de secours par les institutions de charité dont font partie les membres de la Primrose League, est, dit-on, pratiquée et utilisée par eux pour la même fin. La Ligue, bien entendu, repousse ces accusations avec indignation.

La Ligue répand également les lumières au moyen de conférences, de meetings, avec des orateurs locaux ou importés de Londres ou d'autres grands centres, et au moyen de publications, surtout de feuilles volantes distribuées infa-

tigablement et avec beaucoup de méthode par les dames. L'œuvre des conférences est ingénieusement réduite à une grande simplicité. La direction de la Ligue à Londres en a fait rédiger quelques-unes sur deux ou trois sujets (la Primrose League, l'Empire britannique) et en envoie des copies aux Habitations locales, où on n'a qu'à les lire. Souvent c'est le clergyman de l'endroit, presque invariablement une des colonnes de la Ligue, qui s'acquitte de cette tâche. Accompagnées de très nombreuses projections à la lanterne magique, qui en font le principal sinon l'unique attrait pour le public, les conférences s'appliquent à frapper l'imagination par la grandeur de la patrie anglaise, de la monarchie, de ses antiques institutions, de son empire colonial. L'érudition historique doit contribuer à la même fin, en démontrant, par exemple, que la reine Victoria est la représentante directe de la plus ancienne ligne ininterrompue de rois dont on ait connaissance : en effet, elle descendrait de Fergus Ier, prince irlandais et fondateur de la monarchie calédonienne en Iona vers l'an 330 avant l'ère chrétienne, lequel Fergus descendrait à son tour de Heber, un notable Milésien qui aurait conquis l'Irlande et y aurait fondé une dynastie à une date contemporaine du roi David d'Israël.

***

Si considérable que soit le nombre des conférences et celui des orateurs qui parlent aux meetings très fréquents dans les *Habitations*, si nombreuses que soient les publications, distribuées certaines années par millions, ce n'est pas la propagande doctrinale qui est la grande affaire de la Ligue. Sa véritable arme de combat, celle qui porte admirablement, est l'action sociale, qui s'applique à réaliser « l'union des classes », à l'inverse des radicaux qui « soulèvent classe contre classe et homme contre homme ». La Ligue ouvre ses portes à deux battants aux personnes de toute condition jusqu'à la plus humble, aux petits boutiquiers, aux artisans, aux journaliers, aux blanchisseuses, aux bonnes, avec les mêmes grades de *chevaliers* et de *dames*. Une fois ensemble, les membres des classes supérieures et riches leur prodiguent les bons procédés pour leur prouver d'une manière éclatante que les nobles et

les riches « sont les amis des pauvres gens » : ainsi le feu de convoitise allumé dans les cœurs populaires par les agitateurs radicaux s'éteindrait de lui-même.

La Ligue a élaboré toute une liturgie de communion des classes au moyen de fêtes. Chaque Habitation organise le plus souvent possible des réunions récréatives qui vont depuis les simples *teas* (réunions de thé) jusqu'aux *high class entertainments* et *fêtes* (divertissements et fêtes d'ordre élevé). Les *teas*, qui sont les réunions les plus modestes, sont aussi les plus fréquentes. Puis viennent les concerts, les réunions de danse, les bals. Les *fêtes*, qui combinent toutes ces récréations, sont souvent agrémentées de petites représentations dramatiques, tableaux vivants, exercices de ventriloquie, prestidigitation, « marionnettes italiennes », tours de clowns, etc. Les organisateurs des *Primrose League Fêtes* réussissent dans la tâche difficile de varier le programme, comme en fait preuve, par exemple, l'affiche suivante :

PRIMROSE LEAGUE ... HABITATION

GRAND THÉ ET DIVERTISSEMENT

ALBERT HALL,...

Le thé sera servi par des dames du Conseil Exécutif et leurs amies
à 4 h. 30, 5 h. 15 et 6 heures.
Meeting du soir, à 7 h. 30. Les portes ouvrent à 7 heures.
Des discours seront faits par le marquis de..., M. P., le colonel..., M. P.
Il sera offert un divertissement de premier ordre et très amusant consistant
en tours de jonglerie, de magie, grotesque musical;
illusions et déceptions; solos de piano;
nègre comique joueur au Banjo et danseur;
âne comique à la Blondin,
l'animal le plus drôle du monde;
double séance de clowns, etc., etc.
Billets pour le thé et le divertissement : un shilling;
pour le divertissement seul : 3 d.;
sièges réservés pour le divertissement, 3 d. en sus.
On trouve des billets chez...
Dieu sauve la Reine!

Dans le programme de toutes les réunions une place est toujours faite à l'éloquence politique, mais on ne lui permet jamais d'accaparer l'assistance, on ne tolère pas de longs discours. A la vérité, les speeches, dans les festins de la

Primrose League, sont plutôt un hors-d'œuvre. Aussi l'orateur, fût-il un membre du Parlement, y occupe un rôle quelque peu effacé. Un membre du Parlement tory donne de ces réunions, dans un livre très amusant, une description fantaisiste et nécessairement chargée, mais dont le fond est vrai : « Je suis invité à faire un discours aux membres d'une certaine « Habitation ». J'apparais à l'échéance, à ce que les hommes de loi appellent le *locus in quo*, et je suis salué par l'actif et intelligent secrétaire (tous les secrétaires ont le droit, établi par la prescription, d'être qualifiés d'actifs et d'intelligents). « Tiens, monsieur Blank, s'écrie-t-il, comment allez-vous? Je suis très heureux que vous soyez venu (comme si ce n'était pas convenu depuis des semaines) ; terriblement occupé, magnifique meeting, ce que nous aurons du monde ! Ils sont venus entendre Melville Jones, vous savez ». « Mais alors, me dis-je, il y aura un autre orateur, une célébrité locale quelconque, sans doute, toute préparée à m'éclipser et à enlever l'assistance ». Je pose, pendant un petit moment, sans but, puisque personne ne croit devoir me témoigner la moindre attention ; et j'entends de derrière quelque part venir quelque chose qui ressemble à des préparations à chanter. Bientôt le secrétaire passe de nouveau. Je le hèle. C'est un homme joyeux à l'esprit plaisant : « Avancez, avancez, ça va justement commencer », dit-il avec un sourire, voulant indiquer, je suppose, que le Conseiller Directeur est en train de monter au fauteuil. Je retiens mes sentiments contre cette profanation de l'occasion où je vais délivrer un discours qui pourrait, métaphoriquement parlant, ébranler l'Angleterre jusque dans ses fondements, et je demande avec tout le calme dont je suis capable : « A propos, quel est l'ordre du jour? » « Comment, vous n'avez pas de programme? Voyons (il examine le programme qu'il tire de sa poche), je sais que vous y êtes quelque part (je le crois bien, en effet). Oh ! oui, vous voilà, entre Letty Smith et Melville Jones ». « Entre Letty Smith et Melville Jones », répété-je à moi-même avec une amertume dans l'âme et de nombreux points d'exclamation rentrés ; puis, à haute voix, sur un ton d'interrogation et de plainte, car je sens qu'il y a quelque chose qui ne va pas : « Miss Smith? alors il y a des

dames qui parleront, eh ? » — « Mais non. Elle chante, et elle est jolie fille par surcroît. C'est une sorte de divertissement mélangé, mélangé pour assortir la compagnie, vous savez (et il sourit avec complaisance en faisant sa misérable plaisanterie), des chansons, des discours, et toutes ces choses-là. » Et c'est pour « toutes ces choses-là » que pendant des semaines je fatiguais mon cerveau pour produire des épigrammes, des antithèses, des fleurs de rhétorique, etc. ! Mais je suis pris au piège, aussi je poursuis mes questions, sans y apporter toutefois un réel intérêt. Je demande : « Et Thingummy Jones, qu'est-ce qu'il fait ? » « Oh ! c'est notre gros canon, garçon chic, chanteur comique, va nous donner une chose de genre, à ce qu'on m'a dit »... J'abandonne toutes les grandes espérances que j'ai conçues de diriger les destinées d'un empire par des paroles ailées, et je débite un discours tohu-bohu, bâclé en un quart d'heure devant un auditoire qui meurt d'impatience d'entendre Melville Jones dans sa célèbre chanson « L'homme qui se mit au lit avec ses chaussures[1] ».

Même en dehors de ces divertissements, les réunions de la Ligue fournissent à l'existence monotone de la petite bourgeoisie et du populaire, jusque dans les modestes *teas*, une distraction rehaussée par plus d'un charme, dont le commerce féminin n'est pas le moindre. Des jeunes gens y trouvent une occasion honnête de se rencontrer avec des jeunes filles et de parfaire dans l'ordre sentimental le rôle de *chevaliers* et de *dames* qui leur a été conféré pour la défense de l'ordre social. L'union des sexes vient ainsi compléter « l'union des classes », qui offre non seulement à la jeunesse, mais à tous les âges, une des satisfactions sentimentales les plus appréciées en Angleterre : le plaisir ému d'entrer en contact avec des gens d'un rang social supérieur.

Moyennant une cotisation d'un shilling ou de six pence on est collègue de personnages titrés ou simplement riches, on obtient accès à leurs salons et à leurs parcs, qu'ils mettent à la disposition de la Ligue pour ses réunions, et là les plus humbles peuvent frôler les puissants de la terre. Pour peu que l'on ait un peu d'aisance, de loisir, et d'intelligence, on

1. *Four years in Parliament with hard labour*, by C. W. Radcliffe Cook, M. P. L., 1890, pp. 125-127.

peut même être associé à l'œuvre de la Ligue et entrer dans son « cercle intime ». On prendra la charge d'un district en qualité de *warden* ou de *subwarden*, pour faire le recensement politique, et on aura l'occasion de rapporter les résultats aux personnages qui sont à la tête de l'Habitation. Un peu plus distinguée ou plus riche, une petite bourgeoise peut prendre place dans les comités, à côté des dames titrées, peut-être de marquises ou même de duchesses, et, assise dans leur salon doré, discuter d'égale à égale les affaires de l'Habitation. Si cette chance lui est refusée, il lui écherra peut-être, aux fêtes innombrables de la Ligue, l'honneur d'aider les grandes dames à préparer le thé et les sandwiches. Son mari ou son frère le *chevalier*, qui passe sa vie à vendre de la moutarde ou de la chandelle, recevra sa tasse de thé des propres mains d'une *dame* qui est une grande *lady*. Les *dames* et les *chevaliers* les plus en vue dans leurs coins de province sont à leur tour hissés jusqu'à l'Olympe de Londres par la chaîne de l'organisation, qui relie les Habitations locales à la Grande Habitation et aux Grands Conseils. Tout délégué local est admis aux réceptions que donnent les très nobles dames du Grand Conseil à l'occasion de la réunion annuelle, et ce sont des duchesses en chair et en os et des ministres ou ex-ministres qui lui font les honneurs. Sans doute, ils étaient plusieurs mille qui se pressaient dans les magnifiques salons, mais il emporte tout de même quelques poignées de main et quelques gracieux sourires.

Ainsi l'amour-propre et la vanité des membres de la Ligue, habilement mis en action, leur font emboîter le pas derrière un parti politique, souvent en dehors ou indépendamment de toute conviction politique. C'est pourquoi les chefs, soucieux du sage emploi de leurs moyens, ne se lassent pas de dire à leurs Dames : *Do not argue, take them in socially* (Ne discutez pas, mais attirez-les socialement). C'est là le mot d'ordre qui résume toute cette stratégie. Certes, les politiciens ont de tout temps spéculé sur le prix immense que l'Anglais attache aux marques d'attention conférées par des personnes d'un rang social supérieur. Pendant la période électorale, ils les prodiguaient au citoyen le plus humble ; un lord, comme le marquis de Wharton, le fameux *canvasser* du XVIIIe siècle, venait

voir le cordonnier Dick pour prendre avec lui un petit verre, et demandait à sa femme des nouvelles de Molly et de Jenny, ses enfants; de nos jours également l'ouvrier ou le petit boutiquier était recherché et gratifié de bonnes paroles et de sourires au cours du *canvass* électoral; mais, une fois le scrutin fini, ces humbles n'existaient plus pour les plus ou moins grands personnages qui avaient daigné descendre jusqu'à eux. L'électeur populaire n'en avait que trop conscience, et à la prochaine occasion il regimbait parfois. La Primrose League est venue combler la lacune en assurant par son organisation le service permanent des bonnes paroles et des sourires. Ces procédés aimables représentent désormais une valeur marchande d'autant plus grande que la récente loi de 1883 rend beaucoup plus difficiles et dangereuses les traditionnelles pratiques de corruption; la *considération sociale* que la Primrose League a entrepris de fournir, pour les besoins de la consommation, s'est offerte comme un moyen inattaquable de la corruption électorale.

A en croire certaines accusations, la Ligue emploie encore l'influence sociale comme une arme empoisonnée contre ses adversaires politiques; elle pratique le *boycotting*, qui consiste à faire le vide, dans les rapports sociaux, autour de la personne ou des personnes désignées; on ne fraie pas avec elles, on n'achète pas leurs marchandises, on ne leur fait pas de commandes de travail, on ne les emploie d'aucune manière. Terrorisés de la sorte par la Ligue, de petites gens d'opinion libérale se trouveraient dans la nécessité de choisir entre leurs convictions et leur gagne-pain [1]. Dans le cours de mon enquête à travers le pays, j'ai bien recueilli des doléances à ce sujet en plusieurs endroits, mais ailleurs les adversaires politiques de la Ligue déclaraient sans hésiter qu'ils n'avaient pas à se plaindre du *boycotting*. En tout cas, le *boycotting* est rarement l'effet d'un mot d'ordre. Dans les petits endroits, dans les districts ruraux où la dépendance est plus grande pour les gens qui ont à gagner leur vie, la pression sociale dans un

1. Pour défendre les électeurs libéraux des campagnes contre l'intimidation, une Ligue spéciale a été formée sous la présidence de M. John Morley (*Country Voters' Defence Association*), mais elle n'a pas eu de lendemain (faute de clients, disent les Tories).

but politique se fait d'elle-même; le terrain y est tout préparé, et une organisation politico-sociale telle que la Ligue le cultive naturellement par le seul fait de son existence. Il n'est même pas improbable que cette situation procure à la Ligue des adhésions peu sincères et qu'il y ait dans ses rangs des loups déguisés en brebis. Mais infiniment plus grand est le nombre de ceux qui, n'ayant pas non plus de sympathies particulières pour la Ligue, y entrent sans subir aucune pression sociale : ils cherchent simplement à s'amuser, et à peu de frais. Par exemple dans le Lancashire, où le goût de la danse est très développé, on paye avec empressement la cotisation de 6 d. ou 9 d. par an pour prendre part aux danses, dont les Habitations sont si prodigues.

Les femmes ont une part prépondérante dans l'œuvre de la Primrose League, d'abord par le privilège de leur sexe, qui fait que le *dignus est intrare*, dans les relations sociales, dépend d'elles ou reçoit son plein effet de leur assentiment, et aussi par les efforts particuliers et la volonté délibérée que les *Primrose Dames* déploient pour gagner les bonnes grâces des gens qu'elles attirent dans la Ligue à l'intention du parti. Ayant préparé le terrain électoral par cette œuvre de tous les jours et de tous les moments, elles fournissent à l'heure même des élections un appoint très précieux de *canvassers* qui battent la circonscription avec une énergie et un zèle sans mesure ; les mieux douées, chaque soir, font des discours en faveur du candidat tory ; d'autres se chargent de la très fastidieuse besogne des écritures, copient des listes, mettent les adresses sur les circulaires, les distribuent. C'est sur les efforts des femmes que repose la Ligue, ce sont elles qui en assurent la marche et finalement le succès, quoique le nombre des membres du sexe masculin soit quelque peu supérieur.

On se tromperait toutefois si l'on en inférait que l'influence des femmes dans la Ligue correspond à l'importance de leur rôle. Ce sont les hommes qui les dirigent, surtout ceux de Londres. Ils les utilisent avec habileté et fermeté, exploitant chez elles le sentiment sur lequel elles spéculent elles-mêmes, le snobisme qui règne du haut en bas de l'échelle sociale. Le « Grand Conseil des Dames », qui siège à Londres, n'a au-

cune autorité réelle, chacun de ses actes de quelque portée est soumis à l'approbation du « Grand Conseil » composé d'hommes. Le « Conseil des Dames » n'est qu'une institution décorative servant de prétexte à des cotisations, dont une bonne partie passe dans la caisse du « Grand Conseil ».

Au reste, les directeurs de la Ligue gouvernent toute l'Organisation d'une manière quelque peu autocratique. La part des Habitations locales dans la direction est petite, pour ne pas dire fictive. L'assemblée des délégués, qui se réunit tous les ans à Londres (la Grande Habitation), n'est qu'une réunion de parade sans indépendance, sans volonté. Il n'y a pas moyen d'y faire entendre un propos libre, on l'étouffe. Tout le pouvoir est aux mains du Grand Conseil qui, dans une large mesure, se recrute par cooptation. C'est à peine si l'on a réussi récemment à obtenir que la proportion des membres élus fût augmentée. Le Grand Conseil s'oppose à toute extension de la vie propre des Habitations de province, à la création de centres régionaux avec un peu d'autonomie. Il estime qu'une organisation qui ne vit que de concours bénévoles a besoin d'être fortement centralisée.

*
* *

Le succès de la Ligue varie selon les endroits. En règle générale on peut dire qu'elle prospère dans les districts ruraux où l'influence sociale exerce un pouvoir plus grand et où la population est plus sensible aux procédés particuliers de propagande de la Ligue. Toutefois elle trouve, dans les quartiers populaires des villes, parmi les habitants pauvres et ignorants, un sérieux appoint électoral. Le nord de l'Angleterre, avec ses forteresses radicales naguère si nombreuses, et sa population à tête froide, s'était, jusqu'à ces derniers temps, dérobé à la Ligue. Les Tories locaux eux-mêmes, dans le Northumberland par exemple, ne voyaient pas toujours d'un bon œil cette organisation qui faisait de la politique « avec de la danse et de la mangeaille ». Ils craignaient aussi que la Ligue n'absorbât une partie de l'argent qui allait dans la caisse de l'organisation régulière du parti. Mais depuis, la Ligue a réussi à étendre son réseau jusqu'à ces endroits, et

dans telle grande ville où les chefs tory avaient déclaré nettement qu'il n'y avait pas de place pour elle, il y a maintenant six ou huit Habitations.

A l'heure actuelle, la Ligue compte jusqu'à 2 300 habitations, avec plus d'un million et quart de membres.

Ce succès prodigieux ne peut certes pas s'expliquer par le seul goût du peuple anglais pour les distractions et les satisfactions de vanité. Il a des causes plus profondes, que l'on a déjà pu entrevoir. En premier lieu la Primrose League a réellement réussi à abaisser quelque peu les barrières de classes qui s'élèvent encore si haut en Angleterre, malgré les progrès démocratiques déjà réalisés. *The classicism, this curse of England* (l'esprit de classe, cette malédiction de l'Angleterre), comme disait le vieux Bamford[1], faisait du petit boutiquier, de l'artisan, une sorte de paria social dont le seul contact souillait. Sur cette plaie cuisante la Primrose League est venue verser du baume; peu importe qu'il soit fait d'ingrédients grossiers. De temps en temps « le galeux, le pelé » est introduit dans l'enceinte des « supérieurs », des hommes au « sang bleu », qui le reçoivent avec courtoisie, sinon avec cordialité. Le plat empressement qu'il met à saisir l'occasion de se rapprocher d'eux pour quelques instants, de les regarder de près, de les frôler avec un sentiment de béatitude, à cause de leur rang ou de leur fortune, est sans doute dépourvu de beauté morale. Mais au fond de ce snobisme qu'on peut, si l'on veut, qualifier d'abject, il y a la dignité humaine qui revendique ses droits trop longtemps méconnus.

D'un autre côté, la Primrose League est venue offrir comme centre de ralliement à tous les hommes de bonne volonté des principes plus généraux et plus généreux que la dogmatique étroite et sectaire du parti; elle a écrit sur sa bannière les mots : constitution, patrie, religion, sans épithètes. Les imaginations ne laissèrent pas d'être frappées; les âmes où remuait sourdement un désir de fraternité politique, moins conscient et moins articulé que celui de fraternité sociale, mais non moins réel, furent touchées. Sans doute, ce n'est qu'une illusion, et, en réalité. la Ligue est la servante d'un parti. C'est

1. *Passages in the life of a Radical.*

du plomb vil qu'elle offre au lieu d'or pur; mais, si l'on ne s'en doute pas, la fausse monnaie n'a-t-elle pas la vertu de la vraie? Seulement il est avéré qu'à la longue la fausse monnaie avilit le marché; dans l'ordre moral il n'en est pas autrement; la fausse monnaie morale avilit le caractère national. Et il faut bien se demander quelle est sous ce rapport l'influence de la Ligue de la Primevère.

Les chefs reconnaissants du parti tory, avec lord Salisbury à leur tête, ne se lassent pas de louer son effet bienfaisant sur la vie politique anglaise. Elle a, suivant eux, non seulement fourni le moyen le plus puissant pour réunir les enfants de la patrie commune, mais elle a développé l'esprit public et sauvé la démocratie anglaise de la domination du politicien professionnel, en empêchant l'Angleterre de tomber à l'état d'une démocratie manipulée mécaniquement[1]. Voilà qui demande à être discuté.

Sans doute la Ligue réunit les « enfants de la patrie commune », et le fait même souvent, mais on a vu dans quel but. Le résultat le moins discutable, c'est peut-être un certain adoucissement des mœurs; pour l'homme du peuple anglais, souvent d'un extérieur quelque peu brutal ou rude, les réunions de la Primrose League, présidées par des dames et des « gentlemen », sont une sorte de salon où ses manières se polissent. Mais la Ligue mérite-t-elle qu'on la loue d'avoir développé l'esprit public? Il n'y a point d'esprit public sans la conscience de l'intérêt public, sans le dévouement désintéressé à la chose publique. Or, le nerf moteur de la Ligue est l'égoïsme profond chez les « supérieurs », qui cherchent à y pêcher des votes, et chez les « inférieurs », qui viennent y quêter les bonjours et les sourires de ces personnages. Les organisations régulières de l'un et de l'autre parti, en Angleterre, sont bien loin d'être exemptes d'égoïsme, mais, chez la Ligue, il s'affiche sans vergogne, il appelle les gens au passage comme sur la voie publique. Sans doute, elle a réussi à tirer nombre d'électeurs de leur indifférence politique; elle s'est emparée d'une grande partie des nouveaux électeurs ruraux investis, par l'extension du droit de suffrage en 1885,

1. Cf. les discours de lord Salisbury du 24 avril 1889, à Bristol, et du 20 mai 1889, à l'occasion de la sixième réunion annuelle de la Grande Habitation.

du pouvoir politique, sans y avoir été préparés ; elle continue à mobiliser pour chaque élection des contingents qui, abandonnés à eux-mêmes, n'auraient jamais paru sur le champ de bataille. Mais ceux-ci ne font que suivre aveuglément le mot d'ordre : la partie ignorante du corps électoral que la Ligue amène au scrutin, forme ce qu'on a appelé en Amérique du bétail à voter (*voting cattle*) ; ce dont le parti retire des bénéfices momentanés, mais dont l'honneur et l'avenir du pays pâtissent.

Quant au mérite, attribué à la Ligue, d'empêcher l'Angleterre de tomber à l'état d'une « démocratie manipulée mécaniquement », elle peut d'autant moins y prétendre qu'elle est elle-même une machinerie et, chose nouvelle et inouïe, une machinerie qui fabrique des sentiments. Par le mouvement réglé de son organisation particulière travaillant d'une manière méthodique et continue, elle est capable de fournir au marché de la *considération sociale*, sur commande pour ainsi dire. Et elle peut aisément faire circuler son produit à distance, en exportant, pour les réunions et les fêtes, des *ladies* titrées, mises à la disposition des Habitations qui en manquent.

Il importe de constater que, tout en avançant dans le pays par la seule force acquise, la Ligue commence à manifester des symptômes de déclin (ce double phénomène, contradictoire en apparence, n'est pas inconnu dans les grandes organisations, il marque le point culminant de leur fortune). Les recettes du Grand Conseil, qui consistent surtout en *tributs* des *chevaliers* et des *dames* des Habitations locales, commencent à baisser, tandis que dans mainte Habitation l'ardeur des premiers jours se calme. On a jusqu'ici subvenu libéralement aux frais des Habitations pour leur permettre d'offrir des fêtes et des récréations ; on a fait effort pour traiter d'égal à égal l'homme qu'on était habitué de considérer comme un être inférieur ; on s'est imposé ces lourds sacrifices ; mais on commence à se lasser de ce jeu. Toutefois la Ligue de la Primevère a encore devant elle un lendemain et un rôle considérable à jouer dans la vie politique anglaise. Il faudrait une forte élévation du niveau intellectuel et moral des masses électorales et une péréquation réelle dans les sentiments réciproques des classes, — ou un déclin sans espoir de la fortune du parti tory — pour qu'elle perdît sa raison d'être.

*
* *

L'entrée en scène de la Primrose League, apportant au parti tory un secours inattendu et très actif, causa aux libéraux une vive surprise, et bien vite ils se décidèrent à employer contre leurs adversaires la même arme, à opposer aux *Habitations* des Primevères des *Associations des femmes libérales*. Inauguré dans le nord (à York) par des efforts isolés, le mouvement s'étendit peu à peu, et, en 1886, il y avait déjà un nombre suffisant d'Associations de femmes pour qu'on pût en former une fédération. L'organisation est établie sur le mode représentatif, au moyen de délégations successives, avec un self-government complet. L'autonomie est double : non seulement les Associations de femmes ne sont pas dirigées autocratiquement du centre, mais les hommes n'y ont aucun pouvoir, car elles sont composées exclusivement de femmes. Descendant dans la lice des partis politiques, les femmes libérales se sont tracé un idéal plus élevé que celui des *Primrose Dames :* elles ont voulu travailler pour le progrès politique et social, en se plaçant, pour accomplir leur œuvre, à un point de vue non seulement politique, mais moral. Leur propagande n'est donc pas tournée seulement du côté des électeurs, qui, par leur vote, peuvent faire triompher, dans la législation et dans le gouvernement, les principes du libéralisme, mais surtout elle s'adresse aux femmes pour éveiller chez elles le sens civique et l'intérêt pour la chose publique, que le manque d'éducation et aussi les mœurs les ont empêchées jusqu'alors d'éprouver. En fait de moyens d'action, les Associations se sont proposé de ne faire appel qu'à l'intelligence et au sens moral. En conséquence, elles se sont interdit tous ces symboles et ces emblèmes, tous ces titres ronflants, toute la ferblanterie d'insignes et de décorations dont se sont affublées leur rivales tory.

L'importance des Associations formées par les femmes libérales varie beaucoup d'endroit à endroit. Quelques-unes comptent jusqu'à mille ou quinze cents membres, tandis que d'autres n'arrivent pas à la centaine ou n'ont même qu'une existence intermittente. La grande majorité des membres se

compose de femmes d'ouvriers, mais ce sont les femmes de la bourgeoisie qui dirigent et, pour ainsi dire, font vivre les organisations. L'élément aristocratique n'y fait pas absolument défaut, mais il est peu important et ne soutient aucune comparaison avec le cortège de dames titrées et de *ladies* que la Primrose League peut exhiber. Les ressources pécuniaires ne sont pas considérables ; fournies par les donations des membres aisés, elles sont augmentées par de très modestes cotisations des membres de la classe ouvrière. Les femmes du peuple, quand elles paient, le font avec une régularité et une conviction qui sont d'autant plus méritoires que les Associations ne peuvent pas leur offrir les mêmes satisfactions que la Primrose League. Il y a chez elles, en effet, beaucoup d'*earnestness* politique, qui rappelle un peu la ferveur religieuse des âmes simples, et plus d'une d'entre elles fait preuve d'un réel désir de s'instruire, de pénétrer d'un regard dans cette région mystérieuse qui s'appelle *politics*. Les moyens servant à l'*éducation politique*, qui est une des principales fins de l'organisation des femmes, sont du type consacré : réunions, conférences et distribution de brochures.

Les meetings ont ceci de particulier que ce ne sont presque jamais de grandes réunions publiques ; ils ont plutôt un caractère privé et un aspect différent selon le milieu, depuis les *drawing room meetings* (réunions de salon) jusqu'aux *cottage meetings* dans les villages. Là, on se réunit dans le vaste salon d'une dame pour entendre des discours et des conférences politiques faites par des personnes de l'un ou de l'autre sexe ; ici, les femmes du village se rassemblent dans un cottage ou dans une cuisine pour entendre une politicienne en mission ou pour faire la lecture en commun d'un journal — interrompue de temps en temps par la turbulence des animaux domestiques qu'il faut réprimer. La politique est souvent combinée avec des travaux de femmes sous forme de *sewing meetings* (réunions de couture), et autres qui ont lieu périodiquement. Mais la combinaison la plus populaire, c'est, comme chez les Primroses, les *tea meetings* et autres *social meetings* agrémentés de musique instrumentale et surtout vocale. On voit que les femmes libérales ont tout de même emprunté à la Primrose League non seulement l'idée de leur

organisation, mais aussi certains de leurs moyens d'action, dans une mesure assez modeste, il est vrai. Leurs *teas* et *conversaziones* ne sont qu'un pâle reflet des fêtes de la Ligue: point de ventriloquie, de danses sur la corde à la Blondin, de mâts de cocagne, point « d'union des classes » opérée par le rapprochement de duchesses et de poissardes.

Mais les Associations de femmes libérales ne sont pas arrivées à élever la propagande politique à la hauteur morale qu'elles avaient conçue. Il est juste de reconnaître que des efforts très sincères et très sérieux ont été faits pour donner suite aux projets d'éducation civique qu'elles avaient formés. Les Associations ou leur Fédération ont organisé des conférences et même des cours systématiques d'instruction civique donnés par des femmes distinguées. Dans maint endroit, des personnes, pleines d'énergie et de dévouement, sont allées au-devant des femmes du peuple pour leur communiquer quelques connaissances politiques des plus rudimentaires; elles se transportent pour cela dans les districts ruraux en pénétrant jusque dans d'humbles hameaux. Toutefois ces efforts ont été paralysés tantôt par les difficultés énormes de la tâche et tantôt par les préoccupations électorales qui — réserve faite pour le *modus operandi* — ont absorbé les femmes libérales presque autant que les Primrose Dames.

Ici encore, en effet, les Associations féminines sont devenues comme un prolongement de la machine du parti. De même que les Primrose Dames, elles prennent une part très considérable au *canvass*, avec cette différence que, dans le camp libéral, ce ne sont pas uniquement des *ladies*, mais aussi les femmes du peuple qui sont mobilisées et envoyées en campagne, et ces dernières ne sont nullement les moins zélées. Elles parlent dans des réunions composées exclusivement de femmes et aussi dans des meetings publics à côté d'orateurs du sexe fort. Dans les élections locales, où les femmes jouissent du droit de suffrage, il est tout naturel qu'on les sollicite, mais souvent on considère comme utile de le faire même quand il s'agit des questions de politique nationale, afin de réagir par leur intermédiaire sur les hommes, notamment quand la question se présente ou peut être présentée sous l'aspect moral encore plus que sous l'aspect poli-

tique (par exemple pour protester contre l'oppression de l'Irlande, ou contre la législation sur le commerce des spiritueux, etc.)

L'éloquence politique est plus développée et mieux représentée chez les femmes libérales que chez les Primrose Dames. L'arme habituelle de celles-ci est le prestige de leur rang social et de leur fortune, de sorte qu'il leur suffit d'exhiber leur personne; tandis que les politiciennes libérales ne peuvent s'imposer que par leur talent, par leur parole incisive, par leur dialectique vigoureuse. Mais même chez les femmes libérales le nombre de personnes sachant bien parler n'est pas considérable; la proportion d'orateurs exercés, rompus à l'art de la « plate-forme » est, bien entendu, encore moindre. Il y en a un tout petit nombre qui approvisionne, pour ainsi dire, tout le marché politique. Sur la demande des Associations locales ou des candidats en instance d'élection, la Fédération envoie de Londres ses meilleurs orateurs aux quatre coins du royaume. Aux élections partielles tant soit peu importantes, elles sont là, arrivant de loin, dans le cortège des orateurs du parti qui envahissent les circonscriptions disputées, et elles partent matin et soir pour aider à enlever la place aux Tories. Aux élections générales, celles de ces dames orateurs qui n'ont pas de mari candidat courent également le pays en se transportant sur les points les plus menacés. Les autres circonscriptions ont à se contenter d'orateurs de réputation locale, dont plusieurs sont du reste importées aussi des régions voisines. Les Primrose Dames vont rarement loin de chez elles; elles opèrent de préférence dans le voisinage où elles sont connues et où leur nom, à lui seul, est une force.

Le concours que les politiciennes libérales prêtent ainsi à leur parti par le *canvass*, par la parole, ou par l'assistance qu'elles fournissent dans les travaux pour la revision des listes électorales, n'est pas du tout une quantité négligeable, et il prend d'année en année une extension plus grande. Toutefois, comparée à l'œuvre de la Primrose League, la leur est beaucoup moins efficace; les femmes libérales incorporées dans les Associations sont infiniment inférieures aux Primevères, en nombre et en influence sociale. En outre, elles sont divisées contre elles-mêmes sur la grave question du vote des femmes,

devenue naturellement toute actuelle, depuis que les partis ont appelé les femmes à prendre part à leurs combats politiques. Étant à la peine, maintes d'entre elles demandent à être aussi à l'honneur et réclament avec énergie le droit de vote politique. Lors de la formation de la Fédération libérale des femmes, les plus ardentes voulurent en faire une base d'opération pour leurs revendications politiques, mais la majorité, soucieuse uniquement des intérêts du libéralisme et du parti libéral, réussit à refouler la question à l'arrière-plan en la cachant sous une formule générale et vague qui inscrivait dans les statuts, parmi les « objets » de la Fédération, la « promotion des lois justes pour les femmes ».

La Fédération avec ses sections s'est vouée en effet tout entière au parti et, comme une servante fidèle, elle a fait docilement pour lui toute la besogne dont elle était capable. Mais quand, en 1892, Gladstone se prononça énergiquement contre la proposition soumise au Parlement et ayant pour objet de conférer aux femmes la franchise parlementaire, la révolte éclata. Les champions des droits politiques de leur sexe, qui réussirent sur ces entrefaites à « capturer » le Conseil de la Fédération et à y obtenir la majorité, estimèrent que le parti et son chef, Gladstone, ne faisaient que les exploiter pour leurs fins. La minorité modérée du Conseil, ou plutôt *loyale* au parti, se retira en corps pour fonder bientôt une organisation indépendante, sous le titre d'*Association libérale nationale de femmes*, sans préoccupation aucune des droits politiques féminins. Un certain nombre d'Associations locales passa du côté des dissidentes, mais la très grande majorité (plus de 400 Associations avec près de 80 000 membres) resta affiliée à la *Fédération*. De telle sorte qu'il y a désormais deux organisations de femmes travaillant pour le parti libéral.

La divergence sur la question du vote n'est pas la seule qui sépare les sœurs ennemies. Dirigée par des femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie aisée, pleine d'ardeur combative, la *Fédération* compte dans ses sections locales un grand nombre de femmes de la petite bourgeoisie non-conformiste, qui y apportent souvent avec les meilleures intentions du monde le tempérament de vertu exaspérée dont les sectes non-conformistes sont la serre chaude. La *Fédération*, qui se

considère non seulement comme une organisation de parti, mais aussi comme un parlement de sexe, se plaît à « passer des résolutions » sur tout sujet et à soulever des questions relatives au sexe, sans s'arrêter devant les plus scabreuses; elles se livrent, par exemple, à des débats publics sur la nécessité d'édicter une loi contre l'inceste, de mettre fin au régime des maisons de tolérance à l'usage des troupes stationnées dans l'Inde; elles passent ensuite à la question de la vivisection, ou à celle de mesures législatives contre l'affichage rural, contre les immenses affiches qui « dégradent notre campagne anglaise ».

L'*Association nationale* des femmes libérales a groupé autour d'elle des éléments plus pondérés. Elle fait moins de bruit, ne se livre pas ou presque pas à l'exercice qui consiste à « passer des résolutions » exhortatives, comminatoires et autres, mais pense davantage à l'éducation politique de ses adhérentes et, ce qui vaut encore mieux, à celle de son propre état-major. Elle accomplit cette dernière tâche dans les meilleures conditions en organisant dans ses bureaux de Londres des discussions périodiques entre ses membres, des conférences sur les questions à l'ordre du jour faites par les hommes les plus compétents, ministres auteurs de projets de loi soumis au Parlement, membres éminents des assemblées où le problème est soulevé, publicistes qui ont attaché leur nom à l'étude de la question.

Le troisième parti qui s'est formé à la suite du schisme libéral provoqué par le Home Rule irlandais, le parti des *Libéraux Unionnistes*, qui a dans plusieurs circonscriptions une organisation indépendante avec un bureau central à Londres, possède également une Organisation de femmes (*Women's Liberal Unionist Association*) avec une soixantaine de sections affiliées. Elle est construite sur la même base et fonctionne à peu près de la même manière que l'Association nationale libérale que l'on vient de décrire.

Ainsi, dans la lutte continue que se livrent les différentes nuances de l'opinion publique ou les différents intérêts organisés, aucun des combattants qui veulent tenir rang de parti ne croit pouvoir se passer de l'appoint des femmes. Exclues

par la constitution de toute participation aux affaires politiques, tenues à l'écart du forum par la tradition et les mœurs, elles sont maintenant sollicitées à l'envi de descendre dans la lice en dépit de la constitution et malgré la tradition. Il a fallu tout l'acharnement des partis pour qu'on ait eu recours à cette extrémité. Telles les levées exceptionnelles, quand les belligérants, décimés et épuisés, mais toujours âpres au combat, vont chercher de la nouvelle chair à canon.

Les uns, pour tenir tête aux adversaires, encouragent, les autres, par piété de parti, tolèrent l'intervention des femmes dans la politique militante, mais le nombre des hommes qui y sont nettement opposés, ou au moins l'envisagent avec scepticisme, est encore bien grand. Elle choque les *old fashioned politicians* (politiciens de vieux jeu), tories et libéraux, et ne soulève pas toujours l'enthousiasme de la nouvelle génération. Combien de fois ai-je entendu de la bouche des conservateurs et des radicaux la phrase : « *There is no good in women's electioneering* » (il n'y a rien de bon, aucun bénéfice à ce que les femmes se mêlent d'élections). Maints représentants des Organisations partagent cet avis en le motivant souvent par le manque de tact dont feraient preuve les femmes politiciennes qui, par excès de zèle, se laisseraient facilement aller à des pratiques de menue corruption électorale, tant chez les Tories que chez les libéraux, ou qui, dans leur *canvass*, s'acharneraient au point de rebuter l'électeur. Beaucoup d'électeurs, non encore émancipés des anciennes conceptions et des préjugés relatifs au rôle de la femme, considèrent même comme quelque peu humiliant pour eux d'être *canvassés* par une femme qui vient leur faire au pied levé une conférence politique. D'autre part, les maris, dans les classes populaires, par exemple, n'envisagent pas toujours d'un bon œil l'activité politique de leurs femmes, tantôt par une certaine jalousie de sexe, tantôt en raison du temps que la politique absorbe. Les ouvriers acceptent avec résignation ou approuvent même que leurs femmes fassent du *canvass* aux élections générales où la destinée de leur parti se joue pour quelques années, mais ils ne voient pas la nécessité pour elles de faire continuellement de la politique. Dans la bourgeoisie, où les femmes ne travaillent pas, le temps dé-

pensé ne présente pas la même importance, mais le va-et-vient perpétuel occasionné par l'activité politique des femmes, la série des séances de comités, des meetings, des préparatifs des fêtes, tout cela peut être fort énervant pour le mari d'une « dame-president » et le conduire à être « *disgusted with all this business* » (dégoûté de tout cela). Il ne manque pas non plus de gens qui sont choqués par l'énergie exagérée que les femmes mettent parfois à payer de leur personne dans les campagnes électorales. En effet, le désir qu'ont certaines politiciennes de faire flèche de tout bois, dans l'intérêt de leur parti et du candidat — parfois un proche parent — leur a fait introduire dans la tactique électorale des procédés jusqu'alors inconnus.

Telle la femme qui accompagne son mari dans toutes les réunions électorales et qui, dans les entr'actes des discours, chante des couplets pour amuser la foule; en y récitant de la poésie de café-concert, elle remporte souvent un succès plus grand que tous les orateurs, et gagne réellement des voix pour le scrutin. Si elle sait manier la rime, elle va quelquefois jusqu'à chansonner le compétiteur de son mari de réunion en réunion. Il y a quelque temps une dame, belle-fille d'un lord libéral, qui aidait son mari dans sa campagne électorale en charmant les électeurs par ses chansons, introduisit dans son répertoire un couplet à l'adresse du candidat tory. Celui-ci, naturellement vexé, écrivit au mari : « Je suis informé que madame Z... a récemment chanté à... ce qui suit : « Nous mettrons les Tories en déroute et nous » pousserons le vieux X... à l'égout ». L'héroïne de l'incident prit sur elle de répondre elle-même : « J'ai chanté à... et ailleurs, avec beaucoup de succès, le couplet suivant : « Nous avons empêché X... de passer et nous avons poussé » les Tories à l'égout. — Votre bien dévouée Y. Z. »

Les femmes ont mis, à répondre à l'appel des partis, beaucoup plus d'empressement qu'elles n'en avaient manifesté à occuper la place que le législateur leur avait faite dans l'administration locale en leur conférant le droit électoral pour les différents conseils et pour les comités scolaires (avec le droit d'éligibilité à quelques-unes de ces assemblées). La politique de partis, même dans ses voies extraconstitutionnelles,

leur offrait évidemment un champ d'action plus attrayant, plus émouvant dans tous les sens de ce mot, jusqu'au plus élevé. L'imagination de la femme d'attaches libérales, animée du désir, peut-être bien vague et nébuleux, du plus grand bonheur pour le plus grand nombre, et de la foi dans le progrès indéfini dont le « libéralisme » serait le véhicule, l'a poussée vers l'action dans le « parti libéral ». La *Primrose Dame* a saisi l'occasion bienheureuse de sauver des âmes de la damnation radicale, et d'arracher au monstre de la révolution et de l'athéisme les victimes qu'il guettait. La broderie ou la peinture des bannières pour l'*Habitation* et les séances de ses comités offrent à la langueur mystique de son âme confuse et à l'ennui du désœuvrement ce refuge que la broderie des ornements sacerdotaux et les vêpres fournissent aux dévotes catholiques. Dans la vie publique, les femmes anglaises trouvent le moyen de donner plus d'intensité à leurs vertus domestiques : voici une femme qui, sans relâche, chaque jour, travaille pour gagner à son mari la faveur de ses futurs électeurs ; en voici une autre qui, dès l'ouverture de la période électorale, abandonne tout, sa maison, ses plaisirs, fait discours sur discours et, de haute lutte, emporte un siège au Parlement pour son mari ; voici une mère qui court le pays du nord au sud pour parler devant les électeurs pour son fils qui fait ses premières armes politiques ; là, une femme combat pour son frère. Beaucoup d'autres femmes cèdent à des mobiles moins élevés : l'éblouissement du feu de la rampe, le désir de s'exhiber. Un nouvel aliment est donné au *cabotinage* qui envahit de plus en plus la société anglaise et voile comme d'une ombre ce type fier et noble entre tous de la femme anglaise, professant la maxime *humani nihil a me alienum puto*. On se laisse d'autant plus facilement aller à des exagérations que l'intérêt de la bonne cause, c'est-à-dire du parti, les couvre de son autorité morale.

M. OSTROGORSKI

LE COLLIER DE LA REINE

I

LE CARDINAL DE ROHAN, LA REINE MARIE-ANTOINETTE ET L'IMPÉRATRICE MARIE-THÉRÈSE

La célèbre affaire du Collier, que le Parlement de Paris instruisit et jugea en 1785-1786, a été, de tous les procès dont l'histoire de France a gardé le souvenir, celui qui a exercé l'action la plus profonde sur les destinées de notre pays. Les passions s'en emparèrent. Il fut entre les mains des politiciens un bélier dont ils ébranlèrent la monarchie. Avec raison, Mirabeau pouvait dire : « Le procès du Collier a été le prélude de la Révolution[1]. »

Marie-Antoinette y perdit joie et repos. « A cette époque, écrit madame Campan, finirent les jours fortunés de la reine. Adieu pour jamais aux paisibles et modestes voyages de Trianon, aux fêtes où brillaient tout à la fois la magnificence, l'esprit et le bon goût de la cour de France; adieu surtout à cette considération, à ce respect, dont les formes accompagnent le trône, mais dont la réalité seule est la base solide. »

Gœthe fut passionné par cette intrigue. Il voulut se mettre en rapport direct avec Breteuil qui y joua un rôle important.

1. Opinion rapportée par le comte de la Marck. *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de la Marck pendant les années 1789, 1790 et 1791*, publiée par M. de Bacourt.

Il étudia l'affaire dans les pièces mêmes de la procédure et en découvrit les conséquences, de son esprit clairvoyant : « Ce procès, dit-il, fit un ébranlement qui secoua les fondement de l'État; il détruisit la considération que le peuple avait pour la reine, et, généralement, pour les classes supérieures, car — hélas! — chacun des acteurs ne faisait que dévoiler la corruption où se débattaient la Cour et les personnes du plus haut rang. » Gœthe ajoute : « L'événement me remplit d'épouvante comme la tête de la Méduse. Ces intrigues ensevelirent la dignité royale et, par avance, la détruisirent. L'histoire du Collier constitue la préface immédiate de la Révolution. Elle en est comme le fondement. La reine, si étroitement liée à cette fatale affaire, y perdit sa dignité, sa considération; elle y perdit dans la pensée populaire l'appui moral qui faisait d'elle une figure intangible[1]. » Jugement confirmé par le plus éminent des historiens de Marie-Antoinette, M. Pierre de Nolhac : « A partir de l'affaire du Collier, la France se hâte vers la Révolution. La royauté a perdu son dernier prestige, Marie-Antoinette est, par avance, découronnée[2]. »

En raison de leur importance, les faits ont été déformés par l'esprit de parti, chacun s'efforçant d'y trouver des arguments à sa cause; ce qui n'était d'ailleurs pas difficile dans l'amas de documents, mémoires et dissertations des avocats, brochures, libelles, pamphlets, plaquettes au rouleau, articles de journaux, nouvelles à la main, petits vers et brevets à la calotte, sarcelades et pasquinades, commérages et papotages, où l'affaire fut, dès les premiers moments, submergée.

De nombreuses pièces du procès demeurées ignorées et

1. Gœthe, *la Campagne de France*, éd. Arthur Chuquet, p. 159. — Gœthe a essayé de reconstituer l'intrigue du Collier dans une comédie en cinq actes, *der Gross-Kophta*, très intéressante à étudier, car on y voit l'opinion qu'il se faisait des différents personnages en action. Le caractère du cardinal de Rohan *(der Domherr)* est tracé de la manière la plus heureuse. Cagliostro *(der Graf)*, la comtesse de la Motte *(die Marquise)*, le comte de la Motte *(der Marquis)*, mademoiselle d'Oliva *(die Nichte)*, sont figurés par leurs traits essentiels. Mais Gœthe a réuni en une seule personne mademoiselle d'Oliva et mademoiselle de la Tour, nièce de madame de la Motte. Le seul personnage que le poète ait inventé pour les besoins de la pièce est le chevalier *(der Ritter)*; encore ce rôle paraît-il lui avoir été inspiré par la personnalité du baron de Planta.

2. Pierre de Nolhac, *la Reine Marie-Antoinette* p. 78.

dont M. Campardon lui-même n'a pas cru devoir faire usage[1], et puis la correspondance des principaux acteurs du drame, jusqu'à ce jour non seulement inédite, mais inconnue[2], offrent une base très large pour y asseoir des conclusions. Ce qui est à nos yeux le plus digne d'attention, c'est que nous pouvons, grâce à ces informations directes et abondantes, contourner les caractères des personnages. Leurs physionomies en ressortent toutes vivantes. Et finalement il apparaît, ainsi qu'il arrive toujours quand on approfondit les événements humains, que c'était dans le fond des caractères que se trouvait la raison d'être, partant l'explication des faits qui semblaient — chacun jugeant instinctivement les autres d'après soi-même — extraordinaires et mystérieux.

*
* *

Le 19 avril 1770, l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de de l'impératrice-reine Marie-Thérèse, épousait par procuration, en l'église des Augustins de Vienne, Louis, petit-fils de Louis XV, devenu par la mort de son père héritier de la couronne de France. Elle n'avait pas encore quinze ans. Le 21 avril, elle quitta l'Autriche, accompagnée du prince de Starhemberg. Passant à Strasbourg, le 8 mai, elle y fut haranguée par un jeune prélat, l'évêque coadjuteur du diocèse, le prince Louis de Rohan. Sous le haut portail de la cathédrale, Louis de Rohan s'avança au devant de la dauphine avec un salut d'une grâce souple et légère. Derrière lui se tenaient les dignataires laïques et ecclésiastiques du chapitre : le prince Ferdinand de Rohan, archevêque de Bordeaux, grand prévôt ; le prince de Lorraine,

1. M. Émile Campardon a publié, sous le titre : *Marie-Antoinette et le procès du Collier*, l'ouvrage le plus important et le mieux documenté dont ces événements aient été l'objet ; mais le savant archiviste n'a cru devoir insérer parmi ses pièces justificatives que les interrogatoires des principaux accusés, négligeant les témoins secondaires dont les dépositions, bien que de deuxième plan, sont les plus pittoresques. En outre, M. Campardon a laissé de côté toutes les confrontations où les caractères apparaissent avec le plus de vivacité. Ces pièces se trouvent aux *Archives nationales* dans le carton X, 2 b/1.417.

2. *Archives nationales*, F, 7/4445, B, Papiers du Comité de Sûreté générale. — Nous sommes redevables à M. Alfred Bégis, l'érudit secrétaire général de la Société des Amis des livres, non seulement de l'indication, mais de la copie de ces précieux documents.

grand doyen ; l'évêque de Tournai, les deux comtes de Truchsess, les comtes de Salm et de Manderscheid, les trois princes de Hohenlohe, les deux comtes de Königseck, le prince Guillaume de Salm ; puis le groupe des chanoines en camail et en rochet, sortis de ces petites maisons, qui entourent la cathédrale comme les anges assis aux pieds de la vierge dans les tableaux des primitifs.

Louis de Rohan dessinait une silhouette svelte et élancée. Dans son port et sa démarche, chaque mouvement trahissait l'aristocratie de sa race. Les traits du visage étaient très fins, fins comme le regard d'un bleu limpide où il y avait à la fois de la réserve et des caresses. Il avait presque la beauté d'une femme dans sa longue robe de moire violette, tombant en plis à la Watteau, sous la mousse légère du point d'Angleterre. Il tenait la mitre étincelante dans ses mains longues et délicates où brillait l'anneau épiscopal.

La haute flèche de la cathédrale portait dans la clarté du ciel les dentelles de ses pierres rouges. Par les portes grandes ouvertes flamboyait du fond de la nef la joaillerie des vitraux. En vagues sonores, comme par bouffées, l'harmonie bruyante des orgues roulait sur le parvis. Elle s'engouffrait dans les rues, se mêlant aux acclamations de la foule, car, jusqu'aux marches de l'église, le peuple se pressait, accouru de tous les points de la province en costumes du pays, costumes de fête : masse animée, bariolée, où le vert des corsages était d'un ton franc et frais comme les prairies; où les cheveux blonds des filles brillaient d'un doux éclat sous les larges rubans noirs.

Les orgues se turent et le prélat dit d'une voix claire, pénétrante, que la solennité de la circonstance faisait frissonner légèrement : « Vous allez être parmi nous, madame, la vivante image de cette impératrice chérie, depuis longtemps l'admiration de l'Europe comme elle le sera de la postérité. C'est l'âme de Marie-Thérèse qui va s'unir à l'âme des Bourbons [1]. » La petite princesse eut un moment d'émotion. Deux larmes coulèrent sur ses joues qui étaient devenues plus roses, une lumière lui passa sur le front. Elle avait encore l'angoisse des

1. La harangue a été publiée par Le Roy de Sainte-Croix, *les Quatre Cardinaux de Rohan*, p. 72-74.

derniers embrassements, les derniers embrassements de sa mère laissée si loin. Elle l'avait quittée, pour toujours peut-être, et elle était encore une enfant. Marie-Antoinette adorait sa mère qui avait veillé sur son éducation avec la force de son intelligence et toute la tendresse de son cœur, et, subitement, par ce prélat inconnu, d'une figure si jolie, claire et comme transparente dans la gloire de sa parure, parmi les chants sacrés et les fumées blanches des encensoirs, cette image vénérée était placée devant elle. Marie-Antoinette, la tête penchée sur sa poitrine qui se soulevait plus fort, entra sous les hautes nefs, où le tonnerre des grandes orgues avait repris son fracas.

La troupe formait la haie sur son passage. Elle arriva au grand chœur au bas duquel se tenaient les Cent-Suisses en uniformes brillants. Au pied de l'autel de Saint-Laurent, qu'entouraient les gardes du corps, un prie-Dieu l'attendait. Elle s'y agenouilla tandis que les dames de sa cour se rangeaient autour d'elle sur des tabourets. Et Rohan, avant de se placer sous le dais pontifical, se tournant vers l'enfant inclinée, la bénit d'un geste large et tranquille. Les harpes du haut du chœur faisaient pleuvoir sur les dalles des notes argentines. La messe commença.

*
* *

A la cour de France, la jeune et gracieuse dauphine fut reçue avec magnificence; mais de Compiègne ou de Versailles elle s'informa plus d'une fois du beau prélat d'Alsace qui, à son arrivée en terre de France, avait éveillé en elle une si vive émotion. Ce qu'elle en apprenait fut d'ailleurs pour la surprendre. Dans son palais de Saverne, près de Strasbourg, entouré de la noblesse et des plus jolies femmes de la province, Rohan menait la vie d'un prince féodal. A cheval, suivi des meutes hurlantes, par les plaines, dans les bois, il chassait le renard et le sanglier. Dans les salles du palais, les vins du Rhin et de Hongrie coulaient à flots et des chevreuils entiers étaient servis sur les tables.

Le duc d'Aiguillon, appuyé par la toute-puissante favorite du roi Louis XV, Jeanne Bénéditte Vaubernier, comtesse du Barry, venait d'être nommé premier ministre. Il était dévoué

à l'illustre famille des Rohan-Soubise, si influente à la cour, principalement à cause de la situation de madame de Marsan, gouvernante des Enfants de France. Le 9 juin 1771, Marie-Antoinette écrivait à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse : « L'on dit que c'est le coadjuteur de Strasbourg qui doit aller à Vienne comme ambassadeur. Il est de très grande maison, mais la vie qu'il a toujours tenue ressemble plutôt à celle d'un soldat qu'à celle d'un coadjuteur. » Le comte de Mercy-Argenteau, représentant de la couronne d'Autriche auprès du roi de France — le très fidèle conseiller de Marie-Thérèse et qui allait devenir celui de Marie-Antoinette — mandait de son côté : « Cet ecclésiastique est entièrement livré à la cabale de la comtesse du Barry et de d'Aiguillon, et je crains que ce ne soit pas le seul inconvénient qui le rende peu propre à la place qui lui est destinée. »

Les Rohan se déclaraient issus de l'ancienne maison souveraine de Bretagne, arrivés en France avec Anne, la petite « duchesse en sabots » qui épousa Charles VIII. Ils tenaient à la branche de Valois par Catherine de Rohan, femme du comte d'Angoulême, aïeul de François Ier; ils étaient alliés aux Bourbons eux-mêmes par Henri IV, petit-fils d'une Rohan, qui avait épousé le duc d'Albret, roi de Navarre. Les Rohan faisaient corps avec les princes de Lorraine, marchant de pair avec eux, immédiatement après les princes du sang.

Louis de Rohan était né en 1734. En 1760 il avait été nommé coadjuteur de l'évêque de Strasbourg et sacré la même année évêque de Canopes *in partibus*. C'était une nature très douée, fine fleur d'aristocratie, comme en produisent les civilisations raffinées en leurs plus délicats épanouissements. Il avait beaucoup de cœur et beaucoup d'esprit et une élégance subtile dont sa dignité ecclésiastique rehaussait le charme singulier, « une galanterie et une politesse de grand seigneur, dit la baronne d'Oberkirch, que j'ai rarement rencontrées chez personne ». Il avait été reçu membre de l'Académie française à vingt-sept ans et, parmi tant de noms illustres, figurait avec honneur. Personne n'avait une conversation plus agréable et les Immortels se déclaraient charmés de sa compagnie. Un cœur « sensible », comme disaient les contemporains, et une grande fortune lui permettaient de faire le bien largement. Il le faisait

avec bonne grâce et d'un esprit joyeux. Plus tard, après qu'une catastrophe terrible l'eut terrassé, il trouva dans l'adversité des personnes qui se souvinrent de ses qualités charmantes et des écrivains pour les rappeler. Manuel, dans son *Garde du corps*, un pamphlet qui fit grand bruit et fut poursuivi à la requête des Rohan, trace son portrait : « Il a vraiment bon cœur. Il est fier, pas trop. En le monseigneurisant on a de lui tout ce qu'on veut. Généreux au possible, il a par devant lui mille traits qu'on devrait bien publier. Il en est temps ou jamais. Mais on se taira. La reconnaissance est muette, la calomnie a cent voix. Obliger est une belle chose : mais qui? — toujours des ingrats. Et puis, faites le bien : et voilà pourquoi si peu de gens se soucient d'en faire ! »

De ces traits « qu'on devrait bien publier », citons-en un.

Rohan tenait à Saverne table ouverte. Un pauvre chevalier de Saint-Louis venait s'y asseoir, mais il n'avait pas, comme les autres, des pièces d'argent à glisser sous la serviette pour le valet servant, d'où rancune de ce dernier. Il signala au prince cet hôte minable qui venait sans invitation. Rohan ordonna de le faire asseoir auprès de lui : honneur qui surprit le chevalier; mais celui-ci ne tarda pas à deviner la malice à la figure de l'officier servant. Au milieu du repas, le prince, qui s'occupait de magie, demanda brusquement à son hôte combien de diables il connaissait :

— Trois, Monseigneur.

— Trois?

— Un pauvre diable qui trouve à manger chez un bon diable, mais qu'un mauvais diable a voulu mettre dans l'embarras.

Rohan, charmé de la réponse, fit savoir que le couvert du chevalier serait désormais mis chez lui chaque jour.

On accusait Louis de Rohan d'être léger, défaut de son rang et de son éducation, et d'où résultait d'ailleurs l'agrément de son caractère. « Il devrait se chausser de bonnes semelles de plomb, poursuit Manuel, et se couvrir la nuque d'une bonne calotte de plomb — c'était la précaution du léger Philotas pour ne pas tourner à tout vent. » — « Il était affable et poli, dit un autre pamphlétaire, mais il lui arrivait

trop souvent, comme à un grand, de ne pas se plier aux manières d'attention qu'on lui témoignait. D'un esprit actif et prompt, saisissant les idées avant qu'on les eût exprimées, imaginant déjà tout ce que la langue pesante d'un harangueur avait à peine commencé de prononcer, et par conséquent fatigué de l'attention qu'on exigeait de lui, déplaisant par le peu de poids qu'il donnait aux choses auxquelles on en donnait le plus et qu'on croyait mériter le plus de combinaisons, toujours taxé par ses inférieurs de juger trop légèrement parce qu'il jugeait vite et que les conclusions les plus justes n'étaient pas favorables à tous, il voyait ses qualités brillantes, auxquelles il ne s'était pas occupé de donner la forme qu'il fallait pour séduire par elles-mêmes, contribuer à le décrier et servir d'armes contre lui. »

*
* *

Pour équiper son ambassade, Rohan avait dépensé des sommes immenses. Deux carrosses de parade du prix de quarante mille francs : on eût dit de grandes lanternes empanachées, ciselées par des orfèvres, suspendues sur des ressorts d'acier. La caisse tout entière, et jusqu'à la coquille où le cocher posait ses pieds, étaient peintes d'armoiries et de fleurs sur les laques brillants. Une écurie de cinquante chevaux, dont le premier écuyer était brigadier des armées du roi, un sous-écuyer et deux piqueurs ; six pages tirés de la noblesse de Bretagne et d'Alsace, vêtus de soie et de velours, avec un gouverneur pour le métier des armes et un précepteur pour le latin ; deux gentilshommes pour les honneurs de la chambre : le premier était chevalier de Malte, et le second capitaine de cavalerie ; six valets de chambre, un maître d'hôtel, un chef d'office, tout de rouge habillés et galonnés sur les coutures ; deux heiduques qui avaient des brandebourgs et des plumets ; quatre coureurs chamarrés de broderies d'or et pailletés d'argent : chacun de ces costumes avait coûté quatre mille livres et faisait au soleil un étincellement de féerie ; douze valets de pied ; deux suisses, dont l'un, le plus maigre, pour les appartements, et l'autre, très ventru, pour le service de la porte. Pour accompagner les repas, six musi-

ciens habillés d'écarlate, les boutonnières filigranées d'or fin ; puis un intendant de maison, un trésorier, quatre gentilshommes d'ambassade nommés et brevetés par la Cour ; pour secrétaire d'ambassade un Jésuite et, pour seconder le Jésuite, quatre secrétaires adjoints[1].

Marie-Thérèse n'avait pas accueilli d'une manière favorable le nom du nouvel ambassadeur. « J'ai tout lieu d'être mécontente du choix que la France a fait d'un aussi mauvais sujet que le coadjuteur de Strasbourg, écrivait-elle à Mercy-Argenteau. Je l'aurais peut-être refusé si je n'avais été retenue par la crainte des désagréments qui auraient pu en rejaillir sur ma fille. Vous ne laisserez pas de faire comprendre à la Cour de France qu'on fera bien de recommander à cet ambassadeur une conduite sage, conforme à son état. Je vous avoue que je crains nos femmes d'ici. »

Rohan arriva à Vienne le 6 janvier 1772. Il présenta ses lettres de créance le 10 février. Marie-Thérèse fut surprise d'une première impression favorable. Elle en écrit à son représentant à Versailles : « Rohan est tout uni dans ses façons et tout simple dans son extérieur, sans grimace ni faste, très poli avec tout le monde. D'abord il déclara ne pas vouloir fréquenter les spectacles ; mais bientôt il changea de sentiments. »

Malheureusement, Marie-Thérèse, elle aussi, changea bientôt de sentiments à l'égard du représentant du roi de France, pour revenir aux préventions que sa correspondance avec Mercy-Argenteau lui avait inspirées. L'impératrice était une nature très simple et très droite, profondément allemande, prenant les choses au sérieux. Les façons légères du prélat, son élégance mondaine, ses propos aimables où perçait une pointe de cette galanterie qui faisait alors le dangereux éclat de la Cour de France, l'étonnèrent d'abord, puis l'effrayèrent, et bientôt lui firent horreur. Un évêque, qui se rendait aux invitations de la noblesse du pays en costume de chasse — juste-au-corps vert à brandebourgs d'or, plumes de faucon en aigrette sur la coiffe ; — qui, dans son château des bords

1. Voy. les détails donné par l'abbé Georgel, secrétaire de l'ambassade du prince Louis de Rohan à Vienne, dans ses *Mémoires*, II, 218-19.

du Danube — cadeau royal de la reine de Hongrie à l'ambassadeur de France — recevait en tumultueuses parties de chasse les plus illustres familles de Vienne; — un prélat qui, à l'ambassade même, organisait des soupers par petites tables pour les dames de la Cour, et, à ces dames, ne laissait pas de tourner, le plus agréablement du monde, les compliments les plus séducteurs, — semblait à la pieuse souveraine un représentant du diable plutôt que du roi très chrétien. Avait-on, au point de vue moral, un grief sérieux, précis, à formuler contre lui? Marie-Thérèse eût été embarrassée de le dire, et, qu'elle qu'ait été jusqu'à ce jour l'opinion des historiens, nous ne le croyons pas; mais les apparences semblaient à l'impératrice tellement abominables qu'avec son esprit de femme, elle ne pouvait douter que le fond n'y fût aussi. « L'ambassadeur Rohan, écrit-elle quinze jours après son arrivée, est un gros volume farci de bien mauvais propos, peu conformes à son état d'ecclésiastique et de ministre, et qu'il débite avec impudence en toute rencontre; sans connaissance des affaires et sans talents suffisants, avec un fond de légèreté et de présomption et d'inconséquence. La cohue de sa suite est de même un mélange de gens sans mérite et sans mœurs. » Une exécution en règle, comme on voit, et le temps ne fera qu'accentuer cette opinion défavorable, au point que l'antipathie deviendra peu à peu chez l'impératrice une sorte de haine violente et passionnée.

L'incident des soupers faillit dégénérer en querelle.

C'était une innovation de Rohan qui avait eu le plus grand succès. Le jeune prélat réunissait à l'ambassade des sociétés de cent à cent cinquante personnes choisies parmi les meilleures familles de l'Autriche. Des tables de six ou huit couvert au plus se multipliaient dans les salons du palais Lichtenstein dont les jardins étaient illuminés. Les convives s'y groupaient à leur guise, et quel joyeux babillage dans le cliquetis de la porcelaine, de l'argenterie et des cristaux! Notre ambassadeur évitait ainsi la monotonie compassée et silencieuse des longues tables officielles, où tout le monde jusqu'alors, en ces agapes diplomatiques, s'était si solennellement et diplomatiquement ennuyé. Aussi ne doit-on pas s'étonner si, parfois, la gaieté devenait un peu bruyante. Elle

était toujours, assurait Rohan, du meilleur aloi. Les soupers étaient suivis de jeux, de danses, de concerts, « où la jeunesse, dit l'abbé Georgel, jouissait sous les yeux des parents d'une honnête liberté ». Rohan y présidait, avec quelle grâce, on l'imagine. Les jeux et les ris autour du prélat charmé nouaient les jolies intrigues d'amour. Et comme la compagnie s'amusait infiniment, elle ne se séparait que fort avant dans la nuit. Les invitations aux gais soupers de l'évêque furent de plus en plus recherchées et Marie-Thérèse fut de plus en plus convaincue que l'ambassadeur de France « corrompait sa noblesse ». Elle chargea le prince de Saxe-Hilburghausen, « aux conseils de qui l'âge, le rang, la considération étaient faits pour donner du poids », de présenter des observations. Rohan répondit avec infiniment de politesse que la plus grande décence ne cessait de présider à ces réunions, qu'elles étaient annoncées pour toute l'année et qu'on ne saurait les suspendre sans donner prétexte aux plus mauvais bruits aussi bien sur les invités que sur lui-même. « Sa Majesté, dit-il, est suppliée de peser ces raisons dans sa sagesse et de ne rien exiger qui pût porter atteinte à la réputation de l'ambassadeur comme à celle des premières maisons de Vienne qui lui font l'honneur de fréquenter ces assemblées. » Et les « assemblées » continuèrent comme par devant.

Marie-Thérèse s'irritait d'autant plus de ces discussions, qui devenaient fréquentes, que Rohan y apportait l'avantage de ses manières de grand seigneur et les armes blessantes de son esprit. Au cours d'une dispute, les gens de l'ambassadeur avaient malmené un secrétaire de la Couronne nommé Gapp. Marie-Thérèse exigea qu'ils fussent mis aux arrêts. « Mais leurs confrères, écrit-elle, devaient leur faire visite pour les amuser dans leur prison. De plus, un des arrêtés étant tombé malade, Rohan a demandé de le reprendre chez lui en le faisant remplacer par deux autres qui devaient rester aux arrêts en place du coupable. Tout cela est accompagné de persiflage, d'ironie, d'impertinences intolérables. Mais on lui a fait répondre que ce n'est pas la coutume d'ici de faire subir aux innocents le châtiment du coupable et qu'au reste le malade serait encore mieux soigné aux arrêts. »

Encore si, parmi les entours de l'impératrice, on eût par-

tagé ses antipathies! Mais ce diable d'évêque avec ses « turlupinades » charmait les gens et gagnait les cœurs. La correspondance de l'impératrice avec Mercy-Argenteau en est pleine de dépit. « Nos femmes, dit-elle, jeunes et vieilles, belles et laides, en sont ensorcelées. Il est leur idole, il les fait radoter, si bien qu'il se plaît fort bien ici et assure y vouloir rester même après la mort de son oncle », l'évêque titulaire de Strasbourg. L'empereur Joseph II lui-même, que sa mère a associé au trône, paraît conquis : « L'empereur aime à la vérité à s'entretenir avec lui, mais pour lui faire dire des inepties, bavardises et turlupinades. » Jusqu'au chancelier Kaunitz qui se déclare enchanté de cet ambassadeur. L'impératrice voudrait s'en consoler en pensant que c'est « parce que celui-ci ne l'incommode pas et lui montre toute sorte de soumission ». Propos de femme irritée. Elle comprenait que l'action du jeune prélat était plus sérieuse. « Ce même Rohan, écrit-elle à Mercy le 6 novembre 1773, ayant été à la Saint-Hubert avec l'empereur, celui-ci l'a fait mettre à table à côté de lui et a jasé deux heures de suite, je ne sais de quoi ; mais il en est résulté une envie très marquée d'aller à Paris dès après Pâques. La tournée, les visites, la vie à mener, tout a été concerté ; on a donné des avertissements pour les gens. Vous voyez par cet échantillon ce qu'un homme hardi et qui s'énonce bien peut sur l'esprit de l'empereur. Et voilà ce qui rend ma situation désagréable. Un misérable peut renverser avec un mot tout ce que des travaux continuels ont produit. »

Les rapports se tendirent enfin à l'extrême quand Rohan, dévoilant les manœuvres de Mercy à la Cour de France — où celui-ci s'était procuré, jusque dans les plus hautes sphères, des intelligences par lesquelles il se renseignait sur ce qui se passait dans les Conseils — recourut à Vienne à des moyens semblables. Prenant résolument son parti, Marie-Thérèse demanda à Mercy-Argenteau d'obtenir son rappel. Jusqu'alors elle avait eu la raison et le bon droit de son côté ; elle commit de ce moment la faute très grave de mêler sa fille, Marie-Antoinette, à son ressentiment, en lui demandant de travailler, elle aussi, au retour du coadjuteur et en s'efforçant de lui faire partager son aversion pour lui.

*
* *

On peut dire que Marie-Antoinette a été la victime de sa tendresse pour sa mère. Quel sentiment eût été plus légitime s'adressant à une mère comme Marie-Thérèse, de qui le génie était agrandi par le cœur. A Marie-Antoinette, venue en France à quinze ans, auprès d'un mari lourd, gauche, renfermé, qui ne pouvait alors la comprendre et qui ne la comprit d'ailleurs que peu à peu, à mesure que son esprit à lui-même se développa; — jetée à quinze ans dans cette Cour où le vice trônait avec une hardiesse impudente en la personne de la Du Barry; — abandonnée en toute inexpérience aux passions ambitieuses qui s'arrachaient son influence, se disputaient son appui, point de mire des intrigues les plus basses, les plus méchantes souvent, — qui au monde pouvait servir d'appui et de guide? Elle n'en avait et ne pouvait en avoir d'autre que sa mère. Son mari ne voit ni ne sent; Louis XV est corrompu et indifférent; ses tantes, Mesdames Adélaïde, Sophie et Victoire, sont des vieilles filles au cœur sec, à la pensée étroite, aigries, désagréables, ennuyées. C'est la Du Barry qui désigne à la dauphine sa dame d'atours.

Marie-Thérèse en profita pour faire de sa fille un instrument de sa politique. L'impératrice ne présageait pas, évidemment, combien cette complicité deviendrait funeste à « la pauvre innocente reine », comme elle l'appelait parfois; et celle-ci, de son côté, élevée dans la pensée que l'union indestructible de la France et de l'Autriche assurait le bonheur du monde, ne pouvait imaginer en la bonté, simplicité et naïveté de son être, qu'en servant les intérêts de sa mère, elle s'exposerait un jour aux reproches d'avoir desservi ceux de sa nouvelle patrie.

Pour agir sur sa fille, Marie-Thérèse avait non seulement les lettres qu'elle lui écrivait d'une plume si forte et autorisée, elle entretenait auprès d'elle un agent d'un tact et d'une adresse incomparables, le comte de Mercy-Argenteau. « Sur le point de Rohan, écrit-elle à son représentant, je touche un mot à ma fille, en lui commettant de n'en parler qu'à vous. Sans porter des plaintes formelles, je souhaiterais et compte

que le roi voudra me complaire en me délivrant de cet indigne représentant. » Et Mercy répond : « J'ai demandé à madame la dauphine trois ou quatre jours de temps pour bien combiner la démarche que Son Altesse Royale aura à faire vis-à-vis du prince de Rohan. Je lui exposerai quels moyens elle pourra employer. »

Pressée des deux parts, Marie-Antoinette se découvrit. Elle parla directement à madame de Marsan, tante du prince Louis, lui conseilla de faire demander par sa famille même le rappel du jeune ambassadeur. A ce moment Marie-Thérèse semble avoir entrevu le danger qu'elle faisait courir à sa fille : « Comme les parents de Rohan sont nombreux et assez puissants, il y en a qui craignent qu'ils ne vengent sur ma fille les torts qu'ils prétendent leur avoir été faits par mes démarches. Ils le craignent d'autant plus qu'ils supposent que ma fille ne garde pas toute la réserve sur les lettres que je lui écris et qui concernent la personne de Rohan. Vous saurez au mieux juger de la valeur de ces suppositions. Je vous répète seulement que Rohan est toujours plus inconséquent et insolent. Je serais fâchée si l'on voulait retarder ou éluder tout à fait son rappel, pour m'obliger à une démarche plus forte, pour être à la fin délivrée d'un homme aussi insupportable. »

Une circonstance avait fait partager à Marie-Antoinette les plus vifs ressentiments de sa mère. Rohan, qui se savait vivement attaqué par l'impératrice, trouvait dans son esprit mordant les répliques nécessaires. C'étaient des traits cruels. Dans une lettre au ministre des affaires étrangères d'Aiguillon, il écrivait, non sans justesse d'ailleurs : « J'ai effectivement vu pleurer Marie-Thérèse sur les malheurs de la Pologne opprimée; mais cette princesse, exercée dans l'art de ne se point laisser pénétrer, me paraît avoir les larmes à son commandement : d'une main elle a le mouchoir pour essuyer ses pleurs, et de l'autre elle saisit le glaive pour être la troisième partageante. » Par étourderie ou méchanceté peut-être, car d'Aiguillon détestait Marie-Antoinette, le ministre porta la lettre à la Du Barry, qui trouva plaisant d'en donner lecture à l'un de ses soupers. Et tous les courtisans d'applaudir et l'un d'eux de redire, sans tarder, l'épigramme à Marie-Antoi-

nette. On imagine l'irritation de la dauphine. Elle ne doute plus que Rohan ne soit directement en correspondance avec la maîtresse du roi, avec la favorite aux mœurs honteuses, pour livrer à ses moqueries les vertus et l'honneur de sa mère[1].

Ce ne fut que deux mois après la mort de Louis XV, Louis XVI étant monté sur le trône et l'influence de Marie-Antoinette étant devenue prépondérante, que l'impératrice d'Autriche fut débarrassée de cette « vilaine honteuse ambassade », pour reprendre ses expressions. La rancune de Marie-Thérèse était si forte que, lorsqu'il s'agit d'un retour momentané, — Rohan, désirant revenir à Vienne pour y prendre congé de la Cour et de ses amis, — elle en écrivit à Mercy : « Je serais très fâchée de l'exécution de ce projet comme d'une insulte faite à ma personne. » Rohan fut remplacé par le baron de Breteuil. « Breteuil pourrait trouver à son premier début ici quelque embarras, observe Marie-Thérèse, tant on est prévenu en faveur de son prédécesseur. Ses partisans, cavaliers et dames, sans distinction d'âge, sont fort nombreux, sans même excepter Kaunitz et l'empereur lui-même. » A tous ses amis, Rohan envoya son portrait ciselé sur une mince plaquette d'ivoire, et tel était leur enthousiasme qu'ils firent monter l'ivoire en bague, le cerclant de perles et de brillants. Le chancelier Kaunitz, lui aussi, portait cette bague à son troisième doigt. « J'aurais eu de la peine à le croire, dit Marie-Thérsèe, si je n'en avais été convaincue par mes propres yeux. »

Louis de Rohan vit dans son rappel un outrage. Il ne pardonna pas à Breteuil de lui avoir succédé et le soupçonna d'avoir contribué à sa disgrâce. Il le poursuivit à son tour de son esprit railleur. Breteuil, homme de tout autre trempe, ne lui répondit que par le silence et par une haine vigoureuse que, plus tard, en de terribles circonstances, il devait brutalement faire agir.

Dans son ressentiment, Rohan ne parvint cependant pas à

1. L'anecdote de la lettre au mouchoir est contestée par MM. le chevalier d'Arneth et Geffroy (*Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, t. I, p. XXXIV) ; mais sans aucun argument. Le fait paraît établi, d'une part, par le témoignage de madame Campan, qui le tient de Marie-Antoinette ; d'autre part, par celui de l'abbé Georgel, qui le tient du cardinal.

comprendre la jolie petite souveraine qu'il avait naguère, à son entrée en France, accueillie en un jour de fête et d'espoir, sous le portail tendu de velours grenat de la haute cathédrale en pierres rouges.

*
* *

Dès son entrée à Strasbourg, la petite dauphine avait eu un mot que la ville entière avait répété. Comme le chef du magistrat, c'est-à-dire du conseil de la ville, dans la pensée de lui être agréable, entamait une harangue en allemand : « Ne parlez pas allemand, monsieur, à dater d'aujourd'hui je n'entends plus que le français. »

Nous devons à la plume d'Edmond et de Jules de Goncourt le meilleur portrait de Marie-Antoinette qui ait été tracé :

« Un cœur qui s'élance, se livre, se prodigue, une jeune fille allant, les bras ouverts, à la vie, avide d'aimer et d'être aimée : c'est la dauphine. Elle aimait toutes les choses qui bercent et conseillent la rêverie, toutes les joies qui parlent aux jeunes femmes et distraient les jeunes souveraines : les retraites familières où l'amitié s'épanche, les causeries intimes où l'esprit s'abandonne, et la nature, cette amie, et les bois, ces confidents, et la campagne et l'horizon, où le regard et la pensée se perdent, et les fleurs et leur fête éternelle. Par un contraste singulier, la gaieté couvre le fond ému, presque mélancolique de la dauphine. C'est une gaieté folle, légère, pétulante, qui va et vient, remplit tout Versailles de mouvement et de vie. La mobilité, la naïveté, l'étourderie, l'expansion, l'espièglerie : la dauphine promène et répand tout autour d'elle, en courant, le tapage de ses mille grâces. La jeunesse et l'enfance, tout se mêle en elle pour séduire, tout s'allie contre l'étiquette, tout plaît à la princesse, la plus adorable, la plus femme, si l'on peut dire, de toutes les femmes de la Cour. Et toujours sautante et voltigeante, passant comme une chanson, comme un éclair, sans souci de sa queue ni de ses dames d'honneur. »

En tête des dames d'honneur vient madame de Noailles, duègne grave et solennelle, pénétrée de l'importance de son emploi. La dauphine, rieuse, l'a baptisée : madame l'Étiquette. Quand la dauphine fut devenue reine et mère, et que, tenant son enfant dans ses bras, elle voulait le poser dans le berceau,

madame de Noailles s'y opposait, car ce n'était pas conforme à l'étiquette. Il arriva qu'un jour, Marie-Antoinette étant montée à dos d'âne, la bête, d'un coup d'arrière-train, la jeta sur le gazon. La voilà assise dans l'herbe haute, les jupes retroussées et battant des mains : « Vite! allez chercher madame de Noailles, qu'elle nous dise ce que veut l'étiquette quand une reine de France est tombée d'un âne! » Ce trait caractérise l'esprit de Marie-Antoinette, son ironie faite de gaieté et de bon sens; ironie charmante par laquelle elle fut bien de son temps, mais qui lui suscita des inimitiés irréconciliables. Dans sa bouche de souveraine, les mots avaient un poids plus grand. Les traits qu'elle lançait pénétraient plus avant, et les blessures faites étaient d'autant plus douloureuses que, le plus souvent, la malice portait juste.

Quand elle était venue à la Cour de France, Marie-Antoinette était encore une enfant. Louis XV en fait la remarque. Ses plus grands plaisirs à elle, épouse de l'héritier du trône, sont des parties de jeux avec les enfants de sa première femme de chambre, déchirant ses robes, détériorant le mobilier, mettant le salon sens dessus dessous. On s'attend à voir entrer par la porte la maman grondeuse. Et, en effet, le courrier de Vienne apporte les gronderies : « On prétend, lui écrit sa mère, que vous commencez à donner du ridicule au monde, d'éclater de rire au visage des gens. Cela vous ferait un tort infini, et à juste titre, et ferait même douter de la bonté de votre cœur. Ce défaut, ma chère fille, dans une princesse n'est pas léger. » Louis XV fait appeler madame de Noailles. Il désire causer de la dauphine. Assurément ses qualités et son charme méritent tous les éloges, mais elle a trop de vivacité dans son maintien public et trop de familiarité, à la chasse par exemple, quand elle distribue des provisions aux jeunes gens réunis autour de sa voiture. Futilités, dira-t-on. Louis XV, esprit clairvoyant, lisait peut-être dans l'avenir.

L'abbé de Vermond, qui avait été envoyé à Vienne pour veiller à l'éducation de la future dauphine, n'avait pas cru devoir combattre les tendances de son caractère. Il les avait au contraire, accentuées. Vermond était, lui aussi, un homme de son temps : un abbé XVIIIe siècle, qui aimait l'esprit, les reparties vives, le bon sens et la bonne humeur. Au loin

l'ennui, l'étiquette, le cérémonial encombrant, dont une tradition séculaire a embarrassé la reine de France! « L'abbé de Vermond, disent les Goncourt, voulait par l'éducation mettre Marie-Antoinette plus près de son sexe que de son rang. » C'est la doctrine de Jean-Jacques. L'auteur d'*Émile* n'eût pas éduqué son élève différemment.

S'il était permis de supposer que Rousseau eût admis dans un État une souveraine, on dirait que Marie-Antoinette eût réalisé son idéal. Qu'est-ce qui la caractérise? L'amour de la nature, l'horreur des conventions et la sensibilité du cœur. Y a-t-il autre chose dans les doctrines morales de Jean-Jacques?

Elle concevait la vie comme une petite demoiselle sentimentale le rêve à son printemps : aller le matin, du haut de la colline, voir se lever le soleil, courir dans les gazons verts, parmi les fleurs des champs, se promener dans les bois ou le soir au clair de lune. Sa résidence favorite est un séjour qu'elle a rapproché de la campagne autant qu'elle a pu, Trianon. Trianon n'a pas été le village d'opéra-comique que les Goncourt encore se sont figuré, mais un petit village réel, avec une exploitation rurale sérieuse, une vraie laitière et de véritables fermiers. « Ce séjour de campagne, écrit M. de Nolhac, augmente la familiarité et l'abandon. La reine de France y tient moins de place que madame de Montesson ou la maréchale de Luxembourg dans leur cercle à Paris. C'est une maîtresse de maison sans prétention, qui laisse volontiers ses invités se grouper autour d'une femme, madame de Polignac, par exemple, et qui se réserve les soins de l'hospitalité. Son unique plaisir est de plaire à des hôtes qui sont tous ses amis, à des amis choisis par son cœur et dont elle se croit aimée. » Quand elle entre, les femmes ne quittent pas l'épinette ou leurs métiers de tapisserie; ni les hommes le billard ou le tric-trac.

On connaît les traits de sa sensibilité. C'était la reine qui, assise sur un fauteuil, au haut d'une estrade où madame Vigée-Lebrun la peignait, se précipitait pour ramasser le pinceau de l'artiste, dans la crainte que celle-ci, en état de grossesse avancée, ne se fît mal. On a, de madame Vigée-Lebrun, de jolis détails sur les « séances » de son modèle. Quand on

était fatigué de peindre et de causer, la reine et l'artiste chantaient au clavecin les duos de Grétry[1]. C'était la reine qui, soucieuse des jeunes filles de sa domesticité, lisait le matin les pièces du soir — elle qui s'astreignait si difficilement à la lecture — pour savoir si le spectacle leur en pouvait être permis. Le postillon du carrosse, où se trouve Marie-Antoinette, tombe et se blesse. Elle refuse de continuer son chemin et ne veut repartir qu'une heure après que tous les bandages ont été posés. Elle a organisé les secours, dans son émotion appelant tout le monde : « Mon ami », — pages, palefreniers, postillons. Elle leur disait, les tutoyant : « Mon ami, va chercher les chirurgiens ; mon ami, cours vite pour un brancard ; vois s'il parle, s'il est présent! »

Nous touchons au trait saillant de son caractère, à celui qui lui fera le plus de tort : l'irrésistible besoin de témoigner son affection à ceux qu'elle aime et de recevoir les témoignages d'affection de ceux dont elle se croit aimée. D'abord sa mère. Celle-ci connaît sa fille. Elle sait la puissance de la tendresse qu'elle lui a inspirée, et qu'en Marie-Antoinette la tête n'est pas capable de lutter contre le cœur. Elle en use et abuse. Après avoir obtenu d'elle ce qui lui semblait le plus dur, ce qui révoltait tout son être, qu'elle fît bon visage à la Du Barry, — à l'époque où celle-ci, maîtresse de Louis XV, dominait la cour, — Marie-Thérèse et Joseph II pèsent sur Marie-Antoinette et parviennent à faire d'elle leur auxiliaire dans l'affaire du partage de Pologne, dans celle de la succession de Bavière, dans celle de l'ouverture de l'Escaut. La seule idée politique que la reine ait reçue étant enfant et qui, avec le temps, a pris en elle plus de force, est que l'union étroite de la famille de sa mère avec celle de son mari, cimentant l'alliance des couronnes de France et d'Autriche, est la base nécessaire de toute politique salutaire aux deux pays. Elle écrit à sa mère en termes touchants : « Mercy m'a montré sa lettre qui m'a donné fort à penser. Je ferai de mon mieux pour contribuer à la conservation de l'alliance et bonne union. Où en serais-je s'il arrivait une rupture entre nos deux familles ? J'espère que

1. Les mémoires de madame Vigée-Lebrun n'ont pas été rédigés par elle, mais sur des notes et des souvenirs strictement recueillis, qu'elle a laissés.

le Bon Dieu me préservera de ce malheur et m'inspirera ce que je dois faire. Je l'en ai prié de bon cœur. » Elle ne croit pas trahir les intérêts de la France. — Au reste, les trahit-elle? — Mais son attitude parviendra, grossie, dénaturée, dans la pensée populaire. Son règne finira aux cris de : « A bas l'Autrichienne! » qui l'accompagneront jusqu'à l'échafaud; tandis que sa mère et son frère, irrités de trouver en elle des résistances de Française, l'accusent de leur côté d'ingratitude, nonobstant ses complaisances, et de ne pas être vis-à-vis d'eux la fille et la sœur dévouée qu'ils avaient espérée.

Poussée par son besoin d'affection, Marie-Antoinette crut que, étant souveraine, il lui était possible, il lui était permis d'avoir des amis. Nous savons ses affections cordiales, primesautières, charmantes de forme et d'expression. Deux noms en sont devenus célèbres : ceux de la délicieuse princesse de Lamballe et de la jolie comtesse Jules de Polignac. « La comtesse de Polignac, dit le duc de Lévis, avait la plus céleste figure qu'on pût voir. Son regard, son sourire, tous ses traits étaient angéliques. Elle avait une de ces têtes où Raphaël sait joindre une expression spirituelle à une douceur infinie. » Le timbre de sa voix était pur et captivant. Elle chantait d'une manière simple et suave et avec le plus gracieux abandon. Ses mouvements souples et presque négligés avaient le charme de la nature. Sa parure était toujours des plus simples, une rose dans les cheveux, une robe de linon, de mousseline légère, blanche, flottante, bien en harmonie avec ce caractère naturel, tendre, affectueux. Ses paroles semblaient des caresses, son sourire était un baiser. Dès les premiers jours, Marie-Antoinette fut conquise. Et ce fut une de ces jolies amitiés de jeunesse faite de familiarités et d'étourderie, de confidences et de badinage : « Des jeux où les deux amies n'étaient plus que deux femmes, et, se lutinant et se battant, se décoiffant presque, avec mille grâces animées, se disputaient entre elles à qui serait la plus forte. »

L'affection de madame de Polignac pour la reine était sincère et désintéressée. Son détachement des honneurs et de la fortune avait été un de ses principaux attraits aux yeux de la reine et un stimulant à la combler de faveurs. Avec quelle joie elle avait appris un jour que son amie était chargée de

famille et sans fortune, logeant à Versailles dans un médiocre hôtel de la rue des Bons-Enfants ! Et voici des places, des pensions, des titres. Peu ambitieuse pour elle-même, madame de Polignac, semblable à son amie, était remplie d'affection et de dévouement pour les siens. Ce fut un vrai parti qui se groupa autour d'elle, d'abord ses parents, puis ses amis, puis des courtisans. Autour de cette amitié fraîche et gracieuse, enlacement de deux roses sous la clarté du ciel, les intrigues se nouent et les cabales se forment, des manœuvres et des menées. Marie-Antoinette devient prisonnière de son amitié. Les lianes et les ronces étouffent les fleurs dans leur fragile éclat. A son amie, la reine ne peut rien refuser, et l'on voit peu à peu par elle s'élever aux honneurs et à la fortune une famille avec son cortège d'amis, de créatures et de clients, — la fraction des Polignac. Cependant la misère publique se fait cruellement sentir. Les banqueroutes sont retentissantes, les impôts semblent plus lourds, et, dans la gêne générale, la prospérité rapide, injustifiée, des Polignac paraît un défi provoquant. A la cour, la noblesse s'en irrite, le mécontentement gagne Paris, la France entière. Il grandit, devient plus âpre par l'éloignement. « Depuis quatre ans, écrit Mercy, on compte que toute la famille de Polignac, sans aucun mérite envers l'Etat et par pure faveur, s'est procuré, tant en grandes charges qu'en autres bienfaits, pour près de cinq cent mille livres de revenus annuels. Toutes les familles les plus méritantes se récrient contre le tort qu'elles éprouvent par une telle dispensation de grâces et, si l'on en voit encore ajouter une qui serait sans exemple, — il s'agissait de la donation de la terre de Bitche en Lorraine, — les clameurs et le dégoût seront portés au dernier point. »

Encore si, dans ce commerce d'amitié, qui lui semblait l'essence de la vie, Marie-Antoinette eût trouvé des natures sincères et dévouées comme elle-même. De sa chère Polignac, elle ne douta pas ; mais elle vit un jour que l'amie préférée n'avait été dans ses mains, depuis des années, qu'un instrument à procurer des faveurs. Et, d'autre part, que de désillusions ! La reine voulait être aimée pour elle, et elle ne tarda pas à comprendre qu'on n'aimait en elle que la reine. Le douloureux mouvement de recul ! Mouvement qui peu à peu la

rejette vers les étrangers, ceux qu'elle rencontre chez madame d'Ossun, ou dans les salons des ambassades, les Staël-Holstein, les Strathoven, les Fersen, les Esterhazy, le prince de Ligne. Si bien qu'à la Cour, autour d'elle, le mécontentement grandit encore. Comme on lui montre les inconvénients de cette préférence nouvelle pour les étrangers, elle répond, avec un sourire triste, d'un mot poignant : « Vous avez raison, mais c'est que ceux-là ne me demandent rien. »

Et alors, parmi ceux qui demandent sans trêve ni merci, que de colères! Elles se traduisent par des plaintes, des récriminations, bientôt des épigrammes, des satires. Jusqu'au sein de la Cour, on chante d'un ton moqueur :

Petite reine de vingt ans,
Qui traitez mal ici les gens,
Vous repasserez la barrière,
Lan laire!

Par étourderie, sans la moindre malveillance, le plus souvent en voulant obliger ses amis, la reine s'est aliéné, l'une après l'autre, les plus puissantes familles de la cour : les Rohan-Marsan-Soubise, qui avaient acquis une situation prépondérante, les Clermont-Tonnerre, les Civrac, les La Rochefoucauld, les Noailles, les Crillon, les Montmorency. Rivarol a une remarque très profonde. Louis XVI aimait sa femme d'un amour que les derniers Bourbons n'avaient accordé qu'à leurs maîtresses. Marie-Antoinette hérita des haines que soulevait autour d'elle la maîtresse du roi. Elle avait en outre contre elle les médisances des femmes arrivées à la Cour par la Du Barry. Sa vertu même, sa pureté, leur étaient une insulte, et c'est cette pureté qu'elles s'efforcent de ternir. La reine ne veut plus autour d'elle de demi-monde. Les femmes qui ne sont pas veuves ne paraîtront qu'avec leurs maris ; ce qui raie des listes une foule de noms. Affronts qui ne pardonnent pas.

Au clan des courtisanes ne tarde pas à se joindre celui des dévots. La piété de la reine est franche, simple, droite, primesautière. Cérémonies et pratiques lui semblent devoir plaire à Dieu beaucoup moins que les élans de l'âme et la bonté du cœur. Et cela encore, les dévots ne le pardonnent

pas. D'autant que ces dévots, la Vauguyon et sa suite, la comtesse de Marsan et sa coterie, avaient été les plus cyniques flagorneurs de la Du Barry et des vices du vieux roi. Infiniment bonne, Marie-Antoinette n'eût pas pris sur elle de faire un tort réel à la personne qu'elle eût estimée le moins, mais cet entrain qu'elle apportait dans ses affections, elle le mettait aussi dans ses antipathies. Les deux traits sont inséparables dans un caractère. Son cœur était également franc et vif, qu'il s'agît d'amitiés ou d'aversions. Celles-ci se traduisaient en brusqueries, boutades, en mots cinglants comme des coups de fouet qu'elle faisait claquer d'une main légère. Et c'est ainsi qu'autour d'elle, encore enfant alors qu'elle était déjà mère, s'élèvent et s'entassent haines, rancunes et rancœurs. A ses propos railleurs, mille bouches invisibles, dans des coins obscurs, mais où elles sont d'autant plus à redouter, répondent par des traits qui portent du venin. « C'est dans les méchancetés et les mensonges répandus, de 1785 à 1788, par la Cour contre la reine, écrivait le comte de La Marck, qu'il faut aller chercher les prétextes des accusations du tribunal révolutionnaire en 1793 contre Marie-Antoinette. »

La reine, il est vrai, était d'humeur joyeuse, légère si l'on veut. « Elle aimait la vie, disent les Goncourt, l'amusement, la distraction, ainsi que l'aime, ainsi que l'a toujours aimée la jeunesse et la beauté. » La comtesse de La Marck, dans sa description de la Cour de France, en parle à Gustave II : « La reine va sans cesse à l'Opéra, à la Comédie, fait des dettes, sollicite des procès, s'affuble de plumes et de pompons et se moque de tout. » La note n'est pas encore trop méchante, elle va s'envenimer. Au bal chez M. de Vitry, Marie-Antoinette entre incognito, en masque, avec la duchesse de La Vauguyon. Le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples, ne la reconnaît pas et lie conversation avec elle, sur un ton de badinage. L'intrigue amuse la reine qui y répond. Mais voici que le marquis rougit de confusion : avec un éclat de rire, la reine s'est démasquée. Le lendemain, la chronique s'est emparée de l'anecdote et déjà l'on sent combien peu de chose suffirait pour la retourner contre la réputation de la jeune femme. La familiarité de Marie-Antoinette a d'ailleurs

été exagérée. « Son tact, dit le prince de Ligne, en imposait autant que sa majesté. Il était aussi impossible de l'oublier que de s'oublier soi-même. » Elle s'est rendue à l'Opéra avec la princesse d'Hénin. L'essieu de sa voiture se brise. Elle monte en fiacre et arrive ainsi. Nul ne saurait l'aventure si, franche et insouciante, elle ne la disait la première, dès son entrée : « Moi, en fiacre à l'Opéra, n'est-ce pas plaisant? ». Le lendemain se murmuraient à l'oreille de sales propos sur on ne sait quelle aventure louche où la reine aurait été mêlée. La jolie expédition par une matinée d'avril, sur les côteaux de Marly, d'où l'on verra le soleil monter à l'horizon, se développe en tout un pamphlet, une ordure, le *Lever de l'Aurore*, que les courtisans se passent sous le manteau. Par les chaudes soirées d'été, sur les terrasses de Versailles, Marie-Antoinette aime se promener. Des orchestres dans le feuillage font entendre des accords que la douceur de la nuit rend plus harmonieux. Marie-Antoinette, qui aime le peuple et n'a pas de plus chère émotion que de sentir chacun autour d'elle partager son plaisir, veut que la foule entre librement. Au bras du comte d'Artois ou de la comtesse de Polignac, elle y heurte le premier venu. Les gazettes de Londres se remplissent de détails infâmes sur les « nocturnales » de Versailles. Les Anglais sont friands des détails scabreux qui transforment ces promenades familières en immondes orgies. Les feuilles passent la Manche, sont traduites, se répandent dans Paris.

Les nouvellistes imaginent des folies à propos des constructions de Trianon. Mazières y a fait dans une salle une décoration peinte sur toile avec enchâssement de verroterie. On parle de murailles de diamants. Ceux-ci ont bientôt un tel scintillement dans l'imagination populaire que, lorsque les députés aux États généraux, en 1789, visitent Trianon, ils demandent obstinément à voir la salle aux diamants. Et comme il était impossible de leur en montrer aucune, ils partent avec la conviction que ce témoignage des folies royales leur a été caché.

Les dépenses et les dettes de la reine furent la plus redoulable des armes dont on l'accabla. Son étourderie l'y avait exposée. Louis XVI dut un jour acquitter pour trois cent mille

livres de dettes que la reine avait faites personnellement. Les nouvellistes en parlèrent : « En lui remettant ces trois cent mille francs, disent les *Mémoires secrets* de Bachaumont, le roi lui a fait sentir que ceux qui l'entouraient, de crainte de lui déplaire, lui déguisaient la vérité. Il la priait de réfléchir que cet argent provenait de la substance la plus pure des peuples et ne devait pas être consacré à des dépenses frivoles. » Le trait, qui se répandit, eut des conséquences. En 1777, une dame Cahouet de Villiers fut arrêtée pour avoir escroqué d'énormes sommes d'argent en se servant du nom de la reine. A un banquier qui désirait des honneurs à la cour, elle avait fait croire que la reine voulait contracter cet emprunt sans en faire part au roi qui la grondait de ses trop grandes dépenses. Elle montrait de faux reçus. L'argent fut donné. « La reine, écrit le comte Beugnot, avait alors une réputation de légèreté que, sans doute, elle n'a jamais méritée. On la supposait aux prises avec des besoins d'argent que provoquait son goût pour la dépense. On citait d'elle des traits, des paroles, qui la faisaient descendre du rôle de reine à celui de femme aimable. On se familiarisait avec elle à ce dernier titre par la pensée. »

Quelques mois après l'affaire Cahouet de Villiers, le 19 décembre 1778, Marie-Antoinette mettait au monde le premier de ses enfants. Il était attendu depuis huit ans. « Ma santé est entièrement remise, écrit-elle peu après à sa mère. Je vais reprendre ma vie ordinaire et, par conséquent, j'espère pouvoir bientôt annoncer à ma chère maman de nouvelles espérances de grossesse. Elle peut être rassurée sur ma conduite et je sens trop la nécessité d'avoir des enfants pour rien négliger sur cela. Si j'ai eu anciennement des torts, c'était enfance et légèreté; mais à cette heure ma tête est bien plus posée et elle peut compter que je sens bien tous mes devoirs sur cela. D'ailleurs je le dois au roi. »

Ces paroles sont sincères et furent mises en pratique. Une profonde et durable réforme se fait dans toute la vie de la souveraine. Mais est-il encore temps d'arrêter la médisance? Marie-Antoinette veut donner par elle-même l'exemple de l'économie. Au Salon de 1783 est exposé son portrait par madame Vigée-Lebrun en robe longue, blanche, tout unie.

Elle s'habille comme une femme de chambre, disent les uns; elle veut, affirment les autres, ruiner le commerce de Lyon et enrichir les Belges de Courtrai, sujets de son frère. Et l'on doit enlever le portrait. A ce seul trait on voit la profondeur de l'action qui a été exercée. « Les accusations contre la reine, dit M. de Nolhac. on les lit dans les brochures obscènes qui courent les cercles et passent de mains en mains, du boudoir à l'antichambre; on les retrouve dans ces recueils manuscrits où l'on rougit de reconnaître de nobles armoiries et des *ex-libris* de femmes. Les immondices que remuera la Révolution, les allusions à Messaline et à Frédégonde, s'étalent en couplets piquants, aux rimes élégantes et poudrées, et les grandes dames les chantent sur les airs à la mode, dans l'intimité des fins soupers. Mais les fenêtres sont ouvertes; les passants de la rue écoutent, répètent, et, du salon, la chanson descend au cabaret. Ce peuple, à qui l'on enseigne le mépris des reines, des femmes et des mères, n'oubliera aucune des leçons qu'il a reçues, et ce sont les refrains des gens de Cour qui les accompagneront à la guillotine. »

Et cependant, si une femme eût dû être sympathique aux hommes de la Révolution, c'était bien Marie-Antoinette. Elle se rapprochait du peuple par son affection pour lui, par la manière dont elle en était émue, par la manière dont elle s'efforçait de le comprendre. Elle se rapprochait des hommes de la Révolution par les idées qui leur étaient communes. N'est-ce pas elle qui obtint l'autorisation du *Mariage de Figaro*; elle, qui fit ses efforts pour que Voltaire fût reçu à la Cour? Marie-Antoinette fit rentrer Necker au ministère. Elle soutint la double représentation pour le Tiers. En 1788, elle supprimait pour 1 200 000 livres de charges dans sa maison.

Le 8 juin 1773 avait eu lieu l'entrée solennelle de Louis XVI, encore dauphin, dans la ville de Paris, avec la dauphine. L'enthousiasme de la foule allait au délire. Les maisons étaient en fleurs, les chapeaux volaient dans les airs. Des acclamations ininterrompues: « Vive monseigneur le dauphin! vive madame la dauphine! » se répétaient en mille échos. « Madame, disait le duc de Brissac, vous avez là deux cent mille amoureux. » Marie-Antoinette voulut descendre dans les

jardins, se mêler directement à la foule, remercier de plus près, serrer les mains qui se tendaient à elle. Et elle écrit à sa mère une lettre où bat son cœur :

« Pour les honneurs, nous avons reçu tous ceux qu'on peut imaginer; mais tout cela, quoique fort bien, n'est pas ce qui m'a touché le plus ; mais c'est la tendresse et l'empressement de ce pauvre peuple, qui, malgré les impôts dont il est accablé, était transporté de joie de nous voir. Lorsque nous avons été nous promener aux Tuileries, il y avait une si grande foule que nous avons été trois quarts d'heure sans pouvoir avancer ni reculer. Nous avons recommandé plusieurs fois aux gardes de ne frapper personne. Au retour, nous sommes montés sur une terrasse découverte. Je ne puis vous dire, ma chère maman, les transports de joie, d'affection qu'on nous a témoignés dans ce moment. Qu'on est heureux dans notre état de gagner l'amitié du peuple à si bon marché! Il n'y a pourtant rien de si précieux. Je l'ai senti et je ne l'oublierai jamais. »

Marie-Antoinette et les Français de la Révolution étaient faits pour s'entendre; mais entre la reine et le pays s'était glissé Basile : il est l'homme du jour. Beaumarchais, qui a laissé de son temps une pittoresque peinture, l'a merveilleusement défini : « La calomnie!... il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter en s'y prenant bien... D'abord un bruit léger rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano*, *piano*, vous le glisse adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, *rinforzando*, de bouche en bouche, il va le diable; puis, tout à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne; et devient, public, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo*, un *chorus* universel de haine et de proscription[1]. »

1. Il importe ici d'observer qu'en 1774 Beaumarchais avait été envoyé à Londres par Louis XVI et Sartine, pour y acheter l'édition entière d'un affreux pamphlet contre Marie-Antoinette. Beaumarchais part, se met en rapport avec le juif Angelucci, chargé de la publication. Il achète l'édition à Londres, la fait détruire,

Les Goncourt ont écrit ces lignes d'une vérité profonde : « La vie particulière, ses agréments, ses attachements, sont défendus aux souverains. Prisonniers d'État dans leur palais, ils ne peuvent en sortir sans diminuer la religion des peuples et le respect de l'opinion. Leur plaisir doit être grand et royal, leur amitié haute et sans confidence, leur sourire public répandu sur tous. Leur cœur même ne leur appartient pas et il ne leur est pas loisible de le suivre et de s'y abandonner. Les reines sont soumises comme les rois à cette peine et à cette expiation de la royauté. Descendues à des goûts privés, leur sexe, leur âge, la simplicité de leur âme, la naïveté de leurs inclinations, la pureté et le dévouement de leurs tendresses, ne leur acquièrent ni l'indulgence des courtisans, ni le silence des méchants, ni la charité de l'histoire. »

Toute de son temps, dont elle fut l'expression vive et pittoresque, imbue de la philosophie sentimentale et naturiste qui, du bourgeois au gentilhomme, avait pénétré tous les esprits, Marie-Antoinette crut qu'étant reine elle pouvait être femme.

Comment ne comprit-elle pas, le jour où elle accoucha que la femme, en elle, devait s'oublier et disparaître?

Ce jour, le garde des sceaux, les ministres et secrétaires d'État attendaient dans le grand cabinet avec la maison du roi, la maison de la reine et les grandes entrées. Le reste de la Cour emplissait le salon de jeu et la galerie. Tout à coup une voix domine : « La reine va accoucher! » La Cour se précipite pêle-mêle avec la foule. L'usage veut que tous entrent en ce moment, que nul ne soit refusé; le spectacle est public. On envahit la pièce si tumultueusement que les paravents de la tapisserie entourant le lit de la reine en sont presque renversés. La place publique est dans la chambre. Des Savoyards montent sur les meubles pour mieux voir. Une masse compacte emplit la pièce, la reine étouffe. De l'air! crie l'accoucheur. Le roi se jette sur les fenêtres calfeutrées et les ouvre avec la force d'un furieux. Les huissiers, les valets de chambre sont obligés de repousser les badauds qui se bousculent. L'eau

puis une seconde à Amsterdam. Il allait revenir triomphant, quand il apprend qu'Angelucci s'est sauvé avec un exemplaire soustrait à la destruction. Voyez *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, publiée par le chevalier d'Arneth et A. Geffroy, II, 224.

chaude que l'accoucheur a demandée n'arrivant pas, le premier chirurgien pique à sec le pied de la reine. Le sang jaillit. Deux Savoyards, debout sur une commode, se sont pris de querelle et se disent des injures. C'est un vacarme. Enfin la reine ouvre les yeux, elle est sauvée[1].

Tel était le cérémonial de la Cour de France quand la reine donnait un héritier à la couronne. La femme qui devait accomplir de pareille façon les actes suprêmes de sa vie, aurait dû comprendre que son cœur n'avait pas le droit d'aimer et que sa bouche n'avait pas le droit de rire.

Elle ne le comprit pas, et fut guillotinée.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

(A suivre.)

1. Edmond et Jules de Goncourt, *Histoire de Marie-Antoinette*, édition de 1884, p. 131-132.

L'ŒUVRE

DE

GUSTAVE MOREAU

Gustave Moreau offre un exemple achevé du créateur solitaire et du précurseur méconnu de son temps. Ame fièrement repliée sur elle-même, penseur profond, peintre de génie, il travaille sans relâche pendant un demi-siècle. Disciple fervent des maîtres, il arrive par degrés, sans heurt ni soubresaut, à l'expression d'un art à la fois personnel et synthétique. Sa puissance de conception égale le raffinement de ses moyens techniques. Mais il se tient en dehors de toute coterie mondaine, de toute protection gouvernementale. Il professe un dédain absolu du vulgaire aussi bien que de l'intrigue et poursuit son but avec la tranquille audace d'un passionné de l'art, d'un croyant de l'idéal. Qui n'a entendu jadis des bruits étranges courir les ateliers et les salons? Moreau, disait-on, passait sa vie avec un ou deux amis à dénigrer tous ses confrères, il cachait ses tableaux dans une arrière-boutique comme un Shylock qui tremble pour ses trésors. Plusieurs confrères ajoutaient avec un sourire de pitié indulgente que le sombre rêveur était devenu fou d'orgueil.

Accusations ridicules dont les événements firent justice. Loin de s'inquiéter de ces calomnies, Gustave Moreau en souriait avec un malin plaisir et une certaine satisfaction, car elles défendaient sa chère solitude. Après tout, il ne faisait que se garer des sots et des jaloux pour achever son œuvre en paix. Il n'exposait que rarement, ne voulant livrer au public que des chefs-d'œuvre. A la suite d'une mort qui le touchait au cœur, il se retira même complètement de la lutte sans cesser de produire. Malgré tout, la grande renommée était venue avec l'âge. A plusieurs expositions, telle de ses toiles avait jeté comme un coup de lumière fulgurante et soulevé une onde d'émotion. *Le Jeune Homme et la Mort*, *Hercule et l'Hydre*, *l'Apparition* firent époque. Déjà les amateurs au flair délicat se disputaient ses tableaux. Enfin l'Ecole des Beaux-Arts l'appela dans son sein et le nomma professeur. Il s'acquitta de sa tâche avec une conscience et une modestie qui étonnèrent tout le monde, ne parlant jamais de lui-même et ne cherchant à développer que deux choses chez ses élèves, l'intelligence des maîtres et l'originalité personnelle. Il leur disait : « Exercez votre cerveau, pensez par vous-mêmes. Que m'importe que vous restiez dix heures assis devant votre chevalet, si vous dormez. Tenez-moi tête, morbleu ! Tâchez d'avoir une opinion. » Par ses merveilleuses improvisations devant les chefs-d'œuvre du Louvre, où les peintres fatigués des trucs d'atelier venaient l'entendre, il imposa l'estime à ses adversaires, la vénération à ses élèves, l'enthousiasme à ses disciples. Avec Puvis de Chavannes, il fut le promoteur d'une renaissance idéaliste dans la peinture française en ces dix dernières années.

En 1898, on apprit que le grand solitaire était mort brusquement à l'âge de soixante-douze ans, en pleine activité. Si, de son vivant, il s'était dérobé à la curiosité de la foule, du moins voulut-il garantir intégralement à la postérité le noble fruit de son travail acharné. Il léguait à l'État ou à la Ville de Paris son hôtel, sa maison paternelle, sous clause de la transformer en un musée de son œuvre complète. Ce n'est pas à lui-même, c'est à la pensée de toute sa vie que cet héroïque amant de la Vérité sublime, que cet alchimiste de la Beauté pure voulut élever un temple. Pour être certain que l'œuvre

serait accomplie scrupuleusement, il choisit comme exécuteur testamentaire le compagnon de ses jeunes années, le soutien de son âge mûr, le confident de ses peines et de ses joies, l'ami sûr et infaillible, éprouvé par un demi-siècle de fidélité. M. Henri Rupp s'est royalement acquitté de sa tâche. Il a fait du musée Gustave Moreau un musée modèle, qui par l'ordre, l'élégance et la clarté glorifie l'œuvre d'un grand artiste, érige à son génie un asile inviolable au cœur de Paris.

Quittons la place bruyante de la Trinité, où la foule charriée des boulevards se heurte au flot humain qui tombe incessamment des hauteurs de Montmartre. Prenons la rue Saint-Lazare et engageons-nous dans la paisible rue de La Rochefoucauld. Cent pas de montée, nous voici au numéro 14, en face d'un élégant hôtel en retrait derrière sa grille. Un hôtel? non; plutôt un sanctuaire d'art, asile souriant et serein, qui s'isole et s'élève un peu au-dessus des autres pour se recueillir. Deux hauts étages sur un modeste rez-de-chaussée en font presque une tour du Silence et du Rêve. Les deux grandes salles du premier et du second étage occupent la largeur de l'édifice et contiennent les grandes toiles. Les cabinets du rez-de-chaussée renferment les dessins et les copies. 7 000 dessins, 800 tableaux à l'huile et à l'aquarelle, voilà le legs stupéfiant de ce peintre à sa patrie. L'œuvre se déroule en somptueux cadres d'or sous le plein jour de l'ouest versé par un large vitrage. Les dessins superbes, montés sous verre, peuplent les lambris en châssis mobiles. Panneaux sur panneaux, on feuillette les murs comme des albums. Une ingénieuse bibliothèque tournante, véritable pavillon à surprises, contient la fleur des aquarelles, de merveilleuses Lédas, l'admirable Centaure portant le cadavre d'Orphée, et ce poète persan, d'une fraîcheur matinale, qui évoque l'arrivée d'un Hafiz dans une oasis du Turkestan, des trésors de paysages et de fantaisies.

Mais jetons un coup d'œil aux scènes grandioses qui tapissent jusqu'au plafond les deux étages du musée. On reste d'abord ébloui et déconcerté. L'œuvre est immense, mais inégale et houleuse. Des tableaux de toute grandeur, beaucoup de toiles inachevées, une variété prodigieuse de com-

position et de coloris, donnent une première impression de discordance. Il n'y a pas deux tableaux conçus dans la même tonalité, pas deux gammes de couleurs qui se ressemblent, pas deux attitudes qui se répètent, et cependant toutes les figures sont nobles, tous les gestes expressifs. Peu à peu, le jour se fait dans ce chaos apparent, et majestueusement s'en dégage une épopée de l'humanité héroïque à travers la mythologie classique et quelques rares épisodes de l'histoire sainte. Les formes ont l'harmonie de l'art grec, le sentiment qui les anime est tout moderne. On y reconnaît un homme qui a traversé les affres du cœur et les tourments de la pensée, mais qui ne veut montrer à ses semblables que sa foi conquise, revêtue de cette beauté qui, selon Platon, est la splendeur du vrai. Au premier plan, règnent en maîtres les héros mystiques de l'Hellade, dompteurs de monstres et conquérants de lumière, Hercule, Jason, Orphée, Œdipe. Au-dessus d'eux apparaissent çà et là, auréolés de foudres et d'éclairs, quelques grands Olympiens, symboles des puissances transcendantes de l'Univers, Jupiter Apollon, Athéné, et près d'eux, ces femmes qui devinrent déesses, sous l'étreinte d'un dieu, Léda, Sémélé. A ces fiers lutteurs, à ces grandes initiées, se mêle un cortège de femmes séduisantes, tentatrices dangereuses, enchanteresses perfides ou nobles inspiratrices, les Omphale, les Pasiphaé, les Muses pensives et les Vierges sages, au suave profil, qui reposent chastement près des blanches licornes. Autour des héroïnes et des héros, tournent les monstres de la fable, sphinx, griffons et chimères. Ils blasonnent de leur faune étrange les royaumes de l'inconnu. Et ce ne sont pas de vains fantômes, copies exsangues de froides sculptures. Non, ils respirent, ils vivent, ces animaux terribles. Un sang chaud rosit leur chair ou hérisse leur poil fauve. Ils aiguisent leurs griffes, ils dressent leurs ailes, tandis que les oiseaux bleus de la légende sillonnent les ténèbres pourprées et que les cygnes d'argent s'essorent en des ciels d'outremer. Pareils aux porte-flambeaux des mystères d'Éleusis, ces gardiens du seuil ont l'air de crier aux visiteurs : *Eskato bébèloï !* Arrière aux profanes ! Mais leurs yeux, qui rutilent de pensées innommables, disent à quelques-uns : « Entrez, vous qui savez les signes et qui devinez l'âme des choses, entrez dans

les cavernes de la passion, montez par les forêts et les lacs du rêve aux cimes blanches de l'Idée pure! » — Tentons ce voyage. Il en vaut la peine.

I

LES DÉBUTS. — LE CYCLE DU POÈTE. — LA PEINTURE PSYCHIQUE

Gustave Moreau, né en 1826, était le fils d'un architecte distingué. Nous ne savons presque rien de ses premières années. Sa nature méditative, dont la vigueur ne devait éclater que plus tard, comportait un développement tardif, mais continu et sûr. Il montra une vocation précoce pour la peinture. Loin de l'entraver, son père l'encouragea de toutes ses forces. Vers 1848, Moreau entra à l'atelier de Picot, professeur médiocre, peintre nul, fabricant du poncif d'école sec et vide. L'élève s'en dégoûta vite, et, sans quitter l'atelier de son maître officiel, il s'enthousiasma pour Eugène Delacroix, qui passionnait alors toute la jeunesse. Trois *Hamlet* de cette époque montrent le disciple s'inspirant du maître. On y surprend toutefois un trait personnel dans le besoin d'approfondir et d'affiner l'expression des physionomies. L'auteur de *la Barque du Dante*, de *la Barricade* et du *Massacre de Scio* apporta dans la peinture un nouveau sentiment de la vie par la vibration du coloris et la fougue des mouvements. Il révéla à Moreau le sens du drame dans la vision des choses. Mais cette vision plus extérieure qu'intérieure ne répondait qu'imparfaitement à l'idéal encore inconscient du jeune admirateur. Devant ces gesticulations violentes, devant ces tempêtes de couleur, le disciple dut éprouver plus d'une fois la sensation que nous donne Baudelaire de ce puissant génie dans son poème des *Phares* :

> Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
> Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
> Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
> Passent comme un soupir étouffé de Weber.

Le jeune Moreau se sentait à la fois attiré par de telles impressions et bouleversé d'une lourde angoisse. Auprès des orgies picturales de Delacroix, il demeurait pensif comme Orphée devant les rondes des Bacchantes. Malgré son inexpérience, le jeune homme ne croyait pas, avec Baudelaire, que « ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes, ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum* » fussent « le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité ». Il rêvait d'un autre art, aussi intense, aussi dramatique, mais plus recueilli, plus profond, où l'âme humaine se traduirait elle-même en ses luttes intimes avec la mesure et la grâce incisive de l'art grec.

Entre vingt et trente ans, on ne se devine guère qu'à travers les autres. Moreau se découvrit dans un émule, dans un ami de choix, son aîné de dix ans : Théodore Chassériau lui montra la voie par son exemple. Les deux peintres, qui s'éprirent d'amitié vers 1860, crurent à une synthèse du classique et du romantique par un principe supérieur, à un art émotionnel, où la passion violente serait contenue par la beauté et ennoblie par la force de l'idée. Moreau s'y jeta résolument et comprit en avançant que l'âme moderne doit se créer son expression selon les mêmes lois que l'art antique, mais avec des moyens nouveaux. De 1858 à 1860, Moreau séjourna en Italie. Ce fut pour lui la dernière initiation et, par suite, la grande révélation de lui-même. Il n'avait aucune préférence marquée pour telle ou telle école ; son sens universel lui ouvrait toutes les routes du beau. Mais il y eut, dans ses admirations, une progression lente qui le conduisit à l'intuition de son propre idéal. Des Vénitiens, ces maîtres du coloris et de la beauté physique, des Primitifs, ces dessinateurs de l'âme naïve dans le geste hiératique et précis, il s'éleva à Michel-Ange, évocateur colosse des archétypes, pour en venir aux peintres subtils de l'âme profonde et consciente, aux Botticelli, aux Corrège, aux Vinci.

Quand Gustave Moreau revint d'Italie, son œuvre n'était pas faite, mais il avait trouvé sa voie. Deux génies y traçaient leurs sentiers de lumière et lui faisaient signe en se retournant : l'*Ame et la Beauté*. Oui, l'Ame et la Beauté furent les

sœurs divines, l'une voilée, l'autre radieuse, qui entraînèrent ce nouvel Argonaute vers des terres lointaines, par delà les hautes mers de la passion et de la vie.

Si l'on compare un des tableaux de Moreau d'avant son voyage en Italie à l'un de ceux qui le suivirent de près, on verra la différence entre l'artiste qui se cherche et celui qui s'est trouvé. Prenons, dans la première catégorie, *Ulysse et les Prétendants*. C'est un sujet épique, traité à l'ancienne manière, d'un dramatique violent et tout extérieur. Ces corps de jeunes gens qui agonisent sur un pêle-mêle d'armures, d'amphores et de sièges renversés ne produisent qu'une sensation physique. Il y a cependant un jeune poète qui attend la flèche mortelle en s'appuyant sur sa lyre. Son œil, désorbité d'épouvante, voit la déesse terrible, invisible aux autres. Ce rhapsode hagard est la seule âme pensante dans ce massacre de bétail humain. — Regardez ensuite *les Muses quittant Apollon*. Une harmonie intime et supérieure préside à la composition et enveloppe toutes les lignes d'une même cadence. Le tableau est en hauteur et donne l'impression d'un fleuve de femmes qui tombe lentement d'une source sacrée. Apollon, auréolé comme un Christ, est assis sur un tertre élevé qu'ombragent de sveltes lauriers. Les Muses, vêtues de robes orientales, avec des fronts et des cheveux de madones, descendent les degrés abrupts du trône et marchent vers le spectateur en portant leurs précieux instruments de musique. Les plus hautes et les plus proches du dieu tournent vers lui leurs têtes inspirées. Celles qui les précèdent et qui l'ont perdu de vue, regardent le ciel avec mélancolie. Il y en a une qui baisse les paupières en inclinant la tête. Elle écoute la mélodie sortir sous forme de fleur d'une grande flûte qu'elle presse sur son sein. Celle-là pourrait dire à son maître comme la douce Nichdali à Krichna : « Je ferme les yeux pour mieux voir ton image au dedans de moi. » Sur le devant, la plus fière des neuf Muses élève dans sa main une branche de laurier, qu'un griffon au bec crochu regarde avidement. Dans cette grave descente des sœurs mélodieuses, tout exprime l'inspiration divine qui s'atténue et se matérialise en s'éloignant de sa source. Le peintre accentue l'idée par la gamme des couleurs, qui va du bleu pâle, dans le haut, en un ruissel-

lement de jaunes et de violets sur les robes des Muses, jusqu'au pourpre foncé du sol, qui rougeoie au soleil couchant. L'œil glisse de l'éther de la pensée au sang chaud de la vie.

Une idée parallèlement inverse éclate dans le pendant de ce tableau, *Hésiode et les Muses*. Le jeune berger s'est éveillé par une fraîche matinée près d'une source de l'Hélicon, aux accents délicieux de voix cristallines, mêlées au frémissement de la cithare. Il se lève ébloui. Neuf jeunes filles, d'une grâce et d'une audace virginales, l'entourent de leurs jeux adorables et de leurs voix sonores comme d'une guirlande vivace et parfumée. Les unes cueillent des narcisses près de la source ; une autre agenouillée lui tend une couronne de roses ; une autre lui offre la lyre. Toutes ont l'air de lui dire : « Prends ces trésors, tu es le poète élu des Dieux ! » Hésiode lui-même rayonne de tout le charme de la jeunesse, de la force et de l'innocence. Dans ce chœur de jeunes filles, ivres d'un dieu invisible, lui-même a l'air d'une grande vierge déguisée en adolescent, *virginius inter virgines*. La tête inclinée, les bras ouverts, il regarde la Muse agenouillée qui lui présente la couronne et n'ose la prendre, inconscient encore de sa haute mission, tandis qu'une autre Muse le pousse par derrière. Pendant ce temps, Pégase piaffe sur un tertre et Cupidon, à califourchon sur son aile dressée, s'agite d'impatience. Le mouvement ascensionnel de ce tableau s'oppose au rythme descendant de l'autre. Après l'élégie où palpite le regret de l'Olympe, voici l'ode fougueuse qui veut le reconquérir. Il y a convergence de tous les gestes, de tous les regards des Muses, vers le corps neigeux du bel adolescent dressé d'admiration et d'extase ; il y a une fusée de lumière du bas en haut, depuis les oiseaux qui s'ébattent sur la source jusqu'aux ailes de Pégase, blanches comme la foudre, et aux deux cygnes qui s'élancent, le cou tendu, vers le ciel rosé, dans les hautes branches du peuplier. Et tout cela donne l'impression d'une envolée de l'âme au matin de la terre, dans la fraîcheur de la jeunesse.

Gustave Moreau avait du poète la plus haute idée. Il le considérait comme le voyant des vérités supra-terrestres, prophète des hommes, excitateur des mâles vertus. Ainsi apparaît son *Tyrtée* rythmant son ode aux cris du combat, à côté du

jeune guerrier qui tombe percé d'une flèche. Néanmoins, le type, qu'il revêt généralement d'une forme mythologique ou fantaisiste, est bien le poète inquiet, errant et tourmenté de notre siècle, âme orageuse, à la fois puissante et faible, sublime et misérable, ballottée entre le doute et la foi, allant des splendides extases aux noirs découragements. Ce poète du XIXe siècle, qui a conçu l'infini de l'univers et l'immensité de Dieu, a des solitudes et des terreurs que n'ont pas connu ses émules des âges précédents. Il cherche éperdument le divin dans toute la nature, mais il ne croit à son dieu que lorsque ce dieu le possède. Que l'inspiration l'abandonne, et il retombera dans son néant. Ce poète-là n'est qu'une lyre fragile, aux accords intermittents. Le colloque secret entre l'homme et sa voix intérieure, le drame entre l'inspiré et son génie invisible, voilà les thèmes subtils et hautement psychiques qu'évoque le Cycle du poète de Gustave Moreau.

Voyez *la Muse et le Poète*, peinture sur émail de la collection Hayem. Un jeune homme au profil d'Éros regarde dans le vide et songe. Derrière lui, la Muse pensive lui pose gravement la main sur l'épaule et lui insuffle sa pensée. Il écoute dans un indicible ravissement. — C'est l'heure cristalline de l'inspiration première. — Regardez ensuite *les Plaintes du Poète*, l'exquis lavis en camaïeu du Luxembourg. Deux figures, nettes comme un bas-relief et pâles comme des rêves, se détachent sur une vapeur violette où serpente un fantôme de laurier. Le poète confie son profond chagrin à sa Muse chérie. De quel geste adorable il s'abandonne, le corps cambré, la tête rejetée en arrière, les bras inertes posés sur les genoux de la consolatrice ! Et de quelle tendresse maternelle la sœur céleste enveloppe avec sa main la tête de l'adolescent et rouvre sa paupière, fermée par l'excès de la douleur, pour regarder au fond de ses yeux ! — C'est l'heure suave de l'effusion divine. — Mais voici que, dans un grand tableau à l'huile du musée Gustave Moreau, nous apercevons *le Poète voyageur*. Il est las, le visage endeuillé par les ombres de la vie, sa lyre en bandoulière, accablé devant un gouffre, pendant que Pégase le regarde avec une pitié sévère. — Et le voici, un peu plus loin, à moitié endormi et dompté, dans

une torpeur voluptueuse, au fond d'une grotte purpurine, tapissée d'algues et de madrépores, où la sirène au corps opulent, à la queue squammeuse, le tient sous son œil glauque et sous sa main fatidique. — Nous ne suivrons pas le poète dans toutes ses phases, où son génie tantôt le conforte et tantôt s'envole. Mais arrêtons-nous devant la plus belle toile de cette galerie, devant *Orphée au tombeau d'Eurydice*. On dit que Moreau la peignit après la perte d'une amie très chère, compagne de sa vie et confidente de son labeur. Dans cette scène, d'un coloris audacieux et superbe, éclate toute la puissance émotive du peintre et le rôle intensément pathétique qu'il sut donner au paysage.

Au fond de la toile, le tombeau d'Eurydice s'appuie à l'épaisseur d'un bois ténébreux. La lueur jaunâtre d'une lampe sépulcrale éclaire à peine la porte ouverte du blanc mausolée. Sur le devant, Orphée hâve, les traits creusés par la douleur, est à genoux devant une flaque d'eau lugubre et suspend sa lyre à un tronc d'arbre brisé. Cette lyre est à jamais muette — et lui-même plus flétri que ce tronc. Le silence l'accable avec le crépuscule. La rosée tombe goutte à goutte du calice des fleurs dans l'étang immobile; la lampe du sépulcre vacille et va s'éteindre — tout est fini. Mais quel incendie éclate dans la couronne des chênes et fait brûler leurs feuilles rousses? Les torches des Bacchantes ont-elles allumé les forêts de la Thrace? Ou bien les arbres ont-ils pris feu d'eux-mêmes à la mort d'Eurydice? On dirait que leurs crêtes rouges surplombent l'infortuné d'un brasier de désespoir. Que ne peuvent-elles le consumer! Hélas! ces flammes ne sont qu'un cercle de torture, barrière infranchissable. Et derrière elles, des nuages nacrés bouillonnent dans le ciel violâtre comme la fumée d'une prière. Ils montent et se dissolvent dans l'azur sans bornes où s'est évanouie l'âme d'Eurydice!...

Ce tableau nous induit à définir le caractère essentiel de la peinture de Gustave Moreau. Dans la philosophie naturaliste, dont Taine a donné la formule précise, l'homme est un produit fatal de la nature ambiante, de la race et du moment historique. Telle une monnaie qu'un pilon frappe à son effigie. Cette formule simpliste nous montre, en un raccourci

puissant, une des faces de la vérité, mais la face inférieure seulement. Serait-il défendu de regarder le monde par l'autre bout de la lorgnette? N'est-ce pas plutôt le privilège de l'art comme de la philosophie de surprendre les marques de l'Esprit dans tous les règnes de la nature et de reconnaître le sceau de sa maîtrise dans l'action de l'homme sur la matière, qu'il transfigure à son image? En ce cas, selon le mot heureux de M. Paul Flat, « l'art d'imitation devient un art d'expression[1] », c'est-à-dire que le monde extérieur ne sert plus qu'à exprimer le monde intérieur de l'âme et de la pensée, norme et clef suprême du tout. La peinture de Gustave Moreau correspond à ce degré supérieur de l'évolution naturelle et de la conscience humaine. Ici, nous voyons le monde d'en haut, par le côté de l'Esprit. L'ordre des causes et des effets se renverse. L'Ame humaine apparaît en reine du monde, créatrice de son cadre et de ses destinées. Fille divine de l'Idée, elle moule son corps à son image et s'environne d'un décor qui reflète ses émotions comme un miroir fidèle. Pétris de sa substance, les êtres et les éléments cessent de l'opprimer, obéissent à ses impulsions et la traduisent en la diversifiant. Devant tel tableau du maître, nous avons l'intuition d'un monde plus homogène, où les éléments plus dociles et plus fluides revêtiraient les formes et les couleurs de nos pensées. Le paysage joue ici un rôle analogue à celui de l'orchestre wagnérien. Par ses nuances et ses harmonies, il module les émotions du drame intérieur et les prolonge en arrière et en avant, dans un prodigieux au-delà du temps et de l'espace. Baudelaire a dit : « Un tableau fidèle et égal au rêve qui l'a enfanté doit être produit comme un monde. » C'est ainsi que travaille Gustave Moreau. C'est du centre vivant de l'âme qu'il crée son monde, c'est selon les lois de l'âme qu'il le modèle et qu'il l'achève. Son art mérite donc à tous égards le nom de *peinture psychique*.

1. *Le Musée Gustave Moreau, l'artiste, son œuvre, son influence*, 18 héliogravures hors texte par Paul Flat. 1900. (Société d'Édition artistique.) — Étude remarquable. — Voir aussi le beau livre d'un disciple distingué du maître, M. Ary Renan, *Gustave Moreau*, 1826-1898 *(Gazette des Beaux-Arts)* 1900, et l'ouvrage de M. Bénédite, *Gustave Moreau et Burne Jones*, 1899.

II

LE CYCLE DE LA FEMME. — DE MESSALINE A LÉDA

Toute l'épopée humaine raconte l'histoire de l'âme. Avec son tempérament d'intuitif et de voyant, Gustave Moreau la condense et l'individualise en deux groupes distincts, qui forment deux galeries parallèles : le Cycle de la femme et le Cycle de l'homme. Partis l'un et l'autre de l'animalité et de l'inconscience pour s'élever à une spiritualité et à une conscience toujours plus hautes, l'homme et la femme montent par des chemins divers jusqu'au sommet lumineux, où une harmonie grandiose succédera à leurs conflits passés. Voilà la double et périlleuse ascension tentée par l'artiste. Nul autre ne l'osa. Qui donc l'y poussait? Quelle pensée obsédante? Quel impérieux désir? La soif des Centaures et des héros, le désir de dompter le monde par la force ou par l'idée. Pareil à l'un de ses héros, Œdipe, luttant poitrine contre poitrine, regard contre regard, avec le Sphinx qui le déchire, le peintre-penseur voulut prendre corps à corps l'énigme de la nature et de l'homme. Pour en savoir le fond, il fallait l'embrasser tout entier. C'est pour cela qu'il dut parcourir toute l'évolution humaine, gravir infatigablement tous les degrés de la longue échelle. C'est pour cela qu'il fouilla l'âme féminine, avec une inlassable passion, de la courtisane jusqu'à la sainte, c'est pour cela qu'il voulut conduire l'homme du Centaure au héros et du héros à l'initié.

Sur la tortueuse route, aux labyrinthes décevants, aux pertuis étroits, aux vertigineux abîmes, aux apparitions multiples, l'artiste ne choisit que les épisodes frappants, les crises décisives qui marquent un échelon franchi, un horizon gagné. Chacun de ses tableaux nous peint un état aigu de ses personnages familiers, une illumination intérieure, une révélation terrible ou rassurante, par où ils furent avertis ou sollicités de descendre en quelque gouffre inconnu ou de reprendre le chemin des cimes. De ces épisodes, épars aux

murs de son musée en un pêle-mêle troublant, je ne choisirai que les plus incisifs en suivant l'ordre ascensionnel des zones psychiques.

Arrêtons-nous d'abord devant un tableau bizarre et inachevé. C'est un dessin minutieux, à l'encre, sur toile blanche. *Les Chimères* nous offrent une conception gigantesque dans une composition complexe et touffue. Imparfaite au point de vue de l'art, elle n'en occupe pas moins une place importante dans l'œuvre du maître, parce qu'elle ramasse dans une vision unique sa pensée totale sur la femme. Le peintre lui-même nous la dira, car il a laissé une précieuse interprétation de ce tableau. « Cette île des rêves fantastiques renferme toutes les formes de la passion, de la fantaisie, du caprice chez la femme. La femme, dans son essence première, l'être inconscient, folle de l'inconnu, du mystère, éprise du mal sous la forme de séduction perverse et diabolique. Rêves d'enfants, rêves des sens, rêves monstrueux, rêves mélancoliques, rêves transportant l'esprit et l'âme dans le vague des espaces, dans le mystère de l'ombre, tout doit ressentir l'influence des sept péchés capitaux, tout se trouve dans cette enceinte satanique, dans ce cercle des vices et des ardeurs coupables, depuis le germe d'apparence encore innocente, jusqu'aux fleurs monstrueuses et fatales des abîmes... Ce sont des théories de reines maudites venant de quitter le serpent aux sermons fascinateurs; ce sont des êtres dont l'âme est abolie, attendant sur le bord des chemins le bouc lascif monté par la luxure qu'on adorera au passage; des êtres isolés, sombres dans leurs rêves d'envie, d'orgueil inassouvi, dans leur isolement bestial : des femmes enfourchant des Chimères qui les emportent dans l'espace, d'où elles retombent perdues d'horreur et de vertige[1]. » Ce commentaire suggestif omet un point capital. A la cime de l'île, où les Chimères se démènent avec leurs victimes, se dresse une cité aux flèches aiguës. Vers sa porte haute s'acheminent, en file serrée, les vierges sages, les saintes et les initiées. Toute l'évolution de la femme se meut entre ces deux extrêmes. Comme en un cauchemar prophétique, Gustave Moreau a

1. Cahiers inédits de Gustave Moreau. — Cité par M. Paul Flat.

entrevu dans cette œuvre les multiples manifestations de l'Éternel Féminin. Il a très bien vu que la femme, essentiellement réceptive et plastique, demeure, dans la région inférieure de l'instinct, la proie aveugle des passions les plus mauvaises, l'instrument docile de toutes les perversités. Dans ce monde des éléments, elle apparaît elle-même comme un élément, le plus dangereux de tous, parce que le plus malléable aux mains des méchants et le plus subtil à corrompre les simples. Mais dans la sphère des sentiments et des idées, la femme peut devenir aussi l'interprète le plus pur et le plus transparent du divin. Dans le bien comme dans le mal, elle surpasse l'homme, car elle se donne sans réserve à l'enfer comme au ciel. Dès sa jeunesse, le peintre a subi la fascination de la femme comme celle d'un abîme de bestialité et de divinité, où tous les secrets de la nature se jouent sous les masques innombrables des passions. Avec lui, plongeons au fond du gouffre d'où il saura tirer sa perle.

Voici la *Messaline*. Une scène de Juvénal repensée par le maître. — Nous sommes dans un mauvais lieu de Rome, au quartier de Suburre. Une cellule étroite, pareille à celles du lupanar de Pompéi, que les cendres du Vésuve ont conservé dans sa cynique intégrité. Une grande femme nue, au corps élancé, au profil droit de patricienne, couronnée d'une coiffure savante comme d'une tiare, se dresse d'une jambe sur un tabouret et pose le genou sur un lit sordide. Cette femme, d'une si fine élégance, qui ne peut abdiquer sa race dans ses plus inouïs déportements, c'est l'impériale prostituée qui représente dans l'histoire le *nec plus ultra* de la frénésie sensuelle et de l'abjection où elle peut conduire. Un jeune homme du peuple, au corps de gladiateur, à la peau brunie par le soleil d'Afrique, aux cheveux crépus, la saisit par la taille, d'un geste avide. Son œil écarquillé dévore sa proie superbe. Elle détourne la tête. Pendant qu'une de ses mains effilées caresse voluptueusement le cou du jeune homme, l'autre serre contre sa joue une gaze précieuse comme pour voiler son infamie d'un reste de pudeur. Sinistre contraction de ce visage hautain. Ses hontes passées, sa fin lugubre l'obsèdent, et pourtant elle va se livrer comme elle s'est livrée mille fois. Elle ferme la paupière pour ne plus voir, elle

serre les dents pour ne pas trahir son nom, et son corps spectral, glacé d'un frisson de luxure, a un mouvement de recul qui exprime l'horreur de la dégradation. Au fond, la vieille servante, aux seins pantelants, détourne sa face ignoble d'entremetteuse en tenant une torche dont la fumée s'écrase de peur. Derrière la porte ouverte, le maître du bouge, aux bras de boucher, dort la tête sur ses genoux d'un sommeil de brute. Par une suprême ironie, le peintre montre, dans un coin du tableau, au-dessus d'une muraille, une statue équestre de César et une colonne vaguement éclairée par la lune qui porte l'apothéose d'une impératrice au-dessus du silence nocturne de la Ville éternelle. — Quoique inachevée, cette Messaline est une merveille de force et de délicatesse, de dessin et de psychologie. Sans heurter la décence, sans irriter nos nerfs, sans écorcher notre épiderme, le peintre nous a secoué d'épouvante en soulevant devant nous la chaîne du vice invétéré. Son tableau excite la terreur et la pitié pour la gouge impériale et nous fait sentir le dernier tressaillement de la pauvre Psyché humaine, qui gémit et se tord et se révolte malgré tout dans ce corps de damnée et de femelle inassouvie.

Si avilissante qu'elle soit, la servitude des sens est un moindre degré dans le mal que la perversité du cœur et de l'esprit. La première, sans doute, obscurcit la conscience en corrompant le corps, mais la seconde détériore l'être humain dans sa source et son centre. En *Pasiphaé* l'origine du mal apparaît, dans l'âme féminine, par un renversement de l'idée de la force, qui, au lieu de se porter sur les nobles attributs de l'homme, s'attache à la puissance physique. Les conséquences se montrent dans l'influence délétère de la femme sur l'homme avec les *Omphale* et les *Dalila*, charmeuses sans amour, qui décomposent la force mâle par la ruse et par la volupté. Mais allons droit au chef-d'œuvre de la perversité, à la fleur vénéneuse, à la fameuse *Salomé*, qui fit la réputation du peintre, au point de rejeter dans l'ombre ses créations d'un ordre bien plus élevé. Ce serait pour moi une raison de l'omettre. Mais elle forme un chaînon nécessaire dans l'œuvre grandiose dont je voudrais montrer la logique intime et l'harmonieux ensemble.

Regardons l'aquarelle du Luxembourg qui s'appelle l'*Apparition*, reproduite à l'huile au musée du peintre. Nous sommes dans le harem obscur et somptueux d'Hérode. Des colonnes moresques, une couche royale se perdent dans les ténèbres d'une haute niche voûtée, sanctuaire du plaisir, alcôve de la volupté qui se raffine en contemplation et en extase. Les objets s'y distinguent à peine et des reflets y miroitent comme dans la pénombre des mosquées. Les colonnes incrustées de pierres précieuses scintillent vaguement; l'encens des cassolettes se mêle au parfum des fleurs qui jonchent le sol; une guitare, touchée par une femme accroupie, bourdonne dans l'ombre. Assis sur son trône, la tête couverte d'un haut turban, Hérode ressemble au spectre décharné d'un tyran, usé de vices, hypnotisé par ses crimes. Son œil atone regarde dans le vide. Une chose l'effraye : il a promis la tête du saint et ne peut reculer. Autre spectre, le bourreau se tient à droite, appuyé sur son glaive. Inflexible, il attend l'ordre de l'exécution. Le plat fatal est à ses pieds. Sur le devant, Salomé exécute la danse discrète et savante qui sera payée par la tête du Baptiste. En elle s'épanouit le lys du mal, la rose de l'enfer, langoureuse et froide, instinctive et perverse. Son corps blanc, onduleux et mou, se dessine tout entier, sous les écharpes constellées de rubis, et transparaît sous le corselet ajouré de turquoises qui enferme sa taille. Sa jambe repliée marque le pas de la danse, mais pourquoi l'orteil du pied s'est-il crispé sur le tapis? Pourquoi le masque souriant s'est-il contracté de peur? Pourquoi l'œil aux subtils effluves s'est-il désorbité? Quelle est la vision que désigne son bras tendu? Pourquoi l'éblouissante libellule du désir est-elle immobilisée et comme figée dans sa danse? C'est qu'elle est là, dans l'air, au-dessus d'elle, la chose terrible, la tête coupée du prophète qu'elle a voulue!... Elle flotte, rigide, dans une auréole de sang, dans un soleil de gloire, et la regarde... Oh! ce regard d'acier, ce regard qui la cherche, elle voudrait l'écarter. Mais elle a beau fermer les yeux; il l'atteint, il la transperce et jamais plus elle ne l'oubliera! Prodigieux éclair du monde spirituel dans l'âme jusqu'à ce jour inconsciente de la courtisane, dont l'effrayante lumière la fouille jusqu'au fond — et la tue. Je ne connais pas un seul tableau qui ait rendu

avec cette puissance le phénomène de l'hallucination. C'est le remords matérialisé.

Gustave Moreau, qui sut évoquer si sûrement la sensuelle déchaînée et la perverse criminelle, ne nous montre ni repentantes illustres ni grandes expiatrices. Une seule fois il touche à ce genre, avec sa *Madeleine devant le Christ ressuscité,* tableau en possession de M. Hayem. On y voit Marie de Magdala à genoux devant Jésus, la tête prosternée, les bras étendus horizontalement, à l'heure où le Maître lui dit : « Ne me touche pas. » Le geste, qui exprime une soumission passionnée, est d'une vérité admirable. Grave et doux, le Maître la bénit d'une main et lui montre le ciel de l'autre. La couleur est pétrie, à larges coups de brosse, dans une pâte grise et jaunâtre qui semble un nimbe d'outre-tombe dans un sépulcre. Nous voilà bien au delà de la repentance et de l'expiation, dans la félicité de l'amour divin. La contrition n'était ni du domaine, ni du goût de Moreau. Par contre, il a représenté, dans une série captivante, les nobles rêveuses, les souffrantes du désir, les vierges du silence qui s'épurent et progressent par la méditation.

En tête de cette série et en manière de transition, nous placerons *Bethsabée,* la belle pécheresse. Elle est assise sur une terrasse et se déshabille pour le bain. Un esclave mignon lui ôte son manteau. Elle se sait regardée par le vieux David, qui apparaît, minuscule, au haut d'une tour et se penche sur l'abîme. Déjà elle se sent la reine d'Israël. Les parfums d'Arabie ruissellent sur son corps de sultane, et, tandis qu'elle détache lentement son dernier bracelet, elle rêve, voluptueuse et triste. Il y a dans ce tableau la sombre poésie et l'oppression de l'adultère. Par la disposition des édifices qui surplombent la terrasse et ne laissent voir, en haut, qu'un bout de ciel sur un massif de cyprès, Bethsabée se trouve comme au fond d'un puits ténébreux, séquestrée du monde et de la lumière. L'inquiétante attirance de la femme est augmentée par le turban en forme d'as de pique qui couronne sa tête de fière odalisque d'une double auréole noire et blanche. Cela donne à la future mère de Salomon quelque chose d'à la fois fatal et sacré.

Elle rêve aussi, *la Fée au griffon,* elle rêve sous sa couronne

de clématites, dans sa grotte retirée. Elle rêve, ou plutôt elle médite. Car son corps est chaste dans sa beauté parfaite et ses yeux de véronique sourient à la pure lumière reflétée par un lac merveilleux qui s'étend à l'issue de la caverne, lumière argentée comme celle de la grotte d'azur à Capri, où l'on ne voit le ciel qu'à travers les jeux de l'onde. Liszt a nommé l'adagio d'une sonate de Beethoven « la fleur entre deux abîmes ». On pourrait appeler la fée au griffon « la charmeuse entre deux mondes », — le monde des sens et de la passion avec ses courtes joies et ses longues tortures, le monde de l'âme et de l'esprit avec ses épreuves poignantes et ses joies infinies.

Elles ne méditent pas seulement, elles se promettent d'agir et de lutter, *les Vierges aux licornes*, en chapeaux de princesses et en robes moyenageuses. Ces nonnes élégantes et laïques seront aussi redoutables à l'ennemi masculin qui voudrait les insulter que les bêtes blanches qu'elles caressent si tendrement et dont la corne combative les protège. — Mais voulez-vous contempler, dans une peinture, la surprenante révélation de la sympathie qui fait tomber les barrières entre les êtres, ouvre les sources cachées du cœur et perce les lourdes brumes des sens, regardez *la Jeune Fille thrace portant la tête d'Orphée*. Voyez cette figure de vierge, si chastement moulée dans sa robe phrygienne brodée de palmettes; voyez sa tête penchée sur la tête livide du poète qui repose sur la lyre ensanglantée. Repaissez vos yeux du geste tendre de ces bras qui portent avec tant d'amour leur précieux fardeau, et plus encore de ces paupières qui retiennent leurs larmes, mais dont on devine le regard tiède et velouté. Écoutez alors la mélodie muette qui enveloppe la tête morte et celle qui la pleure, de sa ligne suave, pour s'élargir aux méandres du fleuve — et dites si Gustave Moreau n'a pas fait vibrer une fois encore la lyre d'Orphée — après Virgile et après Glück.

La vierge a frémi de tendresse pour le poète déchiré par les Bacchantes. Ainsi la sympathie est pour l'âme féminine la première révélation de l'Ame universelle. Cette émotion compréhensive la fait vivre déjà d'une vie nouvelle, plus vaste, plus haute et plus profonde. L'océan des passions gronde encore sous ses pieds, mais un autre océan l'appelle, celui des douleurs humaines. Qu'elle s'y jette, qu'elle s'y plonge à

cœur perdu en s'oubliant elle-même, et elle renaîtra métamorphosée. Le renoncement passif est stérile ; le renoncement actif est fécond. Se renoncer pour se détruire est un crime ; se renoncer pour se créer librement à nouveau est la suprême vertu. Ainsi la femme élue et s'élisant elle-même pénètre au stade héroïque et surhumain. Alors lui viennent les forces guérissantes qui lui font aider ses semblables, et même une sorte subtile de pouvoir, qui lui permet de féconder spirituellement l'intelligence et la volonté masculines par sa voyance et par son amour. Intuitivement, Gustave Moreau a représenté ce phénomène dans *le Miracle des roses*, traduction magistrale d'une légende exquise. Sainte Élisabeth de Hongrie est debout sur le perron de sa chambre. La cordelière se noue à sa taille, sur la riche robe damassée et sous le manteau margravial, qui voile les formes de son corps. Mais on lit son âme de bienfaitrice royale dans son visage extatique, encadré de deux nattes blondes et douces comme la pitié. Une auréole nimbe sa tête. Un chevalier très jeune et très naïf, à genoux devant elle, la regarde dévotement avec un geste de prière timide. De ses deux mains Élisabeth touche son sein, et, des plis de sa robe, les roses merveilleuses tombent sur le chevalier, roses de l'Amour éternel, qui s'échappent avec un doux frémissement de ce sein comprimé où brûle un feu céleste. Elle a l'air de lui dire : « C'est tout ce que je puis vous donner, mais ces roses valent plus que celles de la terre. »

Si Gustave Moreau n'avait été qu'un sensitif de génie, il se fût arrêté là, mais il fut aussi un intellectuel transcendant. C'est pourquoi il voulut couronner l'évolution féminine en nous montrant, au-dessus de la sainte, l'initiée, j'entends, la femme qui joint au suprême développement de l'âme l'initiation suprême de l'intelligence. De l'aveu du peintre, la grande *Léda*, qui se trouve à gauche de l'escalier, dans la salle du premier étage, représente cette pensée dans son œuvre. Un simple coup d'œil sur ce tableau nous suffit pour constater à quel degré il s'éloigne de la conception traditionnelle de Léda. Il ne s'agit plus d'une scène suggestive de volupté, mais de l'infusion de l'Idée divine dans l'Ève nouvelle. — Léda est assise au bord de la forêt inextricable de la vie, adorable de grâce et de recueillement, suspendue en un songe divin. Son

bras gauche levé s'enlace à un lys qui pousse derrrière elle. Rien de plus fin et de plus pur que son profil de camée. La tête s'incline légèrement, les cils projettent l'ombre de la pensée sur l'œil qu'on devine d'un bleu sombre. Le corps est d'une Vénus chaste, mais fluide et transparent comme Psyché. Le maître lui-même va nous dire le mystère étrange qui s'accomplit en elle et dans l'univers environnant. « Le dieu se manifeste, la foudre éclate : l'amour terrestre fuit au loin. Le cygne-roi, auréolé, au regard sombre, pose sa tête sur celle de la blanche figure toute repliée en elle-même, dans la pose hiératique d'initiée, humble sous ce sacre divin. L'incantation se manifeste. Le dieu pénètre, s'incarne en cette beauté pure. Le mystère s'accomplit, et devant ce groupe sacré et religieux se dressent deux génies accompagnés de l'aigle porteur des attributs divins, la tiare et la foudre. Ils tiennent devant Léda cette offrande divine, officiants de ce dieu s'oubliant dans son rêve. Et la Nature entière tremble et s'incline : les Faunes, les Dryades, les Satyres et les Nymphes se prosternent et adorent ; tandis que le grand Pan, symbolisant toute la nature dans un geste de prêtre, appelle tout ce qui vit à la contemplation du mystère. »

Mais quel est donc le mot de ce mystère ? Quelle est la pensée intime qui s'incarne dans cette femme, que le peintre appelle lui-même « l'Initiée » ? Le drame d'Éleusis l'exprimait dans le mythe de Dionysos, de Dèmètèr et de Perséphone, mais elle ne se trouve formulée dans aucune des parties officielles de la philosophie grecque. Dans un âge antérieur, les hymnes védiques et les penseurs des Oupanischads l'avaient annoncée clairement. Elle se résume ainsi. « La création est un sacrifice du Créateur qui se manifeste en s'incarnant dans les créatures. Tout est sacrifice, la naissance, la vie et la mort des créatures et des mondes. L'âme, en s'associant à l'œuvre du Créateur par le don entier de soi, atteint la perfection et la félicité. » Tel le secret de l'Éternel Féminin au cœur de la création, répercuté par la femme. Si les peintres de la Renaissance l'ont rendu à leur manière, selon le dogme chrétien, dans leurs Madones, Gustave Moreau l'a exprimé, dans sa *Léda*, d'une manière plus philosophique, qui a le double mérite de s'accorder avec la plus antique sagesse et avec la

grande idée de l'évolution, mise en lumière par la science moderne.

III

LE CYCLE DU HÉROS. — DU CENTAURE A JASON

Gustave Moreau nous a fait voir toute l'évolution de la femme. Amoureusement, le peintre a suivi ses nuances fuyantes, ses étranges avatars. Incarnations équivoques et grossières au bas de l'échelle, plus belles, plus affinées à mesure qu'elle monte les degrés de la vie. Il semble qu'en s'élevant des zones de l'instinct aux altitudes de l'idée, elle revête des corps toujours plus subtils, toujours plus diaphanes, pour laisser tomber successivement ses enveloppes imparfaites, et se mouler à la fin, sous nos yeux, en pure Psyché, luisant de sa propre lumière.

Mais la Femme n'est que la moitié de la vie, et l'Éternel Féminin qu'une des faces de Dieu. L'artiste consumé par la double et terrible soif d'aimer et de savoir, qui sont les tourments divins, se condamne à suivre l'ascension de l'Homme vers la Vérité, comme il a suivi celle de la Femme. Le cœur de la Femme se nomme Passion ; son signe est l'Amour. Le cœur de l'Homme se nomme Volonté ; son signe est le désir de Créer. C'est pourquoi le peintre insatiable de l'Ame quitta les sentiers fleuris de la Femme et s'engagea sur les rudes chemins de l'Homme. Ici, plus de grottes délicieuses, plus de frais ruisseaux, plus d'ombreux méandres. La route monte à pic vers le sommet. Il s'agit, après avoir vaincu les monstres qui en défendent les abords, de grimper droit à la cime escarpée ou de tomber au précipice. Voilà l'aventure que réclamait du peintre sa virilité puissante et solitaire. Il la tenta résolument.

Dans l'évolution de l'homme, Moreau nous montre quatre étapes : 1° *le Cycle du Centaure* représente la lutte de l'animalité et de l'intelligence ; 2° *le Cycle d'Hercule* magnifie le combat du héros avec les forces du mal ; 3° *Jason* exalte la

conquête du secret magique ou de la vérité divine ; 4° *le Jeune Homme et la Mort* fait pressentir la suprême révélation qui attend le héros accompli, moissonné dans sa fleur, au seuil de l'autre monde.

1. *Le Cycle du Centaure.* — « O Macarée, toi qui veux connaître la vie des Centaures, sais-tu qu'aucun homme n'a pénétré l'énigme des choses ? Les Dieux ont posé leur lyre sur une pierre en y laissant deux ou trois sons. La pierre les murmure encore à l'oreille qui s'y penche, mais les Dieux ont emporté le secret du monde avec la lyre. » Ainsi parle le vieux Centaure à l'homme qui l'interroge, dans l'admirable poème de Maurice de Guérin. Moins que l'homme le Centaure peut deviner le grand secret. Car il réalise, dans la mythologie grecque, l'idéal de la vie fougueuse au milieu de la nature sauvage. Élément aveugle et dangereux, âme trouble et trouble-fête des rites graves, il est le désir déchaîné qui veut tout étreindre et jouir de tout. Il s'élance et galope, il fatigue les monts de son dur sabot, il étreint tour à tour de ses bras nerveux les roches et les chênes, les vents et les feuillages, les fleuves et l'espace, la vigne et la femme. Mais il voit toutes ces choses lui résister, impénétrables, ou, fugaces et trompeuses, couler entre ses mains et s'échapper comme les flots et l'écume. Sa force saisit tout, mais ne possède rien. Lui, l'indomptable, ne dompte personne. Le centaure est l'homme accouplé au cheval, lié à l'instinct, dominé et conduit par son corps. Il incarne l'impuissance morale dans le débordement de la vie physique. Ainsi l'a conçu Gustave Moreau, soit qu'il nous montre les Centaures troublant de leur galop subit *les Sources* qui veillent aux fontaines sacrées de la Sagesse et de la Poésie, soit qu'il surprenne l'un d'eux au passage d'un fleuve sombre et encaissé, étreignant avec ivresse une belle femme qui proteste contre le rapt en levant un bras au ciel, soit qu'il peigne *la Mort du Centaure.* Nessus a emporté Déjanire à travers le fleuve. Il a grimpé comme une chèvre sur la rive escarpée. Au moment où il gagne le sommet de la falaise, l'atteint la flèche d'Hercule. Blessé à mort, Nessus s'affaisse. Mais, arc-bouté sur ses jambes chevalines, il ne lâche pas la femme qui déjà glisse de ses bras

alourdis et paraît s'envoler du geste vers l'époux sauveur. Agonie cruelle du Centaure. Il ne pourra pas violer sa proie, mais son regard mourant la couve encore et projette sur elle le venin d'un désir inassouvi et d'une jalousie furieuse. Comme une goutte de sang corrompu, le poison de ce regard s'instille dans l'âme de la fidèle épouse. La tunique de Nessus sera la vengeance posthume du Centaure. — Peut-on exprimer avec plus de force, par l'image plastique, l'impuissance du désir, qui n'est que sensuel, à posséder son objet? Il corrompt, il empoisonne ; il ne possède pas.

En regard de ce tableau, il faut placer l'exquise aquarelle du *Centaure portant Orphée mort*. Le Centaure a trouvé le cadavre du poète qui a charmé son cœur et enchaîné ses passions. Pieusement il l'emporte en quelque lieu sacré, et vient de gagner un sommet désert. Un soleil rouge, strié de brumes blanches, monte sur la plaine violette. Le mince corps d'Orphée flotte, dans une position verticale, et semble dormir, comme une vierge confiante, sur l'épaule athlétique du Centaure, qui courbe sa tête attristée. Il sait le prix de son divin fardeau. Car son être, accordé à nouveau, rythme un pas adouci par les chants du poète qui n'est plus. Le Centaure pleure la mort d'Orphée et la tête d'Orphée mort pleure sur le Centaure. — Ainsi le soleil d'une vie nouvelle se lève dans l'homme instinctif. Comprendre le poète, c'est vouloir le héros.

2. *Le Cycle d'Hercule*. — Par sa naissance, le héros est toujours un demi-dieu. La mythologie grecque comme toutes les mythologies en fait un homme né d'un dieu et d'une femme mortelle. En quoi le génie hellénique affirme clairement que le héros est un homme qui développe en lui-même la partie divine, consciente, éternelle de son être pour asservir la partie matérielle, instinctive, périssable à ses desseins supérieurs. Le héros ne vit pas pour lui-même. Il sert un dieu, c'est-à-dire un idéal. D'après ce modèle, il se sculpte en beauté et en force pour lutter contre les ennemis de l'humanité. Telle la pensée maîtresse qui ressort du mythe d'Héraklès. Car, à travers ses douze travaux, le fils de Jupiter et d'Alcmène ne cesse de grandir en se purifiant, et, seul

entre tous, finit par être reçu dans l'Olympe parmi les Immortels. Gustave Moreau, qui interprète les légendes avec son esprit original, a esquissé une série d'épisodes de la vie d'Hercule. Il l'a peint tuant les dangereux oiseaux du lac Stymphale, monstres à plumes roses, à bustes de femmes, à pattes crochues de harpies, ou poursuivant la biche merveilleuse au crépuscule hyperboréen. Mais il a concentré toute son énergie sur un tableau capital : *Hercule et l'hydre de Lerne.*

Entre des rochers à pic, troués et saccadés, l'hydre aux anneaux tortueux se dresse au milieu d'un charnier de victimes humaines. Lentement, le reptile monstre a quitté sa pâture de cadavres, et maintenant il gonfle son corps énorme, visqueux, repu de chair, et se love à la triple hauteur d'un homme. Ses écailles chatoient comme une cuirasse d'acier bleu, ses yeux rutilent et ses neuf têtes de serpent se balancent sur leurs cous avec une ubiquité inquiétante. Car en face de lui s'est posé le roi des héros. Hercule, nu comme un athlète, beau comme Adonis, et tranquille comme un dieu, le regarde. Sa main gauche serre l'arc et les flèches contre sa poitrine, son bras pendant laisse traîner la massue à terre. Pas un muscle ne bouge dans ce corps agile, à la peau nacrée, où le sang ambrosien des dieux bat les rythmes de la jeunesse. Mais l'œil fulgurant lance un rayon qui va droit au cœur de l'hydre. Comment la terrassera-t-il ? Nous l'ignorons ; mais nous sommes sûrs qu'il vaincra. La force, l'intelligence et la beauté, ramassées dans le verbe vivant de l'homme, auront raison du serpent à neuf têtes. Devant cette assurance, devant ce regard qui la mesure et la traverse, l'horrible bête pressent qu'elle a trouvé son maître. Une sourde inquiétude soulève son ventre de saurien et tord ses anneaux enchevêtrés. Hercule l'observe et la fascine. Un rameau de laurier orne son front comme une aigrette posée par la Victoire, et le vent du matin joue avec les nattes blondes de sa chevelure dorienne.

Ici encore Moreau a conçu le sujet comme aucun peintre ne l'avait fait avant lui. Du domaine physique il l'a transposé dans le domaine intellectuel. De là le choix du moment de l'action. Le point culminant de la vie d'un héros n'est pas la lutte matérielle, mais la lutte intérieure de sa

volonté contre les forces du mal, qui essayent de le terroriser avant même qu'il ait tenté de combattre. C'est alors qu'il doit rassembler tous ses pouvoirs et les projeter d'un seul coup sur l'ennemi pour le paralyser en le désorganisant. Le recueillement avant le combat, voilà ce qui intéresse le peintre de l'âme. Il l'a rendu par des moyens frappants : d'un côté, la noblesse d'une figure masculine, dont le regard dynamise et irradie la volonté ; de l'autre, le monstre effrayant dont la discordance hideuse sera vaincue par cette unité active ; enfin, la couleur du paysage strié de sang, convulsé d'épouvante, livide d'horreur. J'ai vu exactement ces nuances en Égypte, dans une gorge sablonneuse qui borde le Nil, à Spéos Artémidos. C'est la couleur cendrée et violette du désert, avant et après le lever du soleil. L'intuition aiguë de l'artiste a rejoint la nature.

La plus terrible lutte qu'ait à soutenir le héros n'est pas toujours le combat contre les hydres, qui se livre au grand jour. C'est quelquefois le combat contre la femme, qui se livre dans le secret de son cœur, dont les victoires et les défaites demeurent à jamais inconnues, et qui décide pourtant de sa victoire ou de sa défaite finale. — Moreau nous fait deviner ce combat multiple dans un de ses plus curieux tableaux, qui forme une grande composition d'une symétrie classique, *Hercule chez les filles de Thestius*.

Nous sommes dans un gynécée vaste et splendide comme un temple, d'architecture semi-grecque, semi-égyptienne. Par de larges dalles descendantes, ce magnifique atrium aboutit sur le devant à une piscine. Hercule est assis au fond, sur un banc de marbre, entre deux cippes dont l'un porte la boule du soleil et l'autre le disque de la lune. En le plaçant entre les deux signes qui symbolisaient dans les temples antiques les puissances génératrices de l'univers, on dirait que la destinée impose, à cette heure, au héros de réconcilier l'Éternel Masculin et l'Éternel Féminin dans la vie humaine. En d'autres termes, elle lui demande : « Qu'est-ce que la Femme? Qu'en vas-tu faire? Et que fera-t-elle de toi? » Cependant, curieuses ou défiantes, rêveuses ou tristes, les cinquante filles de Thestius se pressent autour de lui, debout, assises ou couchées, les unes nonchalantes comme des déesses

au bain, les autres solennelles comme des prêtresses. Elles forment quatre groupes principaux, étagés sur trois plans avec une savante ordonnance. Au fond, du côté gauche, se tiennent les sensuelles instinctives, qui couvent Hercule comme une proie. A sa gauche, les tentatrices le frôlent avec des dédains hypocrites, de sourds désirs, de mauvaises colères. Les six femmes du premier plan sont les plus attachantes, parce qu'elles représentent la noblesse féminine. A gauche, les renonciatrices, dont une Intellectuelle, une Pythonisse et une Vestale. La première renoncera à l'homme par orgueil et par esprit de domination; la seconde et la troisième n'auront de ferveur que pour leur dieu. Vis-à-vis, se groupent les épouses élues. Leurs nobles attitudes, leurs yeux rayonnants disent les forces conjugales, maternelles, l'amour, la foi, le sacrifice. Elles seules sauront aimer et comprendre le héros, agir et créer avec lui. Il semble que le peintre ait marqué ses préférences pour ces vierges conscientes et fortes, graines d'héroïnes, en plaçant près d'elles les oiseaux sacrés, les cygnes d'Apollon.

Ainsi, comme dans un rêve, le peintre-poète montre à son héros la capiteuse théorie de tous les genres de femmes et lui dit : « Choisis! » Mais il ne s'en tient pas là. Il sait qu'il est des problèmes plus complexes, des situations plus troublantes. Il a voulu mettre l'homme en face d'une femme exquise et puissante, qui résumât en elle les qualités et les défauts, les pouvoirs et les périls de son sexe, une quintessence d'Ève. Ce sera l'épreuve suprême du héros.

3. *Jason et Médée.* — Dans ce tableau, un chef-d'œuvre de sa maturité, Moreau nous montre la conjonction de l'homme et de la femme à l'apogée de leur vie. Le héros y apparaît dans sa pureté juvénile et la femme accomplie avec tout son charme et tout son danger. Jason vient de trancher en deux la guivre qui gardait la toison d'or. Ses deux pieds sont posés sur la tête d'aigle et sur l'aile encore frémissante du dragon. Sa main levée, qui tient un poignard, va faire tomber, d'un geste gracieux, la tête du bouc merveilleux qu'une chaîne de perles retient au sommet de la colonne. Par ce trophée — ainsi le veut la légende argonautique — il

sera possesseur du secret magique et maître du monde. Mais la belle Médée, sa conseillère et sa complice dans l'œuvre hardie, est debout derrière lui. Sa main, aux doigts fuselés, pose sur l'épaule du jeune homme : l'emprise est d'une douceur dominatrice. L'autre main offre au vainqueur une fiole qui contient le philtre d'amour enivrant. Médée a l'air de lui dire : « Avant de prendre ce trophée, bois cette liqueur qui nous lie à jamais. Car sans moi tu n'aurais jamais trouvé le chemin de la Toison d'or, et sans moi tu ne peux vivre, sans moi tu ne peux régner ! » L'éphèbe accompli et la vierge savante sont d'une grâce morbide et d'une beauté séduisante. Lui, visible en plein, elle, au tiers cachée, leur double contour imite la forme d'une lyre, par la saillie des hanches et le parallélisme des deux têtes qui se rapprochent sans se toucher. L'homme et la femme harmonisés, fondus, n'est-ce pas la vraie lyre, toute la lyre, la lyre humaine ? La divergence de leurs âmes éclate cependant dans le visage et le regard. Jason a le menton ferme, la bouche pure, le regard levé, les yeux illuminés par la splendeur de son idéal. Médée a le vaste front, l'ovale ambigu et le menton subtil de la Joconde. Ses yeux mi-clos enjôlent et veulent dominer. Il y a dans ce visage toute la femme, la science dangereuse du bien et du mal, une égale capacité de monter aux sublimes harmonies et de descendre aux violences de l'ambition, à la perfidie du crime. Par son idéal, le héros conscient aspire aux cimes ; par sa passion, la femme conduit au gouffre. Qui des deux l'emportera ? Bien habile qui le dirait. Le peintre nous laisse dans l'incertitude, mais nous montre les deux routes ouvertes dans ces deux regards.

4. *Le Jeune Homme et la Mort.* — Fermons le cycle du héros par ce pur chef-d'œuvre, dédié à la mémoire de Théodore Chassériau. La lutte avec le mal a trempé le héros ; la rencontre de la femme le complète ; la mort le couronne et le transfigure.

Où va-t-il, d'un pas si rapide, ce jeune triomphateur qui marche vers nous dans ce bosquet mystérieux et sombre, sur lequel se détache la sveltesse de son corps, la fierté de son geste et l'ovale allongé de son visage, d'une noblesse, d'une

radiance surhumaines? Vient-il du soleil d'Olympie ou de la nuit sainte d'Éleusis? Il marche d'un pas léger, il s'élance hors du cadre, souriant et grave, lumière de beauté et flambeau d'enthousiasme, sous l'ébène de ses cheveux noirs. Quel rayon surnaturel sort de ses yeux d'azur? Oh! ce regard! Il ne voit pas seulement son dieu, il le possède, il en est saturé. De son bras gauche, le vainqueur va poser la couronne de lauriers sur sa tête. De sa main droite, il tient un bouquet de narcisses, la fleur de Perséphone. Pour quelle fiancée? Des roses nuptiales tombent sur ses pieds, une hirondelle le précède. Un Éros enfant semble appeler quelqu'un de sa torche. Est-ce l'épouse parfumée? Est-ce le char de triomphe? Est-ce la Vérité sublime et rayonnante? C'est tout cela, et c'est plus encore. Car ce jeune homme est beau comme l'Espérance et fort comme la Certitude. Tout en lui le proclame et le crie : « A moi l'Amour, à moi la Victoire, à moi la Vie! »

Mais quelle est cette femme merveilleuse qui apparaît derrière le vainqueur et qu'il ne voit pas? Larve, ombre ou génie? Ce n'est pas une femme mortelle. Car elle flotte obliquement au-dessus du sol, aérienne et diaphane, sous une écharpe transparente et sous le voile de sa chevelure d'or. Des fleurs d'asphodèle étoilent sa tête; son profil pensif est d'une mélancolie divine; une larme s'échappe de sa paupière baissée. Car, avec la longue épée qui dort suspendue à son épaule, dard invisible comme elle-même aux yeux de chair, elle va percer celui qu'elle aime!... Cette femme mystérieuse et belle est la Mort, terrible au commun des hommes, mais douce aux héros. A l'oreille de l'Aimé, elle murmure des paroles étranges qu'il n'entend pas, mais dont le sens ineffable le pénètre ineffablement. Les mots glissent de son oreille à son cœur comme une musique et comme un baiser : « Viens! dit-elle, je suis l'Inconnue qu'on ne rencontre jamais et qu'on poursuit toujours. Je suis la Fiancée qui sourit derrière toutes les épouses. Je suis la Vérité qui brille derrière tous les mensonges. Qu'est-ce que l'amour que tu veux, auprès de mon amour? Qu'est-ce que la gloire que tu rêves, auprès de mes splendeurs? Qui t'a possédé jamais comme je vais te posséder? Encore un pas, et tu vas m'étreindre au delà des fan-

tômes de la vie. Je suis Celle que tu cherchais sans la connaître, que tu écoutais dans tes silences. Je ne viens pas de la terre, mais du ciel. Je ne suis pas la femme mortelle, mais l'Ame-Sœur. Je ne suis pas la Mort, mais l'Immortalité ! »

Pour Gustave Moreau, ce tableau était plus qu'un rêve *d'euthanasie*, il exprimait une croyance, la foi vivante, instigatrice de son labeur, lumière de sa pensée et flambeau de ses créations. Il ne la confiait qu'à ses intimes, il l'affirma sur son lit de mort, devant son meilleur ami, qui veille aujourd'hui à sa mémoire et à l'exécution de ses volontés dernières. Dans l'œuvre de ce spiritualiste transcendant, il était juste que la divine Psyché, entrevue par le poète sous la figure de la Muse, vînt accueillir le héros au seuil d'un autre monde sous la figure de la Mort.

IV

LE CYCLE DES GRANDS SYMBOLES — PROMÉTHÉE

L'évolution de la femme et de l'homme se rejoignant au-dessus de la vie passionnelle dans la vie héroïque, sous l'inspiration du poète ; leurs erreurs, leurs défaites, leurs victoires successives sur les troubles des sens, par l'Amour ; — sur la fatalité, par la volonté consciente du bien ; — sur la mort, par l'affirmation de leur être dans le sacrifice ; — la double ascension qui les conduit jusqu'au seuil de la vie divine, dans le vertige d'une fusion nouvelle, — voilà l'épopée humaine qui s'est déroulée devant nous en un cortège hautain de figures légendaires. Elle forme déjà une œuvre complète, qui porte en elle-même sa raison d'être et sa conclusion. Elle est assez vaste pour défrayer plusieurs existences d'artistes ; mais elle ne pouvait suffire à Gustave Moreau. Son esprit ardent le poussait à sonder les arcanes redoutables de cette vie divine, au seuil de laquelle il était parvenu. Le problème métaphysique, celui qui brûla d'une fièvre féconde la jeunesse du siècle, le tenait au cerveau, le poignait jusqu'au fond des

entrailles. Il voulut — avec son art — le regarder en face. Tandis qu'une génération d'ingénieux dilettantes jonglait avec le symbolisme comme une troupe d'enfants, qui, ayant trouvé une couronne, s'en servirait pour jouer au cerceau et à la raquette, il osait — lui — dans le silence de son atelier, s'attaquer aux Idées-Mères avec les grands symboles. A cette époque, il écrivait dans son journal intime : « Nous allons vers un art qui rend la pensée par la ligne. »

J'appelle grands symboles les rares tableaux où, quittant le domaine terrestre et purement humain, Moreau aborde les idées mystiques et transcendantes dont les plus grands osèrent seuls s'approcher. Une telle tentative mérite une attention digne d'un si noble effort. Dans cette œuvre, les Cycles du poète, de la femme et du héros forment la base, les colonnes du temple et la frise avec les métopes. Le Cycle des grands symboles lui donne un frontispice, où les dieux apparaissent au-dessus des héros. Après avoir retracé l'architecture du temple, il me reste à montrer son couronnement.

Il y a dans la vie des grands artistes, que tourmente la soif de l'Inconnu, un moment où ils s'écrient : « Je me suis mesuré avec l'homme éphémère et borné ; or donc, mesurons-nous avec l'Éternel et l'Infini ! » La transition de l'héroïsme humain, que bouleversent encore les orages de la passion, à l'héroïsme divin, où la force s'élève et se concentre dans le calme de la pensée, est marquée dans l'œuvre de Moreau par un tableau saisissant : *Jacob et l'Ange* [1]. Conception puissante, dessin vigoureux. Jacob, arc-bouté sur ses jambes, les mains projetées en avant, lutte de tout son corps avec une puissance invisible qu'il cherche à renverser mais qui l'arrête comme un mur. Il ne touche que le vide, et cependant ce vide le repousse et le balayerait comme une feuille roulée par la tempête, si quelqu'un de plus fort que lui-même ne le tenait par le bras. Ce quelqu'un est l'Ange gigantesque, rayonnant, auréolé, dont la beauté calme et sublime domine le lutteur furieux et impuissant. L'Ange du Seigneur lui dit : « On ne lutte pas avec l'Éternel. Voir

1. Voir le magnifique dessin, enchâssé dans un panneau mobile, dans un des cabinets du rez-de-chaussée, au musée Gustave Moreau.

Jéhovah, c'est mourir. Mais égale ton calme à mon calme, hausse ta pensée à ton désir, et tu contempleras son image dans son messager. L'auréole qui ceint mon front est le reflet de son soleil. Regarde son Ange, et tu verras la lumière du Seigneur. » On ne saurait exprimer plus clairement en peinture cette pensée que Dieu échappe à l'homme comme l'Éternel et l'Infini, mais qu'il peut le percevoir à travers ses attributs, les Idées-Mères qui règnent sur la création.

L'homme obéit sans se résigner. Car, s'il veut connaître la cause de la nature et la sienne, il faut bien qu'il remonte à la cause première. Il ne renonce donc à la lutte avec l'Éternel que pour la reprendre par un détour. Voilà l'homme en face de trois énigmes, la Nature, l'Ame et Dieu, problèmes éternels de toutes les religions et de toutes les philosophies. Gustave Moreau aborde hardiment ces trois arcanes en trois tableaux. Voyons ce que son art a su en tirer.

1. *Œdipe et le Sphinx.* — Appuyé sur sa lance, le dos au roc, un pied au bord de l'abîme, l'athlète-penseur, maigre et musclé, est aux prises avec la Sphinge. Car c'est un sphinx femelle qu'a conçu la légende thébaine. Elle s'est agrippée à lui. Ses griffes de derrière s'accrochent à ses cuisses, ses griffes de devant labourent sa poitrine. Sa croupe de lionne se cambre, ses deux ailes se dressent, son sein de femme est pointé vers le cœur du héros et son profil fuyant, ironique, agressif, l'interroge, lui pose la question. Elle porte une couronne. Car, depuis des temps immémoriaux, la Nature terrible, séduisante, insondable, est reine de l'homme. De tous ceux auxquels elle a dit : « Quel est le mot de mon énigme? » personne n'a su répondre. Tous elle les a déchirés, et ils sont tombés dans l'abîme. Mais Œdipe, au masque tragique, au regard aigu, répond : « Le mot de ton énigme, c'est l'homme, c'est moi! Car tout ce que tu es, je le suis. Je te porte en moi-même avec un dieu en plus : ma conscience et ma volonté. Avec ce dieu, je te mesure de la croupe à la chevelure et des yeux jusqu'au fond des entrailles. » Et la Sphinge vaincue par l'Homme n'a plus qu'à se jeter dans son gouffre. — Ainsi la Nature, pénétrée dans la hiérarchie de ses forces, est vaincue par l'Homme qui la résume et la surpasse en la

pensant. Voilà ce que dit l'Œdipe de Moreau avec la netteté incisive d'un bas-relief antique.

2. *Phaéton*[1]. — Nous ne sommes plus dans les montagnes du Cithéron, mais dans l'espace sans bornes. L'audacieux qui a voulu conduire le char du soleil dégringole entre les constellations du Lion et du Serpent. Ses chevaux ont pris peur, le char s'est renversé. La main du conducteur essaye de s'accrocher aux rênes, mais tout s'effondre sous lui. Ses jambes roidies, ses bras étendus ne touchent plus rien. D'épouvante, ses yeux lui sortent de la tête. Échevelé, il tombe — il tombe dans le vide. Les deux constellations, le Lion et le Serpent, changées en monstres, le poursuivent dans sa chute. D'en haut, un lion de feu, un lion-soleil fond sur lui pour le brûler. D'en bas, une salamandre noire se dresse pour l'engloutir. Ainsi, dans la chute éperdue, l'abîme ténébreux et le ciel étoilé ont pris corps et hallucinent l'infortuné. Car il tombe — il tombe toujours dans l'espace vertigineux et sans fond. Et sous lui, ses chevaux affolés, déchirant les harnais, piaffent dans l'éther enflammé. Le coursier blanc se cabre vers le ciel, le coursier noir se précipite tête baissée dans l'abîme comme pour écarteler le char avec son maître. — Une page de Platon serait le seul commentaire digne d'une telle peinture. Rappelez-vous, dans *Phèdre*, le passage sur l'Ame et son attelage. Rappelez-vous encore celui où le maître parle du voyage cosmique de l'Ame, qui, après avoir contemplé les pures essences du Vrai et du Beau, à la suite des dieux, est forcée de se réincarner dans un corps terrestre. Chute effrayante! Quoi, toujours descendre pour remonter et toujours monter pour redescendre encore? Si l'âme n'est qu'un souffle éphémère, pourquoi la conscience qu'elle a de Dieu? Si elle est immortelle, où commence, où finit son voyage? Pour évoquer, à travers un mythe, de telles pensées, il faut une singulière puissance plastique. Ici, Moreau nous donne à la fois l'ivresse et le vertige de l'Infini, le désir et l'effroi de la vie éternelle.

1. Ce tableau se trouve au musée du Luxembourg, dans la belle collection que l'État doit à la générosité de M. Charles Hayem, l'un des premiers qui aient reconnu le génie de Gustave Moreau.

3. *Jupiter et Sémélé.* — La légende thébaine raconte que Sémélé, fille de Cadmus, aimée de Jupiter, lui demanda de se révéler à elle dans sa majesté divine. Le dieu consentit. Sémélé mourut foudroyée de l'étreinte; mais de leur union naquit Dionysos, l'enfant des saints mystères, l'initiateur des célestes renaissances. — Dans l'œuvre de Moreau, Jupiter, porté sur l'aigle de son désir qui franchit le temps et l'espace d'un vol égal, trône dans la pénombre du ciel étoilé. Le serpent du feu astral ceint sa tête d'un triple anneau; les signes du zodiaque gravitent autour. Sa droite, élevée à la hauteur du front, tient le sceptre; sa gauche est posée sur la lyre qui règle l'harmonie des sphères. Sa face rayonne de majesté; sa bouche respire la volupté créatrice; ses yeux fixes, remplis du rêve des mondes, sont doux comme l'amour et terribles comme la foudre. Une femme nue gît renversée sur le genou droit de Jupiter. Sa taille est d'une enfant auprès de celle du dieu gigantesque, mais sa beauté est d'une déesse. D'un geste et d'un regard extasiés elle mesure son époux prodigieux. Mais déjà un torrent de feu l'enveloppe; ses pieds et ses mains ne sont plus que des flammes et son corps lumineux va se dissiper dans l'espace comme une comète. Cependant du regard de l'Ineffable, qui la fait mourir, un enfant est né. Il dort sur le flanc de sa mère évanescente — et déjà porte une auréole.

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu les fragments orphiques pour comprendre qu'il ne s'agit point ici de noces humaines. Le peintre a voulu figurer le mariage de l'Esprit créateur avec l'Ame universelle. Dans son sein fluidique, il moule à son gré nébuleuses, soleils, mondes, humanités. Mais le but secret de ses créations est le petit enfant, le fils conscient de Dieu, le Messie libérateur, qu'il se nomme selon les temps, Krichna, Horus, Dionysos, Jésus. En plaçant le symbole sauveur de *Jupiter et Sémélé* au centre de son frontispice, entre les deux symboles tragiques d'*Œdipe* et de *Phaéton*, le peintre semble dire au visiteur de son Temple, comme un sage de l'Inde: « Voilà ton origine et voilà ton but. Marche vers le soleil de l'Ame et de l'Esprit — et tu échapperas à la roue du Temps. »

*
* *

J'ai montré à quelle profondeur d'âme, à quelle hauteur d'idée atteint l'art de Moreau. Quelques esprits timides ou chagrins me diront : « Tout cela est fort bien dans un livre, mais non pas sur une toile. Après tout, Gustave Moreau n'est qu'un *peintre littéraire*. » Cette objection, avec son faux air de supériorité professionnelle, a effrayé bien des gens, mais elle ne résiste pas à une sérieuse analyse. Vu de près, ce cliché n'est que jargon d'atelier ou malice de confrère. Est-ce que des tableaux pourraient suggérer des idées aux gens de lettres, s'ils manquaient des qualités techniques indispensables pour donner la sensation de la vie ? Quel plus beau triomphe pour l'art pictural que de susciter en nous des émotions profondes et des pensées sublimes ? Et, parce qu'il n'est donné qu'à de rares élus, faut-il le proscrire ? — D'autres esprits, à la fois dogmatiques et négatifs, me reprocheront d'avoir négligé certains tableaux, où paraissent au grand jour les défauts qui sont le revers de ce beau génie. J'entends parler de l'exubérance de son imagination, qu'il savait refréner quand il le voulait par la rigueur de sa pensée, et de sa manie d'ornementation, qui a bien sa raison d'être dans un symbolisme savant et réfléchi, mais qu'il exagère parfois et qui l'a fait comparer à un joaillier. Pour les critiques de cette espèce, la découverte d'un ratage est d'un prix inestimable ; et la compréhension d'un chef-d'œuvre, de peu d'importance. J'avoue que pour moi c'est l'opposé. Dans la production volcanique de cette vaste épopée, il devait y avoir inévitablement une certaine inégalité et des imperfections partielles. L'artiste, qui sentait bouillonner un monde en lui, devait craindre toujours de ne pas l'exprimer tout entier. De là un certain nombre de toiles inachevées, d'ébauches fantasques, d'élucubrations obscures. Mais une trentaine de tableaux portent le sceau de la maîtrise. Ils sont d'un dessinateur impeccable, d'un coloriste magicien, d'un inventeur fougueux et toujours puissant. Gustave Moreau est le musicien de la ligne, le peintre de l'âme, le symboliste de l'idée pure. C'est pourquoi il fallait ranimer en une fresque d'ensemble son épopée hu-

maine et divine, en révéler la vivante unité. Il s'en dégage une esthétique neuve et toute une philosophie. Chacun sera libre de la formuler à sa manière, mais il me semble que l'avenir dira de ce voyant : « Il peignit l'âme du XIXe siècle avec la conscience du XXe. »

Nous ne doutons pas que la France, par la décision officielle du Conseil d'État n'accepte le splendide musée que lui légua le peintre. Un tel créateur est l'honneur de son siècle, l'orgueil de sa patrie : le reconnaître en adoptant son œuvre est un devoir national. Il s'agit de montrer à la jeunesse qu'au-dessus de l'art qui plaît et divertit, il en est un qui élève et qui libère, qui console et qui fortifie, un art éducateur et initiateur de l'esprit. Les anciens aimaient à placer des Victoires sur leurs édifices publics et sur leurs colonnes. Ils entendaient par là les victoires de la patrie. Nous autres modernes, nous les voulons aussi pour la nôtre, mais nous savons qu'elles n'ont de prix et ne sont durables que si nous y joignons les victoires de l'Ame et de l'Humanité. Ce sont celles-là qu'a célébrées notre peintre. Pour finir, j'en voudrais montrer une, la plus belle de toutes et qui fut aussi la sienne. Au sommet du temple idéal de son œuvre, plaçons donc son *Prométhée*.

Par-dessus les pics hérissés du Caucase, à son dernier sommet, le Titan, les mains liées au dos, est rivé à une colonne d'azur qui supporte le ciel comme sa pensée superbe supporte l'infini de sa douleur. Deux vautours insatiables lui rongent le flanc. Quand l'un dort repu, l'autre veille et replonge son cou chauve et son bec vorace dans la blessure toujours ouverte. Mais Prométhée ne sent plus sa torture, ne voit plus ses bourreaux. Le pied crispé à l'angle du rocher, la tête penchée en avant, son profil de Christ et d'athlète regarde... au loin... l'horizon. Il voit par delà l'espace et le temps. Que voit donc son œil lucide derrière la houle des nuages qui bat les cimes désolées? De joyeux lutteurs? De sveltes acropoles? Des moissons d'hommes libres? — On ne sait ; mais la flamme immobile qui brûle sur sa tête nous prouve que sa vision lui fait oublier son supplice.

Le peintre, qui passa un demi-siècle à créer son œuvre

dans sa tour du Rêve et du Silence, a senti lui aussi le tourment de ce grand mouleur d'hommes dont Eschyle nous a légué le torse immortel — le tourment qui résume tous les autres — le tourment de créer dans la solitude et de voir sa pensée incomprise. Plus d'une fois l'ignorance ou l'envie la déformèrent. Mais rien ne troubla la sérénité du maître, rien ne put éteindre la flamme de son génie. Il savait que son travail n'était point inutile, il savait qu'un jour son œuvre parlerait au monde avec son verbe vivant. Dans ses heures les plus tristes, par delà l'horizon noir, il voyait poindre un temps, où l'art conscient serait l'interprète de la noble Psyché humaine — et cette vision le soutint jusqu'à son dernier souffle.

ÉDOUARD SCHURÉ

ANGLAIS ET FRANÇAIS

EN ARGENTINE

Depuis dix ans il n'est plus de mode de se souvenir de la République Argentine. Après s'être beaucoup occupé d'elle, après avoir recherché, avec engouement, toutes les valeurs, à gros rendement, qu'elle émettait, lui avoir offert plus de capitaux qu'elle n'en pouvait employer, on lui a retiré tout crédit. Sur le livre noir des débiteurs insolvables, les prêteurs français ont inscrit toutes leurs créances contre elle; ils ont liquidé leur portefeuille et porté d'un autre côté les rêves de leur imagination. On avait eu le tort assurément de ne pas étudier les conditions économiques de ce pays avant de lui expédier, en espèces sonnantes, des millions par centaines cherchant aventure. On a eu le tort, depuis, de ne pas examiner les causes des pertes que cette imprudence fit subir et de ne pas chercher les remèdes.

Un souvenir est resté, c'est que les valeurs émises étaient garanties par l'État et qu'il a laissé protester sa signature. Il fallait cependant remarquer que la constitution de la République Argentine, imitée de celle des États-Unis, avait créé une fédération, donnant rang d'États souverains à chacune de ses quatorze provinces. Les financiers s'étaient simplement laissé prendre à cette étiquette trompeuse; ils avaient même excité ces gouvernements de façade qui, de loin, sont quelque chose

et de près ont à peine l'envergure d'un chef-lieu de canton, à engager leurs signatures, à faire acte de souverains, à émettre des monnaies de papier, à concéder des chemins de fer garantis, à entreprendre, sous leur haute protection, de grands travaux publics. Les sociétés se constituaient, les souscripteurs absorbaient tous les papiers offerts : ils ne pouvaient supposer que tous les groupes financiers, à la fois, étaient si mal renseignés sur les ressources précaires de ces États embryonnaires, à peine nés à la vie sociale, sans capitaux, sans industrie, à qui leurs richesses latentes, inexplorées, ne permettaient encore que des budgets minuscules, toujours en déficit. Cette erreur fut une première cause de désastres.

Cependant, la République Argentine prenait sa place au soleil. Depuis un quart de siècle, sous un régime constitutionnel respecté, elle avait achevé la conquête et l'étude de tous les territoires occupés jusqu'en 1878 par les Indiens, et pris possession de ses frontières nationales. Elle avait ouvert et assuré à la colonisation cent millions de plus d'hectares de plaines fertiles, jusque-là négligées et inexplorées. En quelques années, quatre voies de fer de mille kilomètres chacune, vers le sud, l'ouest et le nord, avaient relié ces régions au littoral. Les terres nouvelles, ainsi entrées dans le commerce, avaient enrichi le trésor national et préparé la fortune rapide des particuliers qui pouvaient les acquérir à bas prix.

A l'intérieur, les querelles politiques qui divisaient le pays depuis 1810 avaient perdu leur prétexte, le jour où, en 1880, la capitale étant fixée à Buenos Aires, l'unité était, par cela même, cimentée. A l'extérieur, un traité, signé en 1881 avec le Chili par le général Roca, déjà vainqueur des Indiens, et en possession de la présidence de la République, assurait aux peuples du Pacifique la libre circulation du détroit de Magellan, et au Chili la possession de la rive du nord et des terres qui y confinaient. C'était une royale libéralité que la République Argentine, assez riche en territoires, avait octroyée à sa sœur chilienne reléguée jusque-là loin du monde, derrière le rempart de la Cordillère des Andes.

Tout cet éclat nouveau d'un pays naissant à la vie économique, offrant, en même temps que d'immenses zones à coloniser, de grands travaux à entreprendre, attira l'attention des

capitaux européens, qui ne songeaient, alors, ni à l'Afrique, ni à la Chine, à peine à la Russie. Ce que l'on savait de cette grande région sud-américaine, c'est qu'elle était un pays de plaines et de pâturages, jouissant dans toute son étendue, du 20e au 55e degré de latitude sud, d'un climat varié mais partout tempéré et sain, permettant toutes les cultures et surtout l'élevage, la plus sûre des industries rurales. Ces avantages encourageaient aussi bien les capitaux que les émigrants. Le nombre de ceux-ci s'élevait à 30 000 en 1880, à 250 000 en 1888, dépassait 300 000 en 1889; presque mille travailleurs nouveaux, par jour, venaient demander une place au soleil, et prendre rang dans une population qui ne dépassait pas trois millions d'habitants, répandus sur un territoire sept fois grand comme la France. Ce furent les mirages d'un Alaska sans neiges; l'or monnayé, venant d'Europe, remplaçait les gisements cachés dans le sol.

Cependant la terre ne pouvait rien rendre qu'à longue échéance, à force de travail, de capitaux et d'économie; il sembla plus simple — et ce fut la seconde grande erreur — d'en faire une matière à spéculation, de supputer ce qu'elle pourrait valoir quand le pays, tout entier, serait cultivé et peuplé comme la France, et de payer d'avance les prix qu'elle pourrait atteindre après un siècle. C'était, du reste, un moyen rapide d'enrichir tout le monde. En décuplant le prix de la terre, on décuplait, fictivement, la fortune de tous les propriétaires et du pays; c'étaient là des capitaux nouveaux, magiquement créés, vite mobilisés et jetés en masse sur le marché : les droits de transmission étant insignifiants, les actes de vente très simplifiés, rien n'empêchait les domaines petits ou grands de changer de mains et d'augmenter de valeur dans l'imagination des hommes. Les capitaux naissaient ainsi des transactions, et de nouvelles transactions des capitaux.

Il fallait les employer. On créait des sociétés anonymes, des banques de spéculation et d'agiotage; le prêt hypothécaire, à long terme, était alimenté par les ressources inépuisables de l'Europe : on en réalisait, en deux ans, pour deux milliards! Les banques locales, même les banques anglaises les plus sérieuses, prêtaient, chaque jour, des sommes colossales sur des titres, à qui cette confiance seule suffisait à donner une

valeur. C'était à la fois le Pactole et le Mississipi de Law qui venaient s'unir dans l'estuaire de La Plata... Du pays à coloniser, des produits que l'on en pouvait tirer, qui donc se souciait?

Brusquement, il vint un jour, à la fin de 1889, où, sans que le sol se fût effondré, sans qu'aucun volcan l'eût couvert de sa lave, sans que les habitants eussent fui ces régions, sans que le bétail eût diminué de nombre et de valeur, toutes les hypothèques consenties, tous les privilèges de vendeurs, toutes les valeurs engagées dans les banques, les cédules émises, les dépôts en comptes courants, la monnaie en circulation, cherchèrent vainement, pour s'échanger, l'or, hier abondant, tout à coup disparu. Rien ne valait plus rien; le ballon était dégonflé, la ruine de la spéculation était générale. Personne ne se l'expliquait; on continua, par la force acquise, à remuer, à échanger les papiers émis; à chaque transaction c'était un écroulement nouveau.

On fit une révolution, procédé bien usé. On mit dehors à coups de canons, en couvrant la ville de projectiles meurtriers, le président Juarez Celman qui avait présidé à ces folies financières. Le remède fut insuffisant; quelques mois après, en juin 1891, le mal, aggravé, causa la ruine du marché de Londres, celle de la haute banque de Lombard Street; un peu plus, on eût vu crouler la Banque d'Angleterre elle-même, qui ne résista que grâce à l'appui de la Banque de France. Londres se souvient de ces désastres.

Au milieu de ces ruines, y avait-il intérêt à reconstruire?

La France semble, dès le premier jour, y avoir renoncé. L'Angleterre a vite pensé autrement. L'expérience de dix années suffit à établir que ce n'est pas elle qui a eu tort, et quelle erreur nous avons commise en laissant nos concurrents, les Anglais, faire de la République Argentine, à l'heure où nous la considérions comme ruinée, une de leurs plus belles colonies financières, celle où les capitaux trouvent le plus vaste, le plus libre, le plus rémunérateur des marchés.

*
* *

La République Argentine n'était pas ruinée; au contraire, elle construisait sa fortune sur des bases solides. Cela au

moment où l'Europe l'abandonnait. Depuis dix ans, en effet, l'Europe a changé d'orientation dans l'œuvre colossale d'expansion qu'elle a entreprise. Elle semble faire fi des pays neufs et peu peuplés ; elle se tourne vers les pays à innombrables habitants, afin d'y trouver vite des consommateurs pour ses produits, et qui sait? peut-être, des manœuvres, presque des esclaves, d'une intelligence suffisante pour assister au travail de machines perfectionnées sous la direction d'habiles contremaîtres européens. Elle abandonne à eux-mêmes les pays où jusqu'ici elle avait envoyé des colons pour frayer la route à ses capitaux et à ses produits.

L'application de ces principes par tous les peuples à la fois, même par les Italiens qui sont depuis quarante ans les colons par excellence, a réduit la République Argentine à sortir seule, sans l'aide de l'Europe, de la crise dont celle-ci était auteur aussi bien que victime. Délaissée par l'immigration, elle est arrivée à perdre, dans le monde, la grande situation qu'elle avait conquise comme consommateur; mais elle en a acquis comme producteur une plus sérieuse, de tout premier rang, que les plus optimistes même au temps du *boum* de 1889 n'avaient jamais rêvée, qui, après le recensement de 1895, paraît en disproportion avec le petit nombre d'habitants : quatre millions au lieu de six que la République croyait avoir.

Nous ne sommes plus au temps où l'immigration jetait sur les quais de Buenos Aires jusqu'à 300 000 immigrants dans l'année la plus favorisée, 1889. Deux ans après, les nouveaux débarqués cherchaient qui les rapatriât. Depuis, ces découragés ont fait leur œuvre de propagande, et c'est à peine si, peu à peu, par une progression lente, le courant d'immigration tari se reprend à amener annuellement 40 000 individus. Le grand élément de progrès du pays, le peuplement rapide, ne se fait donc plus. Cependant, la production augmente ainsi que l'exportation des blés et des farines, sans que l'on se soit jamais plaint du manque de bras. Le secret de ce progrès est dans l'emploi chaque jour plus étendu des machines agricoles et dans les conditions spéciales de l'industrie pastorale qui, grâce au développement et à la multiplication des clôtures, se passe de l'aide de l'homme.

Le gouvernement national a eu beau prendre à sa charge

les obligations de tous les États provinciaux en déconfiture, toutes les garanties promises aux chemins de fer nouveaux, consolider tous les emprunts et les intérêts en retard, unifier la dette et la monnaie, reprendre le paiement des annuités, suspendu pendant de longues années : — il continue à ne pas trouver en Europe qui lui prête une piastre. Cependant, il a pu vivre sans contracter d'emprunts nouveaux, se mettre en garde contre les menaces de guerre venues du Chili, acheter un matériel considérable d'armes et de munitions, former des escadres en état de défier la redoutable flotte chilienne ; pour cela il a eu recours à la seule ressource de l'impôt, que le pays, produisant toujours plus, est arrivé à supporter.

Entre temps, la population des villes s'est accrue, assez vite pour atteindre 850 000 habitants à Buenos Aires, et 150 000 au Rosario, groupant ainsi le quart de la population totale dans ces deux seules villes, sans que les autres en aient souffert, et sans que la production des campagnes ait été entravée dans sa marche ascendante. La production du blé dépasse de trois millions de tonnes les besoins de la consommation du pays ; celle du sucre atteint 100 000 tonnes quand le consommateur n'en prend que 70 000 ; celle du vin en 1900 a dépassé 800 000 hectolitres, assez pour fermer les portes aux provenances de France, d'Italie et d'Espagne, qui n'importent plus que des vins fins ou des vins de coupage.

Les industries agricoles ont progressé de même ; la meunerie, la distillerie, les liqueurs, les tanneries, les mégisseries cherchent déjà des marchés à l'extérieur, sans que l'exportation des matières premières, la laine, le cuir, qui ont, de tous temps, constitué les grandes fortunes du pays, soit aucunement diminuée.

Le réseau des chemins de fer s'est accru, pendant dix ans, de trois à quatre kilomètres par jour, soit plus de dix mille pour cette période ; l'électricité a pris possession des villes et des usines ; les ports de Buenos Aires, de Rosario, de La Plata, de Santa Fé, de Bahia Blanca sont terminés et reliés à cet immense réseau par des voies d'accès qui amènent tous les produits de régions souvent éloignées de mille à quinze cents kilomètres.

La colonisation continue à pénétrer partout. Les forêts du

Chaco, au nord, sont exploitées et traversées par une voie ferrée, la seule française. De ce point situé par 20 degrés de latitude, on peut traverser toute la région anciennement occupée, visiter celle de l'ouest, qui était, il y a dix ans, hors frontières, descendre jusqu'au 55e degré de latitude et trouver partout une population non pas très dense, mais très active. Même la région froide du sud de la Patagonie, qui, hier encore, semblait loin des ambitions du monde, passe pour une région d'élection que les éleveurs se disputent, depuis que les Anglais des îles Malouines y ont fait, sans permission, des établissements, et s'y sont enrichis. A l'étroit chez eux, ils ont passé la mer, amenant le trop plein de leurs troupeaux de moutons, qu'ils ont épandus sur cette côte, distante de cinq cents milles du domaine insulaire que nos Malouins, à l'époque des découvertes, ont les premiers occupé pour le laisser prendre et débaptiser par nos éternels rivaux.

J'écrivais, il y vingt ans, que lorsqu'il n'y aurait plus rien de nouveau sous le soleil, il resterait la Patagonie ; je confesse mon erreur : cette région froide est occupée par des Européens, des Italiens même en grand nombre, quand d'autres régions, de climat tempéré, ne le sont pas encore. On y trouve des établissements le long de la côte de l'Atlantique ; on en trouve aussi dans les vallées des Andes, dont une partie est reliée au littoral par une voie ferrée de huit cents kilomètres.

On s'imaginera facilement quelle peut être la variété des productions d'un pays qui s'étend entre ces régions extrêmes et va des tropiques vers le pôle. Buenos Aires, point géographique prédestiné, en occupe le centre. Port fluvial, d'eau douce, il reçoit les deux grands fleuves de l'Amérique du Sud, le Parana et l'Uruguay, qui lui amènent les eaux du haut Brésil, de la Bolivie et du Paraguay; il domine en même temps l'Océan du haut d'une situation incomparable au point de vue commercial et politique, dans l'estuaire aux énormes proportions.

Si c'est là que prend pied le nouveau débarqué venant d'Europe, c'est là aussi que viennent jouir de la vie les familles riches de toutes les provinces ; celles aussi de la Bolivie, du Pérou, du Paraguay et du Brésil, qui ne reculent

pas devant de longs voyages par terre ou de longues traversées. Ici, en outre, trouvent l'asile désigné tous les exilés des turbulentes républiques de ce continent, que les révolutions continues forcent à quitter leur pays, en attendant que d'autres vaincus viennent les remplacer.

C'est donc là que se sont groupés tous les éléments d'action, politiques, financiers, industriels et commerciaux, centralisés à l'excès, absorbant toute la vie nationale. Énorme transit, pullulement d'ouvriers, de courtiers, d'intermédiaires de toutes sortes, de fonctionnaires et d'employés de commerce ; assemblées politiques, cours et tribunaux, corps diplomatique, bourse de commerce, banques de toutes nationalités, anglaise, française, espagnole, italienne, brésilienne, belge, nationale, banques d'émission, banques hypothécaires, mettent, dans ce coin du globe, une intensité de vie qui ne permet à personne de se laisser aller à la nonchalance créole reléguée à la campagne. La ville couvre déjà une superficie assez vaste pour qu'un tramway électrique, partant de la rive à l'est et atteignant, en ligne droite, la limite ouest, ait un parcours de dix-huit kilomètres à travers les rues.

Ici, près de la rive, des maisons de sept étages, des édifices somptueux, construits par de grandes Compagnies ; là-bas des huttes, aux parois faites d'estagnons hors d'usage, rongeant peu à peu les restes des grands domaines que le câble électrique traverse, où paissent encore des troupeaux troublés dans leur sommeil par les globes opales et incandescents.

Palais et chaumières parlent, de même, de la prospérité croissante de la fortune publique et privée, comme encore toutes ces usines où tout se travaille, bien que le bois, le fer, le cuivre, le charbon, le pétrole, le sel même soient tous des matières d'importation amenées d'Europe ou des États-Unis ; le sol les recèle, sans doute, mais trop loin du littoral pour être utilement exploités.

*
* *

Dans le labeur général, chaque peuple d'Europe s'est choisi une place et la remplit.

Au premier rang, l'Anglais domine le marché financier :

il a, depuis dix ans surtout, gagné tout ce terrain que nous avons perdu, et fait du pays une colonie anglaise, soumise à un véritable servage, quelque chose de plus qu'un protectorat. Il impose la loi de l'argent, élimine toutes les initiatives privées qui ne sont pas anglaises, absorbe les affaires industrielles créées en dehors de lui ; il néglige un peu le commerce d'importation et d'exportation, qui ne lui semblent pas offrir de si vastes horizons que la grande usure, dont le centre est à Buenos Aires, qu'il applique à sa guise à l'État et aux particuliers.

Le temps est loin où, pour la première fois, les Anglais traitaient d'un emprunt avec cette république. Cela date de 1826. Vingt ans auparavant, ils avaient fait une tentative de conquête militaire. Avant même que Joseph Bonaparte fût roi d'Espagne, ils avaient envoyé des Malouines et du Cap une flotte qui prit Buenos Aires sans provocation, et le garda un an. Il fallut toute l'énergie et la valeur d'un officier français, Jacques de Liniers, attaché à la marine espagnole et résidant à Buenos Aires, seul à peu près de notre race, pour grouper les créoles et jeter les Anglais à la rivière.

Les armes n'ayant pas réussi, les Anglais revinrent, l'argent à la main ; ils n'ont pas eu, depuis, d'autre élément de conquête et ont tout lieu de s'en féliciter. Non pas que les emprunts qu'ils ont souscrits aient été toujours religieusement servis ; il s'en faut ; mais ayant toujours, en fin de compte, même après de longues suspensions, revu capital et intérêts, ils ont fait entre temps de si nombreux placements qu'ils ont absorbé, depuis un siècle, la majeure partie de la production du pays.

Jamais ils n'ont réussi avec autant de désinvolture que durant ces dix dernières années. Cependant, au cours de cette période, ils n'ont fait à l'État aucun prêt apparent ; ils l'ont soutenu par des escomptes de lettres de Trésorerie, dont les échéances, pesant toujours comme une menace, le tiennent sous une demi-servitude et mettent les ministres, périodiquement, à la merci de quelques représentants de cette entité formidable que l'on appelle le marché de Londres. D'abord les emprunts successivement réalisés, depuis 1869 jusqu'à celui de *Moratoria* conclu en 1892, constituent à son

profit un ensemble de redevances annuelles dues par l'État national, s'élevant à 125 millions de francs pour la dette extérieure et à 160 millions de plus pour la dette intérieure, dont les titres sont tous à Londres. A cette somme, déjà énorme, s'ajoutent les intérêts atteignant quelquefois 8 p. 100 l'an, des lettres de trésorerie, dette flottante toujours en augmentation. C'est ainsi que 318 millions de francs sont inscrits pour 1901 au budget, qui absorbent les deux tiers du budget des recettes, au profit de l'Angleterre.

Le créancier britannique semble lui-même envisager avec une certaine crainte le butin énorme qu'il prélève sur le travail du pays et la production de son sol : c'est pourquoi il s'est abstenu les dernières années de faire à l'État de nouvelles avances; il cherche dans les industries locales et l'entreprise des travaux publics qu'il exploite lui-même le placement de capitaux plus considérables encore. L'inquiétude de l'Europe à la suite de la crise argentine a été par lui habilement exploitée ; — il a pris la place de tout le monde.

Le besoin d'outillage industriel d'un pays toujours en croissance depuis 1880 lui offrait un incomparable champ d'exploitation. Quelles que soient, en effet, les erreurs de la politique, le bétail n'en poursuit pas moins son œuvre de colonisation, préparant les produits que l'homme recueille : la laine, les cuirs, et, depuis quelques années, en quantité chaque jour plus considérable, la viande, que le producteur lui-même a toujours pris la peine de porter sur ses quatre pieds à la station ou au port, quelque éloignés qu'ils soient. Le chemin de fer, poussé dans ce désert, a développé les cultures et le peuplement; les Anglais, en construisant partout, ont complété un réseau de 25 000 kilomètres, qui leur appartient en propre, merveilleux domaine d'une valeur de plus de deux milliards et demi. Aux agriculteurs qui veulent produire beaucoup de blé, de lin, de maïs, ils ont fourni à crédit toutes les machines agricoles. Ainsi l'impôt, l'intérêt des sommes prêtées et le prix surfait des transports prélèvent la plus forte part des produits agricoles.

Rien ne se fait sans le capital anglais. La banque anglaise, plus puissante ici qu'en aucun lieu du monde, surveille toutes les opérations et tous ceux qui les font : c'est

elle qui ouvre les crédits aux acheteurs de laine ou de blé pour la consommation et pour l'exportation, elle qui escompte leurs traites sur l'extérieur et les remet à Londres en paiement de tout ce qui est dû au marché de Londres; elle qui concentre en ses mains jusqu'aux opérations des banques locales et des autres nationalités, si bien que la terre, ce qu'elle donne, le labeur du colon, ce que produit l'ensemble du pays, ce qu'il exporte, sont transformés annuellement en sacs de guinées. Aujourd'hui, dans la République Argentine, la terre cultivée paie aux Anglais, par les mains des éleveurs et des agriculteurs, en impôts destinés à couvrir les intérêts des emprunts, en transports, en droits de ports, en agio de traites, plus que le locataire ne paie au propriétaire, plus que la dîme que, dans les années néfastes, la sauterelle prélève sur la production. L'indépendance laissée par l'État aux compagnies de chemins de fer, l'autorisation de fixer les tarifs à leur guise, tant que les actionnaires ne touchent pas 8 p. 100 de leur capital, écrase le producteur. Les dépenses de luxe, les constructions de lignes nouvelles dans des régions encore peu productives, ne causent aucun préjudice aux compagnies anciennement constituées; ces dépenses sont portées à un compte de *debentures*, ainsi que les intérêts, et l'intervention de l'État dans les tarifs est reculée d'autant.

Aussi les voies ferrées de ce pays ne laissent rien à désirer : la voie est luxueusement installée, les édifices élégants, le matériel fixe solide et le matériel roulant très confortable. Le long de ce domaine de 25 000 kilomètres de chemins de fer on parle anglais; seuls les produits de l'industrie anglaise sont connus : on dit même que les pierres employées dans les constructions sont apportées d'Angleterre.

C'est là ce qui se voit. Ce qui ne se voit pas prouve mieux encore la puissance d'absorption du capital anglais. En effet, dans les pays qui ne sont pas, comme celui-ci, des colonies d'exploitation dans la main d'étrangers, tout ce que dépense l'habitant retourne au bien-être général; ce qu'il paie comme contribuable, il le retrouve comme rentier, industriel, actionnaire; le prolétaire lui-même en bénéficie en facilités de vie, en institutions de secours. Dans la République Argentine c'est tout autre chose. Les impôts que le particulier paie, les frais

de transport dont les produits de la terre sont surchargés, les intérêts des capitaux employés, des hypothèques constituées sur la propriété, sont intégralement exportés. Le blé, qui épuise la terre, le cuir, les laines, le bétail sur pied et congelé, constituent l'or que le pays produit et qu'il exporte pour payer sa dette au dehors : par une anomalie étrange, l'Angleterre, qui reçoit tout cet or sous forme de traites représentant la valeur des produits, se soucie fort peu de ceux-ci; elle les laisse aux autres pays d'Europe et consomme ceux de ses propres colonies.

Chaque semestre, les revenus de tous les capitaux, les produits journaliers des tramways, des chemins de fer, des compagnies de gaz, d'électricité pour la lumière ou la traction, des assurances, des hypothèques, sont drainés et exportés; jusque-là ils restent déposés dans les banques anglaises. Celles-ci, munies de ces énormes ressources et de tous les capitaux anglais dont elles disposent, font de la Bourse de Buenos Aires un terrain de spéculation qu'elles dominent sans partage; la monnaie de papier acquiert ou prend une valeur suivant qu'il leur plaît de l'ordonner.

C'est, du reste, là le seul travail que fournissent les colons britanniques, dont aucun, depuis que l'Irlande envoie peu d'émigration, ne vient courber l'échine sur la charrue. On voit, par contre, débarquer des nuées d'employés destinés à constituer l'outillage humain des entreprises anglaises. Ils vivent, sans économie, de leurs traitements relativement élevés; dédaigneux de la langue du pays, très exclusifs en tout, qu'il s'agisse de vie de famille, d'unions conjugales ou d'enseignement: ils se mêlent peu à la vie de la nation, semblent poser sur une estrade comme des modèles qu'il faut essayer de copier de loin. C'est un double privilège que nous sommes les premiers à concéder aux Anglo-Saxons, d'être à la fois à imiter et inimitables.

*
* *

Après avoir passé en revue l'œuvre d'envahissement, dans tous les sens, complétée par les Anglais au cours de ces dix

dernières années, on se demandera, avec quelque inquiétude, ce qui reste à la France.

Le domaine financier n'est, certes, pas demeuré le nôtre. Il a semblé, à une époque, que les banques françaises se disposaient à conserver, de pair avec l'Angleterre, dans les grandes affaires financières, l'influence que la France partageait avec elle depuis la première moitié du siècle dans le domaine commercial. On a vu se constituer, vers 1888, des syndicats où les capitalistes français étaient représentés ; on a même vu des banques d'émission souscrire des emprunts de province, acquérir des concessions de chemins de fer, des sociétés industrielles françaises en entreprendre la construction. Tout cet entrain d'un jour est tombé vite. Les emprunts souscrits ont été malheureux ; les constructeurs ont interrompu leur œuvre à mi-chemin, et ont revendu concession et construction. De tout le mouvement provoqué en France par quelques hommes d'initiative, il n'est resté qu'un énorme découragement et, dans des mains attristées, des valeurs mal cotées.

On en est resté là. Tout le monde a abandonné la partie ; non seulement personne n'a songé à courir après son argent, mais personne même ne semble avoir observé le travail d'ensemble méthodique que les Anglais poussaient pendant cette période, et comment, prenant le dessus sur le trouble de la première heure, ils redemandaient au pays ce que le pays leur avait enlevé.

Si nous avions fort peu participé au mouvement financier, à l'époque où il était actif, du moins n'avons-nous pas lâché pied sur le terrain commercial ? — Nous n'avons malheureusement pas, ici non plus, conservé la place que nous occupions.

Notre influence commerciale à La Plata est très ancienne, presque aussi ancienne que celle des Anglais. Pendant que ceux-ci importaient des cotonnades, nous prenions, dès 1830, possession du marché des vins, liqueurs, sucres, farines, conserves alimentaires et de tous les produits de nos manufactures nationales, plus recherchés que les articles anglais. Déjà, en 1830, notre colonie naissante était assez importante pour fêter dans un banquet la nouvelle des Glo-

rieuses Journées : on y comptait des émigrés de 1815; quelques-uns avaient pris part, en quittant l'armée impériale, aux guerres de l'indépendance hispano-américaine et y avaient conquis des gloires historiques. Artisans et commerçants, capitaines au long cours, dont quelques-uns avaient fait la course pendant la guerre entre Brésiliens et Argentins, avaient créé le cabotage dans le Parana et l'Uruguay, et un commerce international, par la voie des voiliers, avec la France.

Depuis 1830, la colonie s'était toujours accrue; elle avait, en 1846, amené, malgré l'opposition de M. Thiers, l'intervention française contre Rosas. Après 1852, elle s'était augmentée de nombreux exilés d'un ordre nouveau, lettrés en général; l'un d'entre eux, Amédée Jacques, avait été bientôt chargé par le gouvernement argentin de l'organisation de l'enseignement, et y avait brillé si bien que cet enseignement resta le monopole de professeurs français jusqu'en 1878.

Pendant ces diverses périodes, l'immigration basque et béarnaise avait, chaque année, envoyé de nombreux contingents; tellement qu'aujourd'hui le nom de La Plata est intimement lié à l'idée d'une population française d'origine basque, comme celui du Mexique à l'idée d'une population d'origine dauphinoise. Les Basques de cette époque ont créé de grandes fortunes, parce qu'ils ont acquis la terre et l'ont gardée; mais ils savaient rarement le français en débarquant, et n'apprenaient, après, que l'espagnol. Il est donc souvent difficile de les distinguer des Basques de l'autre côté des Pyrénées. Cependant leur présence et leur nombre contribua pendant longtemps à l'extension du commerce français qu'ils alimentaient par leur établissement dans les régions les plus éloignées, tout en laissant, le plus souvent, le labeur commercial aux Béarnais, qui ont des aptitudes spéciales, et avec lesquels on les confond souvent, très à tort.

Ce n'est que depuis 1880 que l'immigration française a été alimentée par toutes les provinces de France; elle en est venue en nombre jusqu'en 1890, et s'est à peu près complètement arrêtée depuis. On peut dire que, pendant ce demi-siècle, plus de cent cinquante mille Français se sont groupés ou sont nés à La Plata, et l'on peut estimer encore leur

nombre réel, en y comprenant leurs fils nés dans ce pays, à plus de cent mille individus.

Le commerce français, pendant le dernier quart de siècle, a été victime d'un concours de circonstances qui l'ont privé de la plupart de ses avantages. La République Argentine a produit son blé, sa farine, son vin, son sucre, ses eaux-de-vie, ses alcools, en quantités dépassant ses besoins. Une industrie locale très active, très ambitieuse, s'est créée : mobilier, confection, toutes les parties du vêtement, la carrosserie, les machines agricoles, les industries du fer et du cuivre. Tout en empruntant leurs matières premières à l'Europe, elle fournit le marché intérieur de tous les produits, ou tout au moins de toutes les apparences de produits, qu'il peut exiger. Les besoins du Trésor, déguisés sous les théories protectionnistes, élevaient entre temps des droits prohibitifs contre les produits manufacturés à l'étranger; ces droits ne permettent plus que la consommation des articles de luxe à quelques rares privilégiés.

Notre activité et notre initiative, pendant cette période, ont été fort médiocres. Les grandes industries françaises qui se sont créées sont rares ; nous ne dominons dans aucune branche. On ne cite qu'un nom français dans l'industrie du sucre, un dans la viticulture, un dans l'industrie de la bière ; ils sont plus nombreux dans la meunerie et la distillerie ; mais, dès qu'une industrie affirme sa vitalité, elle est vite acquise par les Anglais. Beaucoup d'efforts individuels, après avoir triomphé de nombreuses difficultés, n'ont pas attendu ce succès final, ont dû même renoncer à la lutte, parce que notre colonie manque d'outillage financier.

Il y a bien une banque française, mais elle a eu des heures très difficiles, et, devenue modeste à l'excès, semble vouloir conserver le dernier rang parmi les banques. Elle voit petit, ne s'occupe que de choses minuscules, et démontre trop clairement que la France, ne possédant pas assez de financiers pour sa consommation intérieure, ne peut songer à en exporter.

Mais, au moins, notre commerce français, représenté par de nombreuses maisons, pourrait-il espérer que les producteurs de France se souvinssent de son existence. Cependant toutes

les grandes marques de l'industrie française ne choisissent que par exception leurs représentants parmi les Français. Ce sont des maisons allemandes, qui ont charge d'en répandre dans le pays les produits, et nous pourrions en donner ici une liste fort longue ; elle prouverait que nous faisons plus pour enrichir nos concurrents en leur montrant les moyens de nous supplanter que pour défendre nos positions.

Le commerce français à l'étranger, ainsi dédaigné, voyant les vins de France vendus par des Allemands, les grandes marques de Champagne par des Allemands encore et par des Anglais, les conserves, les apéritifs confiés à des Hollandais ou même à des Italiens, ne se font pas scrupule de se faire les agents et les propagateurs, des marchandises allemandes. Ils vont en Allemagne chercher les articles à bon marché qui imitent les nôtres, et par pudeur patriotique, sans doute, en dissimulent l'origine, en les présentant comme d'origine français. Entre temps, si des capitaux français créent à Buenos Aires quelque entreprise, comme il arrive pour l'unique Société d'électricité, fort importante du reste, le gérant est italien et le directeur technique allemand. On a vu une grande Compagnie de navigation française, à qui la loi ne permettrait pas de prendre un matelot ni d'engager un maître coq qui n'appartînt pas à l'inscription maritime, garder pendant de longues années comme agent général dans la République Argentine un Suédois. Ainsi en est-il dans toutes les branches d'industrie, au grand préjudice de notre œuvre de colonisation et de la situation sociale de notre colonie.

Il est cependant un domaine que nous détenons à peu près seuls, c'est celui de l'exportation des grands produits du pays : la laine, les peaux de moutons, le blé, le maïs, le lin. La France achète à peu près les six dixièmes de ce que produit le pays, et ce commerce se chiffre par plus d'un demi-milliard. C'est de France que sont venus les premiers acheteurs de laines, envoyés de Mazamet, de Tourcoing, de Roubaix, de Reims, traitant directement avec les producteurs ; puis sont venus les acheteurs de blés, supprimant les intermédiaires ; l'importance rapidement accrue et devenue si imposante du port de Dunkerque vient de cette initiative.

Nous achetons donc dans la campagne presque tout ce

qu'elle produit, mais l'argent, puisque nos importations sont au-dessous de nos achats, que le pays nous doit très peu de chose et qu'il paye tout en Angleterre, c'est l'Angleterre qui le détient ; les produits sont employés d'avance à couvrir l'énorme redevance annuelle que celle-ci prélève. Les maisons françaises réalisent donc, de septembre à avril, des opérations considérables qui comportent des voyages, des avances de fonds importantes aux éleveurs et aux agriculteurs, des transports, à longue distance, jusqu'aux ports, par de longs chapelets de wagons anglais, des lettres de crédit, des traites sur Londres, plus rarement sur Paris. Cet énorme travail se fait sans bruit, et se résume dans la présence de quelques employés français dans un bureau que signale modestement une plaque de cuivre posée sur la porte. Quelques coups de crayons de courtiers suffisent à traiter et à clore des millions d'affaires, pendant qu'au loin, dans la plaine, le blé est coupé et battu par des machines anglaises, la gerbe attachée par du fil des États-Unis, et que le grain, mis dans des sacs anglais, passe des wagons anglais aux élévateurs anglais et de là sur des navires anglais. Aussi presque tout le monde ignore l'importance de notre commerce d'exportation ; et l'on ne sait guère le nombre des affaires qu'il traite avec les meuneries, les distilleries, les huileries, les tanneries, les lavoirs de laines et les filatures, depuis Elbeuf, Reims, Roubaix, Mazamet jusqu'à Dublin et Breslau.

Les nombreuses et élégantes boutiques de détail, qui, le long des rues les mieux fréquentées, étalent les dernières modes, les derniers livres, les dernières inventions du bibelot et des industries de luxe, tout l'outillage de la vie moderne, attirent plus les regards, occupent beaucoup plus le monde, mais font moins grande besogne. Elle perpétuent, à tort, la réputation de notre futilité, chez les peuples étrangers, qui se gardent d'avouer que c'est leur propre puérilité que notre art s'ingénie à satisfaire.

Entre temps, l'influence sociale de notre esprit national subsiste, bien que celle de notre littérature s'affaiblisse. Nos écrivains, nos penseurs, nos savants, nos dramaturges sont victimes de la traduction, du plagiat, du démarquage. Tout

ce qui se lit, s'enseigne, ce qui se joue au théâtre, vient de France, travesti sous des déguisements; les troupes italiennes présentent l'ensemble de notre œuvre dramatique sous des titres méconnaissables et sans jamais rappeler la provenance ou le nom des auteurs; les grandes fabriques de livres traduits à Barcelone inondent toute l'Amérique espagnole de nos œuvres de science ou d'imagination, démarqués, présentés comme originaux par des auteurs espagnols. Les œuvres même de nos statuaires sont mises dans le commerce par l'Allemagne. Le pillage est audacieux, et le résultat ruineux. La valeur de nos productions intellectuelles est ignorée de ceux qui les vendent, et de ceux qui les achètent, des professeurs qui y cherchent la matière de leur enseignement, des élèves et des étudiants qui ne lisent plus rien de français qu'au travers des traductions dissimulant l'origine.

Le télégraphe, cet élément du progrès dont nous laissons à l'Angleterre l'exploitation sous-marine, est encore, contre notre influence à l'extérieur, un moyen d'action très puissant, dont il est fait un usage déloyal et quotidien. Toutes les énergiques et verbeuses protestations ne prévaudront jamais contre les affirmations brèves et malveillantes, en style lapidaire, des câblogrammes, que tous les journaux reproduisent inconsciemment sans en soupçonner, au passage, la perfidie.

Ainsi bloqués dans leur isolement, et entourés de concurrents parfaitement armés, les colons français ont tant de difficultés à vaincre que l'on ne saurait trop admirer ceux qui réussissent.

Ils sont heureusement nombreux. C'est à la campagne que nous devons les chercher; c'est là que, après de longues années de séjour, après avoir pratiqué la pauvreté pampéenne, derrière un modeste troupeau, beaucoup sont devenus de puissants propriétaires. La terre les sauve en ce pays où elle enrichit tous ceux qui croient en elle, savent l'acquérir et la garder. Elle produit, sans autre travail que la facile surveillance d'un troupeau, qui croît rapidement et incite à acheter de nouveaux domaines. Cet enrichissement est, sans doute, à longue échéance, mais il est sûr; la seconde génération en recueille les fruits quand le père disparaît. Cette seconde génération, née dans le pays, figure sur les statistiques et les recensements, avec son titre de citoyen argentin,

de par la loi ; il faut bien dire qu'elle l'est aussi par le cœur, et se souvient rarement de ses origines françaises.

Elle démontre par son attachement au sol qui l'a vu naître qu'elle a bien hérité du caractère de ses aïeux. Le fils du Français, né à l'étranger, d'esprit aussi casanier que son père, résiste, comme l'a fait celui-ci, à s'éloigner de son pays natal. Il se souvient de l'isolement contre lequel son père a eu à lutter à l'arrivée, du peu de solidarité qu'il a trouvé chez ses compatriotes. Il n'a aucun désir de tenter une émigration à rebours, de sacrifier les camaraderies acquises pour aller en France à la recherche d'illusoires affections qui ne reviennent guère à l'exilé oublié, moins encore à sa descendance : celle-ci ne prive-t-elle pas les collatéraux de l'héritage, toujours rêvé, d'un oncle d'Amérique ? Le pays de son père, dans un lointain vague, apparaît au fils américanisé comme défendu contre son retour par des lois sociales qu'il ignore et une loi militaire qu'il redoute aussi, comme un pays où l'on parle une langue qu'il a mal apprise.

Car la langue, même dans les familles les plus françaises d'esprit, est à la merci de tous les jeux de l'enfance qui se font naturellement en langue espagnole ; c'est la seule que l'enfant emploie ; l'école la perfectionne, et le cours de français, s'il lui apparaît comme une pieuse station dans la chapelle de ses pères, est aussi pour lui l'enseignement d'une langue étrangère peu utile.

*
* *

Si, à présent, en conclusion de cette comparaison entre le succès des Anglais et le médiocre résultat de nos efforts dans la République Argentine, nous cherchons la cause de notre infériorité, nous la trouverons dans ce manque absolu de solidarité qui fait notre faiblesse, crée autour de nos efforts individuels des obstacles sans nombre, et nous oblige à acquérir pour les vaincre une force exceptionnelle dont les Anglais n'ont que faire.

Aux Anglais, la médiocrité suffit pour parvenir ; l'entraînement des sports n'y est pour rien, — ce n'est qu'une apparence offerte à l'ingéniosité des observateurs super-

ficiels ; — ce qui vaut, ce qui produit des résultats et leur assure l'empire du monde, c'est la pratique de la solidarité ; c'est la science de confier au meilleur le soin d'utiliser toutes les forces, et de lui conserver son poste malgré les échecs partiels qu'il peut subir. Eux, ne sont pas, comme nous, avides de gloire individuelle ; ils consentent à n'être qu'une parcelle d'un groupe triomphant.

L'Anglais ne s'expatrie pas ; non pas que le monde soit anglais, ou que, lui, soit citoyen du monde ; mais, précédé, accompagné, suivi à l'étranger de capitaux anglais, il continue, au dehors, sa vie et sa carrière, telles qu'il les a conçues et tracées dans son pays ; il ne fait que les élargir et hausser ses ambitions.

Pour l'Anglais, quand il arrive avec sa femme, ses enfants, sa boîte à thé et son coffre à tennis, pas de contact avec les difficultés et les misères de la transplantation. Son milieu social l'enveloppe. Il est membre d'une puissante association, travaillant à l'unisson, en vertu d'un plan général. Aujourd'hui un Anglais, dans aucun pays, n'arrive le premier et seul. Enfonceur de portes ouvertes, il entreprend facilement son œuvre, muni de tout l'outillage nécessaire pour la mener à bien ; il est un rouage dans l'œuvre commune, commencée avant lui, pour être continuée par ses successeurs.

Le Français a toujours cette illusion qu'il va, le premier, mettre le pied sur une rive déserte. Ceux qui l'ont, au départ, accompagné de leurs vœux sont aussi bien renseignés que lui. Héritier classique de tous les Robinsons, il se soucie peu de s'encombrer de provisions : une tente, une arme quelconque, des vêtements légers, — car tout pays exotique est, pour lui, pays chaud, — c'est assez. Aussi, tous, laboureurs, artisans, ou inévitables bacheliers, ont à supporter, à l'arrivée, des épreuves un peu rudes. Ceux qui savent se servir de leurs bras s'en tirent le plus souvent ; les autres ont peine à sortir de l'antichambre de la vie américaine. Il leur faut dépouiller le vieil homme, changer d'allure, d'aspect, de tenue : d'intellectuel, devenir manœuvre ; d'apprenti notaire, colleur d'affiches ; d'avocat, laveur de vaisselle ; d'ex-juge de paix, infirmier, pour ne citer que ces cas, parmi des centaines, pris sur le vif. Ces exemples connus, la facilité des

communications, l'abondance des renseignements, rien n'y fait. L'innocence des partants reste la même, et l'endurance des arrivants est toujours mise à l'épreuve. A ceux qui ont réussi, il a fallu une vie entière d'effort dans l'isolement : s'ils ont fondé une famille, comment s'étonner qu'elle cesse d'être française à la première génération, et qu'à la seconde elle oublie la même langue maternelle ?

L'esprit français aime les difficultés, peut-être parce qu'il a, plus que tout autre, l'entrain pour les vaincre. N'est-ce pas, du reste, ce goût national qui nous oriente, depuis vingt ans, vers les climats les plus antipathiques à notre race, où l'œuvre de colonisation est le plus pénible, et où, cependant, nous semblons réussir si bien que les autres peuples, après de longues années d'hésitation, nous suivent à l'envi avec la pensée de profiter de tous nos efforts, pour en confisquer le résultat ?

Notre enthousiasme colonial, à coups d'épée, a remanié la carte, à la fois, sur plusieurs continents. Il n'y a plus de Français qui ne rêve de missions dans l'inconnu, à la tête d'une brillante escorte, d'un groupe de porteurs vigoureux et souvent traîtres ; qui ne songe à pénétrer, le premier d'entre les blancs, au centre d'une vallée africaine. Les régions coloniales ou à coloniser sont devenues, pour nous, Français, les pays où l'on meurt courageusement, à la française, sous l'habit militaire ou civil, dont les rares revenants portent sur leur visage les traces de leur vertu et s'excusent, en rentrant, de n'être morts qu'à demi au champ d'honneur.

Gardons nos vieilles vertus, mais tâchons d'acquérir les qualités nécessaires pour soutenir la lutte contre les concurrences étrangères, partout où elle est engagée. Il n'y a pas au monde qu'un continent noir ou un continent jaune. N'oublions pas que notre activité peut s'exercer sur des régions plus favorisées que celles que nous conquérons, et que là aussi nous travaillerons pour la grandeur de la France.

ÉMILE DAIREAUX

LA BECQUÉE[1]

XI

« ENTREZ! ENTREZ!... TANT QU'IL Y AURA DU PAIN DANS LA HUCHE... »

La résignation de Félicie nous effraya plus que sa colère.

Elle jouait aux cartes avec Casimir!

Ils étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre, à une petite table ovale; le matin, l'après-midi, le soir, tous les jours de la semaine hormis celui où venait M. Laballue. Les tentes du besigue et du piquet s'élevaient seuls dans le salon d'Utrecht, avec les gazouillements des jetons d'ivoire. Grand'mère et ces demoiselles osaient à peine regarder les deux partenaires, et tremblaient.

On était presque plus à l'aise quand la douleur physique faisait crier Félicie. Alors, elle jetait les cartes et allait se tordre sur le canapé. On avait descendu le paravent, malgré l'été; elle dissimulait sa torture derrière les images grotesques, et elle se piquait à la morphine. On entendait s'amollir sa plainte, et ses soupirs se régulariser et décroître, puis se relever en un souffle de bien-être ou d'extase. Et elle reprenait le jeu qui lui trompait l'attente de la mort.

1. Voir la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

Il n'était plus question de rien. Il semblait que la vie morale nous manquât totalement. Ce qui eût, autrefois, retourné la maison, ne parvenait pas à soulever une onde sur l'accalmie plus inquiétante, à vrai dire, que la tempête.

Un jour, l'oncle Planté surprit Casimir qui pinçait Valentine, dans le corridor. Il jura si fort que tout le monde accourut, même Félicie ; et l'on comprit. Personne ne dit mot. L'oncle lui-même se tut.

On laissait parler Casimir à table ; on lui permettait de prendre la voiture pour aller au moulin ou chez son notaire. Un de ses créanciers sonna, un matin. Il le reçut sous les noisetiers. De son fauteuil, Félicie apercevait les deux hommes qui discutaient.

— Quand le ciel croulerait, soupirait-elle, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— Félicie ! voyons, tu ne dis pas ce que tu penses !

— Moi ? Ah bien ! je vous prie de vous imaginer qu'à mon âge, les illusions sont tombées ! Je l'ai déjà répété cent fois : je ne crois plus à rien de rien.

Elle n'avait pas mis le pied hors des murs, depuis son retour de Paris. Ses jambes la trahissaient ; à cause de ses crises fréquentes, elle redoutait même une sortie en voiture. Adieu les tournées dans les fermes, les promenades sous les noyers, les haltes sous les vieux sapins ou au dolmen ! Elle pouvait marcher jusqu'aux abeilles, et revenir. C'est là qu'elle allait volontiers :

— Bonjour, leur disait-elle, vous me reconnaissez donc encore ? Allons, travaillez bien... Et puis, ne vous étonnez pas trop si vous ne me voyez plus.

Quel regard, lorsque, penchée sur la canne fourchue, elle considérait l'allée fuyant au fond du jardin, sous les lilas, où il fallait s'abstenir de risquer un pas de plus, sous peine de se faire traîner pour revenir, comme une bourrée de bois mort !

— Écoute, mon petit, écoute !

Elle entendait la pluie que répandaient les arrosoirs de Fridolin, et en même temps le bruit d'une bêche :

— Va voir, mon petit, si c'est ton oncle Planté qui bine les poiriers. J'espère bien qu'ils ne m'ont pas pris encore un homme de journée...

Elle prétendait ne plus croire à rien !

Un des secrets tourments de ces dames était de n'avoir pas su contraindre la malade à retourner à Paris. Peut-être eût-il été encore temps de l'opérer, bien que le chirurgien eût déclaré la chose urgente : « Quand on pense qu'à l'heure qu'il est, Félicie serait sauvée !... » Une lettre alarmée arriva de Paris. La croissance d'Adrienne nécessitait une opération nouvelle : « Oh ! un rien ! Mais, avec ces satanées histoires-là, est-on jamais parfaitement tranquille ? Et les frais, grand Dieu !... » Deux jours après, une dépêche : « Ange succombé dans nos bras. Fous de douleur. » Cette fois-ci, Milwaukee avait échoué.

— Vous voyez ce que c'est ! dit Félicie. Mourir pour mourir, autant s'en aller à son heure.

Elle envoya des secours à Paris et oublia, dans sa lettre, son dernier ressentiment contre Philibert. Le malheureux écrivit des pages éperdues, à donner des inquiétudes pour sa raison. On l'invita à venir se remettre à Courance. Il télégraphia : « Avec ma femme ? » Félicie fit répondre : « Avec ta femme. » Ils arrivèrent. Leur chagrin était indescriptible, leur détresse complète. Le tableau du Salon, vendu trois cents francs au brocanteur, pour les honoraires du médecin ; les études, la dernière pochade, pour les frais de l'église. Au moins, la petite chérie avait eu un enterrement convenable ; quant au monument, on verrait plus tard.

Philibert et sa femme furent installés au premier étage de la maison neuve. Marceline était une femme commune, que la timidité, la peine, et aussi l'ivresse de se voir à Courance, excitaient à parler beaucoup, de tout, sans cesse, à tort et à travers. On ne pensa presque pas à s'en choquer ; pas plus qu'on ne songea qu'on s'était battu, une année entière, à propos de l'admission de cette femme à la maison. On n'en était plus à faire la petite bouche.

Félicie avait adopté quelques phrases qu'elle répétait : « Quand le ciel croulerait... » « Entrez ! entrez... ! tant qu'il y aura du pain dans la huche... », allusion à l'hébergement forcé de Casimir, du ménage parisien, de la future famille de mon père. Lorsqu'elle causait toute seule avec M. Laballue, elle parlait souvent de « faire la part du feu ».

Mon père annonça que son mariage était fixé au 1er septembre.

— C'est un excellent moment, dit Félicie, pour le voyage de noces.

— Oh ! nous n'irons pas loin. Comme la cérémonie doit avoir lieu à Paris, nous nous contenterons d'y séjourner un peu.

— A Paris ?

— M. Pope, oncle et tuteur, a conservé son domicile légal à Paris. Je préfère, d'ailleurs, à tous égards...

— Parfaitement ! parfaitement !

Après mille précautions oratoires, il demanda la permission de présenter sa fiancée. Félicie jeta un : « Ma maison est ouverte ! » qui lui coupa la respiration.

Ces manifestations de libéralisme affecté faisaient courir des frissons sur les épaules. L'intransigeance de jadis nous eût paru bien préférable.

Mon père tournait son chapeau, comme un paysan. Il hésitait ; il balbutia :

— Mais... c'est que...

Elle vint à son aide :

— C'est qu'elle ne peut pas venir toute seule ?... Que les Pope l'amènent ! Entrez ! entrez !...

La veille du jour fixé pour la visite, Félicie commanda d'ouvrir le grand salon, et Fridolin parut, les bras en croix, entre les persiennes repliées. La mine de ce serviteur dévoué s'effondrait en même temps que la figure altière de Courance. Il avait vieilli plus que Félicie. Il prononçait à tout propos des jugements sombres. Il aspira l'air par sa brèche, et dit :

— Il me semble que je livre les fortifications de la ville de Metz.

— Plaît-il ? dit Valentine qui battait déjà les meubles.

— Suffit, jeunesse !

Malgré le mal que l'on se donnait pour être calme, la prochaine entrée des Pope à Courance causait de violentes palpitations. Grand'mère me prit par la main et me mena devant la photographie :

— Mon enfant, te rappelles-tu ta maman ?

— Oui.

— Eh bien ! mets-toi cela dans la tête : quoi qu'il arrive, et quoi qu'on te dise, tu n'auras jamais qu'une maman; c'est celle-là. Il n'y en a pas de meilleure ni de plus belle. C'était une sainte; elle est au ciel; elle te voit. Allons! promets-lui que tu l'aimeras toujours.

Je joignis les mains et je dis :

— N'aie pas peur, maman : l'autre, c'est bon pour papa, mais moi...

— Ce n'est pas comme cela qu'il fallait t'exprimer, dit grand'mère, mais enfin, c'est bien. Allons, tiens-toi propre, et sois poli quand *on* t'embrassera.

Ce fut vers quatre heures que fut signalé le roulement de la voiture. Valentine courut à la grille, pour être bien sûre, et elle remonta l'allée en hurlant :

— V'là les Pope! V'là les Pope!

Chaque pas du cheval trottant sous les ormes nous heurtait la poitrine. Au sortir de l'allée, on reconnut la victoria de mon père. A côté de lui : du rouge et des cheveux noirs. Point de Pope.

La voiture, évitant les communs, vint par l'esplanade sablée, et s'arrêta devant le perron. Mon père sauta, mais un peu tard pour présenter la main, et la robe rouge, prise au marchepied, découvrit une jambe, fine et longue, jusqu'au genou.

Nous vîmes cela du petit salon. Quelqu'un fit : « Aïe! aïe! » comme lorsqu'on est piqué d'une aiguille, et une grimace passa sur les visages.

— C'est heureux, dit grand'mère, que le marchepied ne soit pas plus haut!

Mon père monta le perron, ému, pâle comme son gilet.

Les Pope avaient dû partir pour Paris, en vue des préparatifs urgents. Mademoiselle les rejoindrait sous peu ; elle s'était soumise à un désir d'escapade, d'une incorrection!...

— Un enlèvement! dit-il.

Les lèvres murmuraient :

— Charmant! charmant!

On fut tout de suite sans façons. *On* m'embrassa, avec force compliments. C'était la deuxième femme, pour moi,

qui sentît si bon. Le salon fut promptement imprégné de son parfum. Elle avait des cheveux luisants, épais, bouillonnants, débordants; des yeux deux fois plus grands que les nôtres; un petit front; une bouche tout en dehors, étroite, écarlate. Quand elle souriait, ses dents étaient plus claires que le jour.

Elle avait un brimborion d'accent étranger, un rien, une résonance ancienne demeurée à la voûte du palais, une musique entendue d'au delà de l'eau. C'est elle qui parlait le plus, car elle était le moins embarrassée. Évidemment, on lui trouvait « mauvais genre », mais le trouble qu'elle répandait par son étrangeté nous gagnait. Je ne voulais plus m'en aller de ses jupes; je la respirais de toutes mes forces; je me laissais asseoir sur ses genoux, et, quand elle me pressait, je restais le nez contre son corsage. En m'embrassant, elle me causait un plaisir extraordinaire.

Mon père triomphait, et les couleurs lui revenaient, quoiqu'il eût un regard d'homme ivre. Les pauvres figures de ces dames faisaient peine à voir.

On se leva pour passer à la salle à manger, où des rafraîchissements étaient préparés. On s'étonnait que la créole fût si peu prodigue de détails sur la Nouvelle-Orléans. Car on se la figurait élevée au milieu des rizières, des nègres, des serpents boas. Elle avait vécu vingt-deux ans à Paris.

— Cela ne me rajeunit pas! disait-elle.

Elle connaissait beaucoup les peintres; pas Philibert, toutefois. Mais il ne s'en froissa point, et ils parlèrent ensemble d'expositions.

— Et vous ne regrettez pas Paris?

— On y est si méchant! dit-elle.

Félicie s'excusa de ne point nous accompagner au jardin; grand'mère tint à rester près de sa sœur; les vieilles tantes s'étaient éclipsées ainsi que l'oncle Planté. Ce fut Casimir qui assuma le rôle de cicérone; et il semblait montrer sa propriété.

La créole ondulait devant nous, ployant la taille pour éviter les branches, ou tendant la joue, soudain, à la caresse d'une pointe de feuille. Elle se retournait et abusait de son rire facile. Près des abeilles, elle ramena des deux mains sa robe en avant, et courut comme une fillette. Félicie et

grand'mère, assises sous les noisetiers, la regardaient de loin. Mon père me dit :

— Dans quelques jours, elle sera ta maman. Est-ce que tu l'aimeras?

J'avais envie de dire oui, à cause de sa bonne odeur ; mais je me souvins de la leçon de grand'mère. Il en eut le soupçon et reprit d'un ton impératif:

— Il faut que tu l'aimes. C'est moi qui te le dis. Je suis ton père, sacrédié !...

Nous ne les vîmes plus avant le mariage. Mais grand'père Fantin, qui consultait M. Clérambourg, nous donna des nouvelles. Les Pope, partis pour Paris, ne devaient plus revenir à Beaumont. Le château de la Roche était en vente, — le pays, entièrement exploré, n'offrant plus d'attraits à madame.

— Ces insulaires, disait M. Clérambourg, ont du mal à s'acclimater dans nos petits endroits ; il leur faut du neuf tous les matins. Nadaud va perdre une bonne maison...

— Il en a pris la fleur, dit Casimir.

— Elle lui coûtera cher, dit M. Clérambourg.

On sut, en effet, que non seulement le marquis de la Frelandière, mais la plupart des maisons nobles, et plusieurs propriétaires catholiques lui avaient retiré leur clientèle. La valeur de son étude s'en trouvait singulièrement diminuée. De dépit, n'affichait-il pas des opinions démocratiques?

— Parfait, disait M. Clérambourg, quand vous avez la bonne fortune de trouver des capitalistes assez excentriques pour vous soutenir ; mais, dans l'état actuel de la propriété foncière, les idées avancées sont incompatibles avec le notariat.

Casimir développait ce sujet avec complaisance, car c'était détourner l'attention de ses affaires personnelles. La table, augmentée d'une rallonge pour les trois bouches nouvelles, restait silencieuse ; on baissait le nez dans son assiette et relevait un œil furtif sur Félicie. Elle ne bronchait pas.

Une seule chose semblait la préoccuper désormais : la morphine et le nombre des piqûres autorisées. On avait dû lui arracher la seringue, ainsi que le petit flacon de baume souverain et mortel, car elle en abusait. Cette exécution s'était faite, un mercredi soir, Sucre-d'Orge étant monté sur ses

grands chevaux et ayant parlé à sa vieille amie comme à un animal indompté, l'oncle Planté, Philibert et toutes les femmes formant cercle autour d'elle et frappant du pied. Scène affreuse. On avait vu, pour la première fois, Félicie pleurer. Elle avait cédé à la force, et remis entre les mains de sa sœur l'étui plat en maroquin noir. Depuis lors, elle pleurait quelquefois, pareille à une enfant privée de sa poupée, et redemandait la chose avec des minauderies gentilles et puériles, plus atroces que des cris. Grand'mère allait avec elle derrière le paravent et la piquait. Dans la griserie du soulagement, il arrivait que Félicie embrassât sa sœur.

Le paravent prenait l'aspect d'une clôture sacrée derrière laquelle se passaient des scènes mystérieuses. Je n'osais plus en déchiffrer les légendes. Les messieurs au bain, les curés de village, les mamans-canards, ne donnaient plus envie de rire.

Félicie m'envoyait avec Philibert dans les fermes. L'application du malheureux à s'initier à l'agriculture était touchante. Il interrogeait les femmes dans les champs; il faisait causer les enfants au bord des chemins, afin de surprendre les notions par trop élémentaires dont il n'osait avouer l'ignorance: l'époque où l'on sème le blé, où l'on fume la terre, où l'on taille la vigne, où l'on doit rentrer les regains. Mais son cerveau était rebelle à tout cela; souvent il écoutait mal ce qu'il s'était donné tant de peine à demander, et il demeurait absorbé par quelque particularité pittoresque de la personne qui lui parlait. Bien des fois aussi, tout en marchant, tout en causant, quelque chose comme un flot lui montait à la gorge, et il détournait la tête: c'était le regret d'Adrienne, qui se gonflait dans son cœur. Il restait maladroit dans les rapports que nous faisions à Félicie, et il était humilié parce qu'elle m'écoutait de préférence.

Quand elle nous ordonnait de lui ramener Pénilleau, Cornet, ou le père Moreau, elle humait sur les épaules du paysan, par-dessus le livre de comptes, l'odeur de chacune de ses terres, de chacune de ses étables, et elle en évoquait avec une précision minutieuse les plus infimes détails, comme un exilé qui pense au jardin de son père. Elle ne congédiait plus ses hommes sans leur dire :

— C'est peut-être la dernière fois que nous comptons ensemble ; mais, que j'y sois ou que je n'y sois plus, il n'y aura rien de changé.

On interprétait de différentes façons ces paroles ambiguës. L'interroger sur l'avenir semblait encore prématuré et de mauvais goût. Elle-même ajoutait parfois ce commentaire :

— Qu'est-ce que je suis, moi? rien. Qui est-ce qui vous nourrit? c'est Courance.

On le savait bien ; et c'était Courance que tous convoitaient.

Cet appétit naturel se dissimulait à peine depuis que Félicie baissait. Casimir était certain de prévoir la teneur du testament, à un legs près. Il s'interdisait d'être trop optimiste : les parents âgés ne devaient compter que sur une petite rente... à moins que la nécessité, surgissant des affaires du moulin de Gruteau, ne forçât la main à la testatrice : « Avec le tiers d'une ferme, elle comblerait le trou !... » Selon lui, « Courance serait partagé en deux moitiés divises ou indivises, attribuées aux deux neveux : Philibert, d'une part, et le petit, de l'autre, venant en représentation de feu sa pauvre mère ».

— Du petit, n'en parlons pas : Nadaud sera là qui prendra les intérêts de son fils et qui, personnellement, aura faim pour plusieurs. J'ai tout lieu d'espérer que Philibert se conduira bien avec nous...

— Mais, l'oncle Planté? disait grand'mère.

En effet ! on l'oubliait toujours. Cependant, il était probable qu'il garderait, sa vie durant, la jouissance de toute la fortune.

— La mort de sa femme, quoi qu'on en pense, sera pour lui un grand coup.

— Il a toujours eu l'habitude de vivre dans son ombre.

La plus acharnée à connaître son sort à venir était la vieille tante Gillot, la centenaire. Elle venait fréquemment, depuis le voyage de Paris, sous prétexte de demander des nouvelles, et la peur qu'elle avait que l'on touchât à la rente que lui servait Félicie, perçait sous toutes ses interrogations. Elle eut plus d'audace que les autres et ouvrit la brèche en parlant presque nettement. Tout le monde s'y précipita :

— Un malheur est si vite arrivé ! Félicie, vois-tu, il n'est jamais trop tôt pour mettre ordre à ses affaires...

— Tout est en ordre, nous le savons bien. Ah ! certes, ce n'est pas la confiance en toi qui nous manque !

— Mais c'est précisément cette confiance aveugle que nous avons en toi, qui nous fait redouter de tomber entre les mains de Dieu sait qui !

— Il est bien évident que nous pouvons tous disparaître avant toi, mais, notre chandelle éteinte, à nous, personne ne s'en apercevra : tandis que...

Félicie regarda une à une toutes les bouches, et dit :

— Vous aurez à manger.

XII

LA TERRE EST SAUVE !

Félicie s'alita dans les premiers jours de septembre.

On ne la vit pas descendre, un matin ; au moment de se mettre à table, ces dames s'interrogèrent en désignant la place vide, et grand'mère fit signe de la tête : « Non. » Pendant quelques jours encore, on posa son couvert, à la place habituelle, devant la cheminée, sous la photographie et le Cupidon. L'oncle Planté regardait, en face de lui, la serviette sanglée dans le rond d'ivoire.

La femme de Philibert se révéla promptement une garde-malade incomparable. Elle, grand'mère et la Boscotte montaient et descendaient tout le jour ; on les rencontrait dans le corridor, faisant du vent à leur passage. Et Félicie ne voulait point que les autres personnes entrassent dans sa chambre, car elle avait honte de se montrer si délabrée.

Une après-midi, je l'aperçus, du dehors. La fenêtre ouverte, au-dessus de la salle à manger d'acajou, laissait voir un bonnet blanc et le bras d'une camisole à dessins mauves. Le bonnet tourna, et les yeux bleus parurent dans une chair couleur de paille d'avoine. Ils se fixèrent à distance. Ils devaient, au delà du parc, caresser le coteau où mûrissait la vendange. Ils restèrent là, longtemps. Peut-être voyaient-ils plus loin encore... Le jour était magnifique ; un air doux

soulevait le parfum des héliotropes autour du perron; la jolie rouille de l'automne commençait de gagner les touffes d'arbres; l'oncle Planté, au bout de la pelouse, mettait en place les bulbes des jacinthes; contre le mur, entre les tamaris et un grand bouleau blond, Fridolin passait aux grappes de chasselas, comme à de belles chevelures dorées, des filets de crin; et, de l'autre côté de la clôture, on entendait un homme qui poussait la charrue en nommant tour à tour ses bœufs : « Brun » et « Rosé ». Çà et là, un cri d'oiseau, une voix dans la campagne. Tous les bruits étaient familiers et charmants. Et, au-dessus de cela, dans le grand désert du ciel immobile, qui dira jamais ce qu'il y avait, pour qu'un enfant, qui ne recevait que l'impression confuse des choses, en ait frémi?

Philibert, étonné de me trouver si attentif, frappa dans ses mains. Je sautai, et, là-haut, la face jaune abaissa les yeux sur nous.

Elle était prise! On l'avait vue; ne pouvait-on l'approcher? Philibert demanda la permission de monter. Elle branla sa pauvre tête désespérée. Nous insistâmes. Alors elle nous dit :

— Eh bien! attendez un peu, que je fasse un brin de toilette.

Marceline parut au bord de la fenêtre, tenant à deux mains la veilleuse, un tablier bleu à la ceinture. Toujours en train, tuant son chagrin à force d'agir, elle travaillait plus que les bonnes, veillait la malade, la changeait, lui cuisinait des plats légers, connaissait tous les soins subtils. Félicie, humiliée d'abord, la boudait sans tiédir son zèle, mais, vaincue par son courage, elle la prenait en affection et ne permettait plus qu'aucune autre personne la touchât. Grand-père Fantin en augurait beaucoup de bien pour les dispositions testamentaires.

Derrière nous, tout le monde pénétra dans la chambre et, de ce jour là, Félicie, qui ne comptait plus les défaites, laissa voir sa décrépitude.

Elle était assise dans un grand fauteuil garni de toile de Jouy à vignettes, et sa personne semblait tassée, réduite, ainsi que sa figure, comme si « le crabe » l'eût mangée tout entière. La table de nuit portait des fioles; un guéridon, les

six livres des fermes, en toile noire élimée aux angles ; une armoire de noyer qu'on ouvrait souvent exhalait une odeur de lavande et d'iris.

Elle parut étonnée de nous voir si nombreux tout à coup autour d'elle :

— Mon Dieu ! dit-elle, mais combien donc est-ce qu'il y en a ?

On se compta, en riant, sans en avoir envie. On lui dit qu'il y aurait demain une tête de plus, si elle le voulait bien : madame Leduc réclamait la faveur de venir l'embrasser.

— Oh ! oh ! dit Félicie, cela sent mon enterrement.

Elle demanda à grand-père Fantin s'il voyait un inconvénient à se rencontrer avec sa sœur, malgré le tour qu'elle lui avait joué. Il n'en voyait aucun.

— Allons ! vous n'êtes pas susceptible.

Trois jours après, le frère et la sœur se faisaient mille tendresses et ils se promenaient, bras dessus, bras dessous, dans les allées de Courance : les meilleurs amis du monde.

La première conséquence du séjour de madame Leduc fut que Félicie témoigna le désir de voir un prêtre. Elle ne voulait point entendre parler de l'abbé Fombonne, curé de sa paroisse ; mais elle dit qu'elle recevrait monsieur le curé de Beaumont.

Le curé de Beaumont était un vieillard sec, très distingué et très digne. Originaire d'une grande famille, en dix années de ministère, il avait distribué sa fortune. Il prêchait le renoncement au monde et vivait conformément à sa parole. C'est pour cela qu'on parlait peu de lui.

Quand il vint, on le laissa avec sa pénitente, et leur entretien dura longtemps. Félicie en sortit maussade.

— Je gage que monsieur le curé vous a reproché votre attachement aux biens terrestres ?

— Peu importe ! dit-elle ; mais, quand j'aurai besoin d'un conseil, ce n'est pas à lui que je m'adresserai.

— Je vois qu'il n'a pas été de votre avis.

Ce petit incident causa des inquiétudes. On soupçonna qu'elle avait consulté le curé à propos de son testament. Pourquoi n'approuvait-il pas ses intentions ? Et l'inquiétude s'accrut, parce que Félicie se préparait décidément à la mort,

et ne parlait pas d'ajouter le moindre codicille à ses dispositions déjà anciennes.

Grand'mère blâmait ceux qui doutaient de sa sœur :

— A vous entendre, en vérité, on la croirait inhumaine : mais, depuis quinze ans, vingt ans, qui est-ce donc qui nous a donné la becquée? Elle ne nous laissera pas mourir de faim ; elle nous l'a promis ; moi, je ne lui demande pas autre chose.

Madame Leduc fut un ferment nouveau au milieu du groupe de ceux que la réserve de Félicie commençait à aigrir. Des conciliabules secrets se reformaient autour d'elle. Grand-père Fantin parlait très haut et accusait Sucre-d'Orge d'être le mauvais conseiller de Félicie. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, elles-mêmes, étaient assez tapageuses.

Philibert, lui, dessinait des projets pour le monument de sa fille. Sa femme se dépensait sans mot dire. L'oncle Planté abandonnait le jardinage, négligeait Valentine, s'enfermait tout seul, ou errait sur les routes avec Mirabeau. En son absence, Casimir annonça :

— Je vais frapper un grand coup.

— Oh ! je t'en supplie, dit sa femme, ne fais rien !

Madame Leduc avait imaginé de nous réunir chaque soir auprès du lit de la malade afin d'y réciter la prière en commun. Elle y joignait une lecture pieuse que l'on écoutait en silence. C'étaient ordinairement de noires méditations où le nom de la mort revenait fréquemment ainsi que le « vanité des vanités » que la lectrice prononçait sur un ton lamentable, et de préférence en latin. Félicie, le nez levé vers le ciel du lit, donnait l'exemple de la patience. Un soir, comme on se retirait, elle me retint par la main et me dit :

— Mon petit, tu es bien jeune pour comprendre les termes bizarres qu'on emploie devant toi ; mais tu as de la mémoire et tu te souviendras plus tard de ce que tu auras entendu. Crois-en ta vieille tante qui est tout près d'aller se faire juger par le bon Dieu : ce n'est pas vrai !... tout n'est pas vain. Leur *vanitas vanitatum*, c'est un charabia de gens qui n'ont jamais été bons à rien. Méfie-toi toujours des grands mots ; c'est comme pour les fruits trop poussés : ça n'a aucun goût.

» Rappelle-toi quand nous nous promenions ensemble : tu

allais te pencher sur la terre pour distinguer le blé tout petit; quelque temps après, nous l'apercevions de la route; un beau jour il était aussi haut que toi; une autre fois, le vent le couchait comme si les troupeaux s'étaient vautrés dessus et je me faisais des cheveux blancs!... enfin on le voyait battre, au milieu de nuages de poussière, et on comptait le nombre des boisseaux de grain. Est-ce que c'était une plaisanterie? Est-ce que nous avions tort d'épier les brins d'herbe dans les champs, et de nous intéresser à eux, et de croire en eux comme en des amis? Est-ce qu'ils nous ont jamais trompés? Est-ce qu'ils se sont jamais lassés de devenir le pain que Fridolin met au four? Est-ce que ce pain — que mange madame Leduc comme les autres — est une vanité? Et le beau vin qui sent la framboise et que ton oncle Planté regarde à contre-jour, par plaisir, en clignant des yeux? Et nos sapins? Et les souches qui font les flambées d'hiver? Et nos moutons? Et nos bonnes bêtes de vaches? Et les jolis fromages bleus, dont les paysans se nourrissent? Des vanités, sans doute? Imbéciles! Pourquoi ne parlent-ils pas de cela dans leurs prières, au lieu de nous donner la frousse avec leurs histoires apocalyptiques? Moi, mon enfant, je remercie le bon Dieu de m'avoir permis de voir toutes ces vanités-là renaître sous mes yeux, tous les ans, bien régulièrement, — avec des hauts et des bas, — soixante-cinq années bien comptées.

» Retiens ceci : c'est qu'il faut s'attacher à quelque chose et s'y cramponner comme s'il n'y avait rien au monde de plus important; il faut regarder près de soi, et non pas dans les étoiles; autrement, tu feras des mots et point d'ouvrage. Va te coucher, mon petit bonhomme.

Dorénavant, Félicie me prit fréquemment la main, au bord de son lit, ou sur ses genoux, quand on l'asseyait dans le fauteuil. Et elle me parlait de Courance :

— Ton père, ta grand'mère, tes oncles, tes tantes, c'est très bien, disait-elle, mais regarde cette terre-là : c'est elle qui les fera vivre tous.

Elle achevait parfois ses phrases entre ses dents, soit parce que la douleur lui poignardait l'estomac, soit parce qu'elle les jugeait au-dessus de mon âge. J'entendais souvent :

— On n'y touchera pas! Non, non! pas une motte de terre!...

Je restais des heures avec elle, un grand livre ouvert, près de la fenêtre. Le temps se maintenait au beau; c'était la splendide sérénité de septembre. On apercevait jusqu'à la ligne sinueuse des peupliers dans les prés; et jusqu'aux vignes rouges dont les sarments épamprés, relevés soigneusement autour de l'échalas rigide, faisaient de chaque cep un petit soldat de bronze rangé pour la bataille. A l'extrême droite, autour du caillou gris du dolmen, descendaient les rangs plus clairs des vignes blanches. Sous les noyers des routes, au loin, un homme, haut comme une quille, passait, et l'œil de Félicie le suivait. D'un champ de chaume s'élevait tout à coup une lourde volée de perdreaux. Devant la maison, Mirabeau, couché dans le sable, les quatre pattes en l'air, se roulait et modulait des vagissements de bonheur. Félicie se dressait; ses narines transparentes battaient, et j'avais peur qu'elle ne se jetât par la fenêtre pour aller embrasser la surface de la terre.

Son mal empira vers la fin du mois. On ne pouvait plus la lever ni la toucher. Le buste était dévoré, les jambes gonflées de vaisseaux douloureux. Elle poussait une petite plainte monotone et continue. Grand'mère défendait sa porte contre Casimir et contre madame Leduc qui voulaient sans cesse lui parler affaires; et cela nous valait des chamailleries, des disputes, étouffées sur le palier, à grands gestes, et qui reprenaient dans l'escalier et dans le corridor pour se prolonger en bourdonnement dans la maison tout entière. Un jour, l'oncle Planté ouvrit la porte de son pavillon, près de l'horloge; il tenait à la main son fouet à manche court, et il cria dans le long boyau sonore :

— N... de D...! allez-vous vous taire!

Ses mots étaient rares. Ceux-ci furent entendus jusque des communs; et les domestiques les répétèrent longtemps.

Grand'mère nous raconta, le soir, qu'elle avait trouvé l'oncle à la porte de chez sa femme et n'osant frapper; qu'elle l'avait fait entrer, qu'il s'était mis à genoux au pied du lit, et que, sans pouvoir se rien dire, — comme toute leur vie, — Félicie et lui étaient demeurés cinq minutes la main dans la main.

Il ne quittait plus son fouet, car depuis quelque temps son rôle consistait à chasser Pidoux qui, chaque jour, venait s'informer de ce que « la bourgeoise » avait décidé « rapport aux affaires ». On avait dû embobeliner de linge le battant de la sonnette, à la porte jaune, à cause des créanciers de Casimir qui ne se privaient plus d'approcher. Ils cognaient contre la porte ; ce bruit sinistre, du moins, ne parvenait pas jusqu'à Félicie ; et ils déambulaient avec leur débiteur, dissimulés sous la voûte des ormes.

Le médecin les y croisait tous les jours ; le curé de Beaumont les y rencontra ; mon père, lors de sa première visite, après le mariage, passa au milieu d'eux, en voiture, avec sa femme.

Grand'mère en profita, dès qu'il eut mis pied à terre, pour l'engager à tenter une démarche près de Félicie :

— D'un trait de plume, elle pourrait expulser de sa maison tous ces corbeaux!... Un petit sacrifice, et mon pauvre mari est sauvé!... Elle s'est déjà tant de fois montrée généreuse...

Il n'osa pas refuser, mais ne dissimula point le peu d'espoir qu'il avait de réussir. Il nous laissa sa femme et monta chez la malade.

Quand il redescendit, madame Leduc lui demanda :

— Eh bien! vous a-t-elle parlé?

— Oui.

Il n'y eut qu'un bond vers lui. Sa femme resta toute seule en arrière.

— Qu'est-ce qu'elle a dit?

— Que toutes ses dispositions étaient prises depuis longtemps, qu'elle n'avait pas à y changer un *iota;* que son testament se trouvait chez M. Laballue ; qu'il serait ouvert après sa mort.

— Elle n'ajoutera rien à son testament?

— Pas un *iota*!

On savait à peu près la date du testament. Il avait dû être composé au moment où Félicie s'était résolue au voyage de Paris. A peine convertie à l'idée de la dignité du mariage de Philibert, elle ignorait alors et les mérites de la mère et les grâces de la petite Adrienne ; et elle ne soupçonnait pas l'étendue des désastres de Casimir.

— Ainsi, elle n'ajoutera rien? répétait-on.

— Pas un *iota*! répétait mon père.

— Mais, lui avez-vous rapporté ce que vous avez vu sous les ormes?

— Ce que j'ai vu sous les ormes?...

— Sa maison envahie? La menace planant sur la tête de son beau-frère, du père de Philibert, du grand-père de l'enfant?...

— Elle m'a dit : « Je m'en vais... il est grand temps... parce qu'on serait capable de me faire commettre des sottises. »

— Vous voyez bien! elle sent qu'il y aurait quelque chose à faire!

— Oui : des sottises.

Casimir, ayant congédié ses souscripteurs, rentra. Il écrasait sous l'aisselle un mince rouleau de papier orange. Il baisa la main de la jeune mariée, lui adressa un compliment et s'adossa à la cheminée. On tremblait toujours quand on le voyait revenir de ses réunions d'affaires. Cependant il avait l'air vainqueur.

Il prit le rouleau; entre le pouce et l'index, il pinça le haut de la feuille, et, d'un mouvement preste, déroula comme un étendard une affiche d'un ton éclatant. On lut: *Moulin de Gruteau... Vente par autorité de justice...* Cela suffisait.

Ses yeux étaient à demi clos; il indiquait du doigt les lettres capitales, et il souriait comme un grand-papa qui montre la lanterne magique aux petits enfants.

— Cette fois, dit-il, c'est pour de bon.

Le notaire s'écria :

— Comment! Mais je croyais que vous aviez fait surseoir à six mois!...

— A huitaine!

Grand'mère se précipita sur le papier orange :

— Cache ça! dit-elle.

— Nenni! fit Casimir.

Nous sortîmes presque tous, car on ne savait que dire de l'événement.

Le jour tombait. Vers la rivière, sous un ciel de lilas, les courlis à la voix plaintive annonçaient la nuit. Quelque chose

remuait soudain dans les fourrés de lauriers-cerises ou de fusains, et un oiseau fuyait. Des chats passaient, pareils à de l'ouate légère que le vent soulève. L'un d'eux miaula, au loin, et mademoiselle Adélaïde fit : « Ah ! mon Dieu ! » parce qu'elle croyait reconnaître la chouette. La tante Gillot l'avait entendue, disait-elle, et n'en dormait plus. L'ombre épaisse du jardin nous repoussait sur l'esplanade sablée ; l'entrée des allées couvertes semblait l'ouverture de puits profonds, tandis que la maison neuve gardait de la lumière sur ses murs blancs. Des éclairs, très espacés, soudain changeaient l'aspect des choses. Quand la chauve-souris voletait au-dessus de nous, ces dames ramenaient leurs épaules en avant.

Un grand bruit de voix d'hommes, venu de l'intérieur, nous arrêta net. On prêta l'oreille. Un murmure dans la chambre de Félicie ; trois pas sur le parquet ; une porte ouverte : et l'éclat d'une querelle nous arriva. Puis on distingua l'organe brisé de Félicie :

— Mais, qu'est-ce qu'il y a ? Marceline, Marceline !...

Une main dut tâtonner sur la table de nuit, un chandelier tomba et roula. Tout se tut. On entendit refermer la porte, et Marceline qui disait :

— Ne vous tourmentez pas, ce n'est rien. C'est votre mari et Casimir qui ne se voyaient pas dans l'obscurité.

Un simple gémissement de Félicie nous parvint. Elle était assez exténuée pour ne pas s'enquérir de ce que son mari et Casimir faisaient là, à sa porte !...

Le silence s'étala de nouveau. La douce lumière de la veilleuse teinta l'ombre dans la chambre de Félicie, et la femme de Philibert avança le buste au dehors pour fermer les volets. La lampe s'allumait aussi dans le pavillon, et l'on apercevait Valentine racontant quelque chose avec des gestes désordonnés. Une de ces demoiselles se détacha du groupe et y alla ; puis l'autre ; madame Leduc les rejoignit. Quand nous arrivâmes à notre tour, chacun faisait : « Ch...t, ch...t, ch...t ! » et nous ne sûmes encore rien.

On se mit à table. Marceline descendait ; elle nous dit en branlant la tête :

— Le pouls est si faible... si faible !...

— Envoyez chercher le prêtre ! dit madame Leduc.

— Montons ! dit Casimir.

L'oncle Planté exécuta un bond, de sa place à la porte. Il se campa contre l'issue du corridor :

— Tonnerre ! dit-il, vous n'irez pas !

— Vous séquestrez votre femme ! dit Casimir.

— Quand je devrais, jour et nuit, faire la sentinelle à la porte de ma femme, je vous empêcherai de pénétrer chez elle !

On se regardait. Valentine s'écria :

— V'là que ça recommence ! ils vont encore se colleter !

Quelqu'un poussa la porte dans le dos de l'oncle Planté, et la Boscotte parut. Elle demanda pardon, bredouilla, s'excusa de nouveau et dit enfin :

— La peur nous a pris, là-haut... Si c'était un effet de votre bonté que quelqu'un monte...

— Un prêtre, un prêtre ! cria de toutes ses forces madame Leduc.

Et elle passa comme une balle sous le bras de l'oncle Planté. Il la suivit. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde coururent après lui dans le corridor. Casimir s'y engouffra. Tous disparurent.

J'étais resté tout seul. J'entendais Fridolin parler très fort à la cuisine. De temps en temps dans le corridor, une femme en chaussons courait, et ses jupes faisaient autant de bruit qu'un vent d'orage qui surprend la lessive étendue.

Puis, Fridolin déposa ses sabots ; il devait marcher en chaussettes, et chacun de ses pas était marqué par le poids de son corps ; il fit siffler l'air par sa brèche, aux premières marches de l'escalier.

Valentine descendit essouflée ; elle entra et m'empoigna :

— Venez vite, venez vite !...

La chambre de Félicie était imprégnée d'une odeur de sucre brûlé. Tous les gens de la maison s'y trouvaient. Madame Leduc, en l'absence du prêtre, approchait un crucifix en cuivre du creux de l'oreiller où gisait quelque chose comme un foulard de soie jauni et froissé : c'était la tête de Félicie. Madame Leduc récitait les prières ; et Casimir, qui savait tous les psaumes par cœur, marmottait les réponses, à genoux sur la descente de lit. Il voulut me faire avancer pour embrasser

la mourante ; mais grand'mère se jeta sur moi et me retint :

— C'est de la folie ! tu ne sais pas comme cet enfant est sensible !

Je fus rejeté en arrière. Madame Leduc vint à la commode chercher un chapelet. Elle se lamentait à haute voix :

— Allez donc vivre à la campagne, pour mourir sans le secours des sacrements !

Et elle mit le chapelet aux mains inertes de Félicie, qui ne l'avaient guère touché, sa vie durant.

On ouvrit les volets pour donner de l'air. Des éclairs illuminaient la campagne. Un instant, on distingua les vignes rouges comme si elles eussent été à trente mètres, et Fridolin dit :

— Madame aurait donné le paradis pour avoir l'œil une fois de plus à ses vendanges.

L'oncle Planté qui se tenait en arrière, près du domestique, grommela :

— Sacré bougre ! c'est vous qui avez dit la vérité.

Et les larmes lui montèrent à ce moment.

Les lumières attiraient les bêtes de nuit ; la chauve-souris entra et agita ses petits oripeaux aux quatre coins de la pièce. La créole poussa un cri. Son mari lui conseilla de sortir. Grand'mère me dit :

— Va-t'en toi aussi, mon petit, va-t'en !

La jeune femme me donna la main. Nous descendîmes tous les deux à la salle à manger. Elle ne trouvait rien à dire. De temps en temps, elle m'embrassait.

Au bout de vingt minutes, Valentine ouvrit sans frapper et nous annonça :

— C'est fini.

Alors, on entendit les gens descendre et passer dans le corridor. La cuisinière et la Boscotte sanglotaient. Fridolin rechaussa ses sabots.

Casimir vint manger une croûte et dit à mon père :

— Il s'agit de prévenir M. Laballue.

— Je m'en charge.

— Et la lecture du testament pourrait avoir lieu ?..,

— Mais demain.

Le lendemain, M. Laballue vint, avec une serviette de

maroquin sous le bras. Tout le monde s'enferma dans le salon. La créole et moi restâmes seuls dehors.

Elle m'emmena au jardin. Elle mangeait des grappes de raisin dorées. Elle mordit à même une pêche d'espalier, sans la cueillir ; et on pouvait compter ses fines dents régulières sur la chair du fruit blessé.

J'étais tellement accoutumé à l'ordre en toutes choses, et au respect des moindres objets de Courance, que je restai stupéfait devant cette fantaisie :

— Si on voyait ça !

Elle me répondit aussitôt :

— Qui voulez-vous que cela regarde ?

Je lui montrai, près de la pompe, les choux-fleurs et, un peu plus loin, les deux plates-bandes de petits pois de Clamart et de flageolets nains, qui poussaient, et que Félicie n'avait jamais vus hors de terre.

Nous remontâmes par l'allée des abeilles. Chaque ruche était entourée d'un crêpe noir. Cet usage du pays la fit sourire ; et, parce qu'elle avait peur des piqûres, elle se sauva. Les abeilles en deuil me bourdonnaient toutes sortes de choses aux oreilles : j'avais envie de leur parler, en me rappelant les paroles que Félicie leur adressait si souvent, mais je sentais que je me mettrais à pleurer si j'ouvrais la bouche. La jeune femme me cria :

— Oh ! vous voulez faire le petit homme brave, mais vous avez les joues blanches comme un pierrot.

La famille déboucha soudain de la maison neuve, et noircit le perron. Mon père s'en détacha vivement et accourut. A dix pas de sa femme, il annonça :

— C'est le gamin qui est légataire universel !

Et il m'embrassa beaucoup plus tendrement qu'à l'ordinaire. Les groupes discutaient. Madame Leduc élevait une voix aigre au-dessus des autres :

— Tout ne sera pas rose pour l'héritier, disait-elle ; les rentes à payer aux parents absorberont le plus clair des revenus...

On entendit M. Laballue qui héritait du chapeau de paille de Félicie et de la canne qu'il lui avait donnée :

— Les intentions de madame Planté, dit-il, n'ont jamais

été d'avantager celui-ci au détriment de celui-là, mais de sauvegarder l'intégrité de la terre. Le veuf, usufruitier, ne vendra pas la propriété de son fils, et le jeune légataire, à l'abri du besoin et non endetté, respectera les volontés de sa tante...

On hurlait autour de lui :

— Mais tout le monde les eût respectées !

— Pourquoi ne pas rétablir le droit d'aînesse ?

— Et les majorats, pendant que nous y sommes ?

Philibert était le plus malheureux et le plus frustré de tous ; il ne récriminait pas. Il disait à sa femme :

— Ah ! pour sûr, que j'aurais bazardé ma part !

Madame Leduc, demeurée sur les marches du perron, lançait :

— Tout cela n'est rien : les intérêts matériels pèsent peu dans la balance du véritable chrétien ; mais les sentiments ! mais l'honneur ! Or, que vois-je ? Un aïeul infortuné, vieilli dans les entreprises, usé par les déboires, d'une part réduit à grignoter la rente de sa femme, et d'autre part poursuivi par des créanciers voraces auxquels il ne pourra opposer que cette triste fin de non-recevoir, tare du galant homme : l'insolvabilité ! Les héritiers de cette riche propriété ont beau jeu ! Capital par-ci, pain sous la dent par-là, c'est parfait ! Mais qui d'entre eux ne rougira en voyant passer près de soi, le regard louche et le poing menaçant, le prêteur impayé, le souscripteur confiant qui, un jour, ouvrit sa bourse à votre grand-père, à votre père, à votre frère, à votre époux ? Non !...

M. Laballue coupa le discours :

— Madame Planté, dit-il, professa toute sa vie un égal mépris pour les filous et pour les imbéciles, et elle ne se fût fait, et ne s'est fait, aucun scrupule de passer la tête haute vis-à-vis des personnes qui, dans une pensée de spéculation, ont escompté sa générosité débonnaire. Elle a pourvu aux premières nécessités sans en oublier aucune et elle a sauvegardé l'avenir. Le reste eût été un luxe qui dépassait ses moyens. « Quant à mon légataire, m'a-t-elle dit cent fois, je suis bien tranquille : celui qui possédera la terre sera toujours respecté. »

Les éclats de voix de Valentine appelèrent l'attention vers le berceau de chèvrefeuille, et on la vit qui sautait au cou de son père. Elle accourut et embrassa les vieilles tantes, grand'-mère et l'oncle Planté. On dut la faire taire en lui montrant, au premier, la fenêtre aux volets clos. Elle remerciait tout le monde des cinq mille francs que lui laissait Félicie pour sa dot. Pidoux, à distance, mais de la voix des paysans qui porte loin, disait :

— Avec les deux mille que j'y suis de ma poche, ça fait un cadeau de trois mille francs, pour celui qui compte juste. Enfin !...

Il reprit, le lendemain, le service de la carriole interrompu depuis la brouille ; et les trois voitures montèrent l'allée de noyers, derrière le corps de Félicie porté à bras par des femmes de son âge, qui se relayaient souvent. Des retardataires couraient à travers les chaumes. Les chiens aboyaient à l'agitation de la campagne. Une longue file de voitures se joignit à nous au croisement de la route de corail. Et tout le long du trajet, à chaque embranchement, notre fleuve de deuil se grossissait de sombres ruisseaux. A la bifurcation de la Ville-aux-Dames, madame François se faufila dans le cortège.

Le curé de Beaumont donna l'absoute, et l'abbé Fombonne prononça quelques paroles. On descendit Félicie dans le grand trou voisin de la tombe de ma mère. Ma pauvre grand'mère tomba sur les genoux, au bord de la fosse, quand on lui mit le goupillon à la main ; et elle ne s'en allait plus. On dut la pousser, car beaucoup d'autres personnes avaient à faire le même signe d'adieu. Privée du seul caractère solide qu'elle eût rencontré le long de sa vie, elle s'en allait à la dérive, et elle ne reconnaissait plus les gens qui lui tendaient la main.

Courance parut dépeuplé. L'oncle Planté alla à la chasse, un jour, et ne revint pas. On le trouva, la nuit, sous les sapins d'Épinay que vénérait sa femme, et grâce à Mirabeau qui faisait retentir le bois de ses hurlements. Son fusil lui était parti dans la figure. Ceux qui avaient compris le muet amour de cet homme timide pour sa femme, ne s'étonnèrent pas outre mesure de l'accident.

Un mercredi, la voiture de Sucre-d'Orge monta l'allée des Ormes comme autrefois. On crut rêver ; on se demanda si le temps avait coulé. Le fidèle ami venait réclamer, selon son droit, le chapeau et la canne. Quelqu'un les avait déposés sur le canapé d'utrecht ; et personne n'osait y toucher. A les voir là, on eût dit que Félicie était sur le point de sortir. M. Laballue fit une courte visite et prit les objets, pieusement. Il les tint à la main, de la porte du pavillon à sa voiture, et les déposa à côté de lui sur le coussin. On les regarda s'en aller, tant qu'on put, jusqu'à la grille.

RENÉ BOYLESVE

LA FRANCE ET LES PUISSANCES

EN CHINE

Avant même que le plan de l'action commune des puissances en Chine fût complètement arrêté, l'armée internationale est entrée à Pékin. Ce fut une surprise heureuse, mais une surprise. Et pendant plusieurs semaines on a piétiné sur place, comme si, avant d'aller là-bas, on n'avait vu qu'un sauvetage immédiat à opérer et non une œuvre à accomplir. L'œuvre, chacune des Puissances alliées l'envisageait différemment, suivant ses intérêts particuliers, et l'on comprend que les Cabinets européens, nord-américain et japonais aient eu de la peine à définir l'objet de leur entente. Mais pour aucune les difficultés n'étaient aussi grandes que pour la France.

Devant l'Angleterre et l'Allemagne notre situation était singulièrement délicate. Nos matelots et nos soldats n'ont pas été entraînés à considérer nos voisins d'Outre-Manche et d'Outre-Vosges comme des frères d'armes. Un tel rapprochement, si nécessaire qu'il fût sous la menace d'un danger commun, ne pouvait s'effectuer et ne peut se prolonger qu'à condition d'une extrême prudence. L'opinion publique française ne pouvait manquer de s'en émouvoir. Or l'opinion publique d'une grande démocratie est un élément avec lequel la diplomatie doit compter. Et l'opinion publique française, impressionnable, nerveuse, fébrile, a toute la présomption de l'ignorance. Les journaux, d'ordinaire, la renseignent fort mal, enregistrant pêle-mêle, sans ordre ni contrôle, les nouvelles de l'extérieur les plus contradictoires, souvent les plus invraisemblables; ils la trou-

blent, la harcèlent et la surexcitent par des violences de parole irréfléchies. — Nous allier en Chine à nos adversaires d'hier, à nos rivaux de tous les jours, c'était chose très délicate. Il n'était pas beaucoup plus aisé de nous y trouver constamment d'accord avec nos alliés. Étroitement liée à la politique russe, la diplomatie française est obligée de se concerter avant d'agir, et de chercher sans cesse des accommodements. Tracer une esquisse de la politique russe, de ses ambitions et de ses intérêts, définir les ambitions et les intérêts des autres puissances, c'est révéler toutes les difficultés de la politique française en Extrême-Orient.

*
* *

La conquête de la Sibérie et du Turkestan, la construction des chemins de fer Transcaspien et Transsibérien ont déplacé l'objectif de la politique russe jadis tournée vers les Balkans et Constantinople. Dans les Balkans, elle se heurtait à de rudes obstacles depuis la constitution de la Triple-Alliance et l'évolution de la Roumanie vers l'Allemagne. Dans cette région, l'activité allemande se déploie avec la supériorité d'un outillage industriel et d'une organisation commerciale remarquables. Au lieu de s'épuiser dans une lutte plus qu'incertaine, la force d'expansion russe se porte tout entière vers l'Asie. Au reste, il y a déjà plus de deux siècles que sans interruption a commencé le travail de russification du continent asiatique, qui doit conduire fatalement à l'ambition de conquérir la Chine. Admirablement instruite par une si longue expérience des moyens les plus propres à établir sa domination sur les peuples de race asiatique, la Russie tantôt emploie la force et frappe de grands coups, tantôt pratique une politique débonnaire jusqu'à la faiblesse. Et l'on ne sait ce qui la sert le mieux, de cette douceur ou de cette violence.

L'activité de la politique russe s'est surtout révélée au lendemain de la guerre sino-japonaise, lorsque la Russie entraîna l'Allemagne et la France dans une action commune pour empêcher le Japon de porter atteinte à « l'intégrité du territoire chinois ». Cela fait, elle a avancé à la Chine les cinq cents millions nécessaires au paiement du premier acompte au Japon. Puis, à la fin de l'année 1896, elle s'est entendue avec le Gouvernement chinois, par l'intermédiaire de la Banque Russo-Chinoise, pour la construction et l'exploitation de la section mandchoue du chemin de fer Transsibérien. Cette convention conférait au Gouvernement russe la faculté d'exploiter les houillères et autres richesses minérales de la contrée et d'organiser des entreprises industrielles et commerciales; elle stipulait la franchise de transit, la réduction d'un tiers sur les droits de douane à l'entrée et à la sortie de la frontière russe, la franchise absolue pour l'importa-

tion des céréales et du matériel nécessaire à la construction de la ligne. L'importance de cet acte fut accentuée encore par la mission dont fut chargé le Prince Oukhtomsky, ami personnel de l'empereur Nicolas II et président de la Banque Russo-Chinoise. Ce personnage se rendit en 1897 à la cour de Pékin, sous le prétexte d'apporter des présents à l'empereur de Chine.

Ayant éprouvé l'effet des résistances anglaises à son projet de diriger une ligne ferrée de Niou-Tchouang sur Pékin, la Russie s'efforça d'obtenir la concession d'un embranchement direct de Sin-Ming-Tun, station du Transmandchourien, à la capitale chinoise. Ces avantages furent complétés par l'acquisition de deux positions maritimes de premier ordre. Par le traité du 27 mars 1898, la Russie obtenait la cession des deux ports de Ta-lien-Ouan et de Port-Arthur qui terminent la presqu'île du Liao-Toung. Le même traité garantit les communications de ces deux stations maritimes avec le Transsibérien. Enfin, en 1899, la Russie a obtenu de la Chine l'engagement de ne pas aliéner les îles Miao-Tao qui gardent l'entrée du Pe-Tchili. L'investissement de la Mandchourie était un fait accompli.

Ainsi la Russie avait sauvé la Chine du danger japonais ; elle lui avait donné la garantie de son crédit pour hâter la libération de son territoire ; elle s'était implantée elle-même dans les mêmes régions que le Japon avait occupées, et finalement elle avait obtenu la quasi possession des territoires qu'elle convoitait. Elle s'acheminait ainsi par un rapprochement de plus en plus étroit avec la Chine à une sorte de protectorat qui se serait imposé le jour où le Transsibérien aurait été en mesure d'amener en quelques semaines une armée russe sous les murs de Pékin.

La crise du mois de mai dernier devait donc troubler profondément les combinaisons de la diplomatie russe. Tout faire pour atténuer cette crise, en diminuer la portée et en éluder les conséquences, sauver le Gouvernement de l'Impératrice signataire des traités avantageux, préserver l'intégrité de l'Empire : telles furent, dès le début, les préoccupations de la chancellerie de Pétersbourg et les mobiles de sa politique.

*
* *

A la poussée du peuple russe débordant sur l'Extrême-Orient, et à ces ambitions immenses soutenues par une action prudente et méthodique, l'Angleterre oppose des ambitions et des forces égales.

La lutte « de la baleine et de l'éléphant », qui s'est transportée successivement du Bosphore en Afghanistan et au Pamir, a désormais pour champ l'immense Empire du Milieu. L'Angleterre a poussé les frontières de l'Inde jusqu'à leurs extrêmes limites du côté de la Perse

et de l'Afghanistan. En Perse, elle a renoncé à la lutte. Le chemin de fer Transcaspien et les raccordements projetés avec les lignes intérieures russes ont réglé le problème persan au profit de la Russie. De ce côté, l'Angleterre est sur la défensive. Aussi porte-t-elle tout l'effort de son empire indien vers l'est. Elle n'y rencontre que des obstacles matériels, fleuves et montagnes, mais, par delà, elle aperçoit l'immense débouché chinois. A la grande pensée russe d'un transsibérien de Moscou à Pékin, elle oppose la grande pensée anglaise d'une ligne joignant Calcutta et Shanghaï. L'empire britannique des Indes a besoin d'une route directe vers l'intérieur de la Chine, seul marché ouvert désormais à la surproduction indienne. Si l'on considère les cartes les plus récentes, on peut voir l'effort énorme fait dans cette direction. Deux lignes de chemin de fer se rapprochent à travers la Birmanie des frontières de la Chine, l'une par Moulmeïn, l'autre par Kunloon-Ferry. Deux routes de terre s'ajoutent aux deux voies ferrées en construction, la route de Bhamo à Talifou et celle de Sudia au Setchouen par Batang et Tatsienlow. Ces routes tendent vers le haut Yang Tsé Kiang et mettraient en contact, le jour où elles seraient exécutées, l'Inde et la Chine, aujourd'hui séparées par d'infranchissables massifs montagneux. Ce jour-là, l'Angleterre, maîtresse par sa flotte de la partie maritime du Yang Tsé Kiang, depuis Shanghaï jusqu'à Han-Kéou, comme elle le serait du haut fleuve par ses lignes ferrées, aurait réalisé un de ses rêves impériaux, et créé le pendant de la grande ligne du Caire au Cap : la ligne Calcutta-Shanghaï.

Ce serait le partage de la Chine entre la Russie et l'Angleterre. A côté d'un empire russe absorbant la Sibérie, la Mongolie, la Mandchourie, le Petchili, le Chansi, le Kansou, en un mot toute la région au nord de la vallée du fleuve Bleu, s'étendrait un empire britannique embrassant, avec l'Inde et la Birmanie, le Yunnan, le Setchouen, le Kouang Toung et tout le bassin du fleuve Bleu. Au milieu resteraient quelques enclaves françaises, allemandes et japonaises.

Tout en caressant ce rêve « impérial », l'Angleterre poursuit en Chine une politique où elle espère trouver en cas d'insuccès de ses propres desseins une sérieuse entrave aux desseins de sa rivale. Cette politique tend à la réorganisation administrative et gouvernementale de la Chine et à sa transformation économique. Tandis que la Russie s'efforce de conserver la Chine avec ses préjugés, ses tares, ses faiblesses, tout ce qui en fait une nation faible et impuissante, l'Angleterre suscite et encourage les réformateurs ; elle organise ses administrations ; elle lui offre des instructeurs, des armes, des machines. Elle sent bien que la Russie a plus de chance qu'elle d'établir sa prédominance sur ce pays, et elle s'efforce par avance de rendre aussi difficile et aussi lourde que possible la tâche du futur conquérant.

Mais, en organisant et en armant ainsi la Chine contre sa rivale, l'Angleterre n'organise-t-elle pas le péril jaune dont l'Europe tout entière et l'Angleterre elle-même, tout autant que la Russie, auront à souffrir un jour? C'est à elle que devraient s'en prendre tous ceux qui dénoncent le péril jaune. Pour développer son commerce, pour vendre ses produits manufacturés, l'Angleterre ouvre toutes les portes, abaisse toutes les barrières derrière lesquelles s'endormait la routine chinoise : pour pouvoir opposer un jour à la Russie une puissance militaire, elle organise et arme la Chine. Tel est le fléau que l'Angleterre prépare à l'Europe insouciante ou complice.

*
* *

Car l'Angleterre a malheureusement trouvé des complices pour cette tâche funeste.

L'Allemagne et les États-Unis ont abordé le problème chinois avec une véritable inconscience. L'Allemagne a vu d'abord dans la Chine un admirable champ d'exploitation commerciale. Depuis vingt ans son commerce en Extrême-Orient a pris un essor admirable. Sa marine marchande, depuis Singapoore jusqu'à Shanghaï, se substitue peu à peu à la marine anglaise, ses produits aux produits britanniques, et de véritables colonies d'employés allemands envahissent les concessions étrangères, où il y a peu de temps encore l'Anglais était en majorité.

Assurer des débouchés à ses marchandises et à sa population, provoquer la consommation par tous les moyens, vendre tout, même des armes et des munitions qui se retournent un jour contre nous, telle est la politique de l'Allemagne en Chine, aussi imprévoyante et aussi dangereuse dans ce pays qu'elle l'a été en Turquie et au Japon, qu'elle a instruits et armés. Les États-Unis suivent la même voie avec un peu plus de réserve peut-être, mais avec la même insouciance du danger. Le jour où ils seront assurés de la paisible possession des Philippines, ils iront en nombre disputer aux Anglais et aux Allemands le marché chinois, où leur commerce tient déjà une place considérable. Déjà les Américains occupent un des premiers rangs dans le nombre des blancs établis sur les côtes de Chine.

La similitude de certaines tendances a rapproché l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis. L'Angleterre a dû, d'ailleurs, pour grouper autour d'elle ces deux puissances, abandonner une partie de son programme. Préoccupée avant tout de barrer la route aux ambitions russes, françaises et japonaises, elle se confine dans un désintéressement apparent ; elle n'a plus que des ambitions économiques ; elle veut servir la civilisation et l'humanité en ouvrant la Chine plus largement au commerce international et en la dotant d'une organi-

sation politique et administrative plus solide. De ses projets sur Canton, de ses prétentions sur Shanghaï, si audacieusement affirmées au regard de la France il y a deux ans, il n'est plus question aujourd'hui.

Ainsi, à la conception russe du maintien de la vieille Chine, inorganique, mal outillée, mal administrée, débile et routinière, s'oppose la conception anglo-saxonne d'une Chine modernisée, ouverte, outillée, organisée économiquement et financièrement. Tandis que la Russie, n'ayant nul besoin d'ouvrir avant un siècle peut-être de nouveaux débouchés à son commerce et à son industrie, ne se préoccupe que d'affaiblir le plus possible un voisin qu'elle se réserve d'absorber un jour, l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis ne cherchent qu'à s'ouvrir le plus tôt possible ce même marché et à le défendre contre les lointaines, mais redoutables convoitises russes.

*
* *

En dehors de ces deux groupes dont les intérêts sont bien tranchés, les autres puissances évoluent suivant leurs intérêts ou leurs ambitions, mais ne sauraient prétendre au rôle principal.

Malgré le brillant essor de ces dernières années, malgré les remarquables qualités qu'il a montrées pendant la guerre de 1894, le Japon, dans une partie où sont engagées des puissances telles que l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne et les États-Unis, ne peut que servir d'appoint. Vers lequel des rivaux le porteront ses intérêts? Il semble que ce soit, malgré la rivalité très réelle qui sépare les deux pays, vers la Russie que le Japon doive s'orienter. On a souvent dit que les Japonais rêvaient d'entreprendre la rénovation de la Chine pour aboutir à une sorte d'union des peuples de race jaune. Mais la réalisation d'une pareille idée ne serait-elle pas funeste au Japon tout le premier? Que pèseraient dans les destinées de la race jaune quarante millions de Japonais au regard de quatre cents millions de Chinois? Ne semble-t-il pas au contraire que le Japon, puissance limitrophe de la Chine, comme la Russie, ait comme cette puissance un intérêt de premier ordre à ce que ce voisin n'acquière jamais une puissance dangereuse? Mais s'il est d'accord avec la Russie pour ne pas permettre à l'Angleterre, à l'Allemagne ni aux États-Unis de transformer la Chine, le Japon garde vis-à-vis de la Russie une défiance bien justifiée d'ailleurs par les événements qui suivirent la guerre de Chine et par les empiètements russes dans le nord de la Chine et en Corée. Cette double préoccupation a placé le Japon et le maintiendra sans doute dans une situation d'attente et de réserve parfaitement conforme, du reste, à l'état précaire de ses finances.

*
* *

Quelle est dans ce conflit d'intérêts et d'ambitions la situation de la France? — Quels sont ses intérêts? Quelles sont ses ambitions d'avenir?

Notre situation en Extrême-Orient découle d'un passé long et honorable. Alors que les autres nations européennes n'existaient pour ainsi dire pas aux yeux des Célestes, les troupes françaises jointes à celles de la Grande-Bretagne avaient pénétré dans Pékin et y avaient infligé, par l'incendie du Palais d'Été, une leçon à l'orgueil du Fils du Ciel. Si nous n'avons pas immédiatement vengé, après 1870, les massacres de Tien-Tsin, nous avons, en 1885, exercé contre la Chine d'efficaces représailles. La campagne de l'amiral Courbet a fait époque dans les mers d'Extrême-Orient. Les puissances alliées, à court de moyens pour réduire la cour impériale fugitive, pourraient se souvenir utilement du fameux blocus durant lequel le riz fut considéré comme contrebande de guerre. Les Chinois sont fort sensibles à ce procédé. Ventre affamé n'a plus de roueries.

Le protectorat religieux des missions catholiques, malgré les embarras qu'il peut nous causer, est sans conteste un moyen d'influence. L'Allemagne n'a pas sans raison tenté, depuis une dizaine d'années, d'entamer ce privilège que le Vatican, toujours conservateur des anciennes traditions, ne cesse pas de nous reconnaître. Il est possible que le protectorat général de tous les catholiques étrangers nous échappe; il ne nous en restera pas moins une clientèle de près d'un millier de missionnaires français et d'environ cinq cent mille catholiques chinois.

Enfin l'important empire colonial qu'a valu à la France l'opiniâtre courage de Jules Ferry est limitrophe du Céleste Empire. Si le Tonkin possède une valeur intrinsèque qui relègue au second plan l'utilité problématique du fleuve Rouge comme voie de pénétration au Yunnan, il n'en est pas moins vrai que nous possédons, au sud de la Chine, une base d'opérations vaste et solide, tant pour notre développement économique que pour une intervention militaire. Traditions historiques, proximité de notre domaine colonial, protectorat religieux, moyens matériels et influence morale, nous avons de sérieuses raisons de ne point nous désintéresser des événements d'Extrême-Orient.

A la vérité, notre mouvement commercial en Chine est inférieur à celui de nos concurrents; nous n'y avons qu'un nombre infime de maisons françaises, pas de marine marchande; mais, à la suite de notre intervention dans les négociations sino-japonaises, nous avons obtenu certaines concessions favorables à notre industrie: prolongement de nos voies ferrées du Tonkin vers l'intérieur de la Chine et

privilèges concernant les mines. L'entreprise franco-belge du chemin de fer Han-Kéou-Pékin est en grande partie alimentée par des capitaux français; un groupe de financiers et d'industriels français a obtenu l'entreprise du chemin de fer du Chansi ; enfin nos nationaux ont apporté leur activité à l'arsenal de Fou-Tchéou.

Cependant, tandis que la Russie, l'Allemagne et l'Angleterre s'assuraient la cession à bail de stations maritimes sur le Petchili, la France se confinait à l'extrémité des provinces méridionales, à Kouang-Tchéou, et s'interdisait en quelque sorte les moyens de coercition directe contre le gouvernement chinois.

Si l'on compare la politique de la Russie en Chine à celle de la France, on ne trouve que divergences, oppositions et contrastes. La Russie s'établit fortement dans le nord et dirige un chemin de fer sur Pékin même, — la France se replie de plus en plus vers le sud et perd tout moyen de pression efficace sur le gouvernement chinois. La Russie s'assure une complète liberté d'action en Mandchourie et donne à l'Angleterre une complète liberté dans le Yang-Tsé, — la France se lie les mains dans le sud par ses conventions avec l'Angleterre relatives au Yunnan et aux provinces méridionales. La Russie s'abstient soigneusement de propagande religieuse et le nombre est insignifiant des Chinois convertis à la religion orthodoxe, — la France est la protectrice des missions catholiques. La Russie profite de la faiblesse et de la décrépitude du gouvernement chinois, elle veille avec sollicitude au chevet du mourant, escomptant d'avance les bénéfices de la succession. Elle vise au maintien du *statu quo*, car le temps travaille pour elle ; elle profite de la vénalité d'une administration corrompue pour établir sans bruit sa propre autorité qui sera réformatrice à son heure. — La France, recherchant la sécurité pour ses missions, doit souhaiter une administration locale honnête et capable qui offre des garanties d'ordre et de tranquillité. Ayant des capitaux à placer dans des entreprises industrielles, elle doit souhaiter l'établissement d'un gouvernement fort et équitable.

Ainsi les buts sont différents, les moyens sont opposés. De même que, dans une famille, un deuil survenant, de même, entre alliés, une catastrophe subite met à jour des divergences d'intérêts et des oppositions demeurées latentes. Les événements de Chine et les négociations encore en cours ont pu donner quelque inquiétude au sujet de l'union franco-russe.

*
* *

Ce n'est pas un des moindres faits de cette histoire que cette union se soit maintenue et fortifiée au cours de la crise.

Les deux pays ont su se faire les concessions nécessaires pour

ménager leurs intérêts différents. Ils ont compris dès le premier jour qu'il fallait écarter toute idée de conquête et que, dans l'action militaire contre l'insurrection des Boxers, il fallait se garder de dépasser la limite des répressions nécessaires, si l'on ne voulait pas disperser sur toute la Chine, au lieu de le détruire sur place, ce nid de guêpes. Après avoir fait connaître les règles de leur politique, elles s'y sont exactement conformées. La Russie a étouffé l'insurrection de Mandchourie, et aussitôt après elle a demandé à la Chine d'envoyer un gouverneur prendre en mains le gouvernement de la province pacifiée et où ses troupes ne restent que pour assurer l'ordre et garder les stations du chemin de fer. Peu à peu elle retire ses forces du Petchili, et semble abandonner la place à ses rivales l'Allemagne et l'Angleterre. La France pouvait, sans que personne pût le lui reprocher ni l'en empêcher, entrer au Yunnan et en occuper au moins les principaux points stratégiques. La situation périlleuse de ses nationaux retenus prisonniers à Yunnan-Sen et menacés dans leur vie par les mandarins eux-mêmes justifiait une intervention armée. Elle a voulu donner un gage de sa sincérité, et elle a ordonné l'évacuation du Yunnan, retenant sur sa frontière les troupes de l'Indo-Chine.

Lorsque les Anglais résolurent d'occuper Shanghaï, on put craindre un moment que ce ne fût là un acte de prise de possession. Le gouvernement français envoya un corps de débarquement sur la concession française de Shanghaï, prenant ainsi une précaution utile contre la politique de démembrement ou des zones d'influence. Enfin, il apparaît clairement que la France, secondée par la Russie, a travaillé à maintenir l'accord des puissances jusqu'au jour où, saisissant habilement l'heure favorable, elle a présenté aux puissances un programme sur lequel l'entente semble faite aujourd'hui.

Assurément à cet accord momentané survivront les oppositions d'intérêts, et la rivalité entre les deux colossales puissances asiatiques, l'Angleterre et la Russie. De grands événements sont à prévoir au cours du siècle qui vient. Il faut nous féliciter que la France ne soit pas engagée à fond dans ces conflits dont l'issue est impossible à prévoir. Et, justement parce qu'elle est la plus désintéressée dans les affaires chinoises, le rôle qui semble lui revenir est celui d'arbitre et de modérateur. En tout cas, elle le remplit honorablement aujourd'hui. A chaque jour suffit sa peine.

★★★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TH

an
tr
hu
M
sc
B
co
de
de
ti
sc
el
C
o
c
th

LIVRES NOUVEAUX

THÉATRE DE MEILHAC ET HALÉVY. — Tome III.

Et voici maintenant la *Cigale*, la petite cigale amoureuse et qui finit bien par être aimée, après trois actes d'intrigue romanesque et de belle humeur divertissante ; et voici *Lolotte*, sœur de *Ma Cousine*, un délicat chef-d'œuvre en quelques scènes ; et voici *Barbe-Bleue*, oh ! gué, Barbe-Bleue, le plus gai des veufs, et ce sont tous les couplets célèbres et tout le dialogue merveilleux de cette opérette des opérettes qu'il nous est donné de lire et de relire, toute une représentation qui s'évoque, la plus délicieuse des bonnes soirées, souvenir et promesse d'irrésistibles joies; et voici encore le *Passage de Vénus* et la *Mi-Carême*, — tout ce que le théâtre peut nous offrir d'émotion souriante et de fantaisie délicate. Et tout cela est le troisième volume du théâtre de Meilhac et Halévy.

EN VAIN, par **Henri Sienkiewicz**, traduit par **G. Lefèvre.**

A l'élan de passion qui anime cette œuvre, on sent tout de suite qu'elle fut écrite par un jeune homme, dans la nouveauté de ses premiers rêves et de ses premiers efforts. Mais déjà Sienkiewicz dessine excellemment ses personnages, d'un trait typique et vivant : ils nous sont très vite familiers : Schwartz et Marie, Hélène et Gustave sont tout proches de notre esprit et de notre cœur ; on peut aisément les comprendre, vivre, aimer, souffrir avec eux, sans être jamais déconcerté ni par leurs paroles ni par leurs actes. Dans toutes les langues où on l'a traduit, ce petit roman est aussitôt devenu populaire : c'est peut-être, avec *Quo Vadis* et *Sans Dogme*, le livre de Sienkiewicz le livre qui intéresse et touche le plus sûrement le cœur du public, et on peut lui prédire un énorme succès d'émotion et de sympathie.

GARAT, 1762-1823, par **Paul Lafond.**

Quelle vie intéressante que celle de ce chanteur admiré de Marie-Antoinette ! Venu après Jelyotte et Larrivée, contemporain d'Elleviou et de Cheron, il a su les faire oublier tous. Nul n'interpréta les maîtres mieux que lui, et son succès fut énorme, à la Cour aussi bien qu'à la Ville. M. Paul Lafond l'a fait revivre en cette curieuse étude. Et l'homme ne fut pas moins remarquable que le chanteur. Le hasard, les circonstances et le talent ont fait de lui un être à part, ayant vécu dans les mondes les plus disparates, à l'époque la plus étrange et la plus troublée de notre histoire. « Vif, alerte, infatigable, incertain du lendemain, comme il le fut dans les terribles jours de la Terreur, il n'a jamais désespéré, il a su contourner avec grâce les précipices et éviter en souriant les catastrophes. » Cette biographie est un véritable roman, qui saura distraire autant qu'instruire.

LE MÉTIER D'AMANT, par **Perdiccas.**

Les deux écrivains d'alerte gaieté et de spirituelle observation qui, derrière ce même pseudonyme, nous avaient donné un amusant *Bréviaire des Courtisanes*, ont écrit de verve ce livre ingénieux et parfois ingénu, mais d'une ingénuité si malicieuse. Le sujet n'est rien, ou presque rien : un cousin aime sa cousine, qui lui rend son amour en affection toute fraternelle. Mais cela ne fait pas un mariage, et le pauvre Hélie de Lislebonne, malgré toutes ses belles qualités, se voit éconduire avec des paroles flatteuses : il a commencé tout enfant son métier d'amoureux ; et c'est une raison, Jeannine s'en doute, pour avoir négligé son métier d'amant. Mais il se ratrape en quelques mois, et il met souvent les baisers doubles. Il s'applique si bien qu'il y prend goût, et qu'il est tout près d'oublier sa cousine, à la fin de son apprentissage. Et ce sujet-là n'est qu'un prétexte à des aventures charmantes, à des analyses délicates et à d'exquises lettres. Et cela est gai à chaque page, et délicieusement écrit à chaque ligne.

PSYCHOLOGIE DE LA FEMME, par **Henri Marion.**

Le regretté M. Marion avait consacré à l'éducation des filles deux années de son enseignement. Il avait rédigé avec soin le texte des leçons et se proposait évidemment de reprendre à loisir cette série d'études. La mort ne lui en a pas laissé le temps; mais il importait que la matière de cet important ouvrage ne fut pas tout à fait perdue pour le public. M. A. Darlu, professeur à l'École normale supérieure de Sèvres, a bien voulu se charger de remanier le texte et, çà et là, de corriger l'expression. Et cette œuvre nouvelle n'est pas indigne des belles études que M. Marion avait lui-même publiées. Elle contribuera utilement à cette « Science de l'Éducation » que le distingué professeur enseignait avec tant de sincérité et de délicatesse.

LA FAUSSE GLOIRE, par **Henri de Bruchard.**

Voici une étude minutieuse de nos mœurs politiques, en même temps qu'une intéressante monographie sentimentale. Le héros de M. de Bruchard est un de ces jeunes hommes ardents et généreux que l'espoir de se rendre utiles fait sortir un jour de leur retraite : ils ne tardent pas à y rentrer, avec l'amertume d'un échec. Désintéressés et loyaux, répudiant toute basse manœuvre, comptant sur leur seule sincérité pour gagner les voix des électeurs, ils ne savent pas déjouer les intrigues, il arrive parfois qu'on leur préfère un concurrent plus avisé et moins scrupuleux. Du moins le héros de ce livre trouve-t-il un refuge dans l'amour. M. Henri de Bruchard débute heureusement par cette œuvre attachante où l'on trouvera tout à la fois de la fougue et de la pénétration.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT:

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23524-11-00. — (Encre Lorilleux).